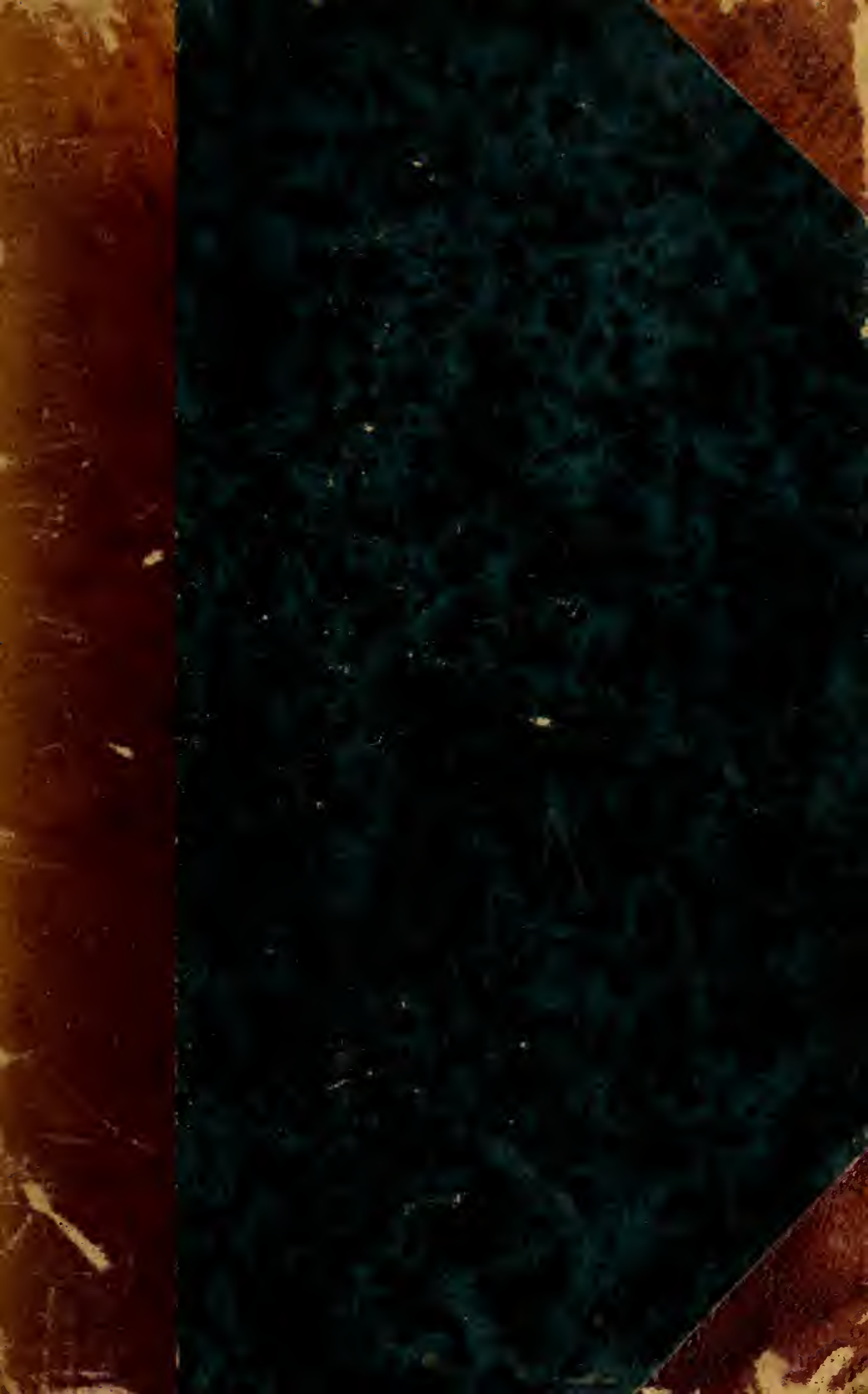


LES

SOIREES CANADIENNES,

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

QUEBEC—BROUSSEAU & FRERES EDITEURS.

LES

SOIREES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées.

CHARLES NODIER.

CINQUIEME ANNEE.

QUÉBEC:
BROUSSEAU FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE BUADE HAUTE-VILLE.

1865.



LES

SOIREES CANADIENNES.

Recueil de Littérature Nationale.

FLEURS ET VERTUS.

A CELLES QUI ONT BERCÉ MES ENFANTS.

"Simple comme la vierge des montagnes
"et des solitudes champêtres, la modeste
"pervenche aime à se cacher; elle est
"l'emblême de la femme qui se plaît à la
"maison...."

GUERIN.

Dans le secret des bois croit l'aimable Pervenche,
Craintive elle se cache, et timide se penche,
Evitant les regards et les ris des Zéphirs,
Ces ministres trompeurs des folâtres plaisirs !

Sa tige satinée,
Aux fêtes d'hyménée
Servait autrefois d'ornement.
Sur le tombeau des vierges,
A la lueur des cierges,
On la déposait en pleurant !

Cette discrète plante, en ses séjours agrestes,
De la vie au foyer peint les chastes douceurs ;
Car il est des plaisirs modestes,
Comme il est de modestes fleurs !

Sur la fin de la nuit, voyez cette servante
Veiller auprès de ce berceau.
Contemplez en silence ! Ecoutez,.... elle chante ;
Goutez comme ce chant est beau !

" Tais mon petit, ta peine amère,
Je veille ici sur mes genoux.
Fais ton dodo ; ta pauvre mère
Ici repose près de nous.

Non ! ne crains rien, ô mon bel ange,
Ton sommeil n'est point orphelin ;
Car, autant que pourra Solange,
Tu la verras soir et matin.

Dormez aussi, chère maîtresse,
Votre enfant n'est point delaissé,
Remis aux soins de ma tendresse,
Bien souvent mes bras l'ont pressé.

A la clarté de la veilleuse,
A moi maintenant de garder :
Cette heure est une heure pieuse,
Et pour nous tous je vais prier !"

De prière et de chant, la bonne et tendre fille
Egayait saintement les veilles de la nuit :
De si douces vertus la Pervenche gentille
Est la sensible image, en son humble réduit.

J. C. TACHÉ.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN CALIFORNIE.

INTRODUCTION.

Bien des années se sont écoulées, déjà, depuis qu'une fièvre ardente, une fièvre qui tenait du délire et de la folie s'emparait d'un grand nombre de victimes et les portait à aller visiter cette terre merveilleuse, ce pays qu'on se représentait comme féerique et qui a nom *la Californie.* Depuis quinze ans des milliers de voyageurs n'ont cessé de se diriger vers cette région lointaine et convoitée. Les dangers d'une navigation longue et périlleuse, n'ont pu retenir ces novices, qui ne connaissaient cependant la mer que par des histoires d'horribles tempêtes et de tristes naufrages, qui n'avaient d'idées de l'intérieur du continent, que par des récits d'aventures périlleuses au milieu des sauvages racontées par les voyageurs des pays d'en-haut. La route de l'Isthme de Panama, alors privée du chemin de fer qu'on y a construit

depuis dix ans, la route de Nicaragua, où le soleil meurtrier des tropiques a fait mourir tant de voyageurs et, surtout, le long voyage autour du Cap Horn n'ont pas empêché alors ces différentes routes d'être encombrées de pèlerins californiens.

Le Canada, comme les Etats-Unis, comme la France, comme l'Angleterre et d'autres pays, a vu, tous les ans, des pères de familles, des jeunes gens forts, robustes et courageux, quitter la patrie, peut-être, pour ne jamais plus la revoir, pour ne jamais plus revoir, hélàs ! ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni leurs parents et se diriger vers ce pays qui faisait briller de loin l'éclat vertigineux de l'or.

Au moyen d'observations et de rapports qu'il est impossible de révoquer en doute, j'ai pu recueillir la certitude pénible que mon pays, le Canada, a laissé partir pour la Californie, l'Orégon, et depuis peu pour la guerre américaine, audelà de soixante milles personnes d'origine canadienne.

Bien des larmes ont été versées, des souhaits de bonne chance ont été faits au départ d'un père, d'un fils, d'un frère ou d'un ami qui, poussés par l'espoir d'une fortune à faire, allaient tenter le sort sur les rives du Sacramento, ou dans les montagnes de la Sierra Nevada.

De ce nombre effrayant d'exilés volontaires, des milliers ont oublié le beau Canada qui les a vu naître,

et d'autres pleurent, au sein d'une existence pauvre et isolée, chez des étrangers qui ne les connaissent point, les joies et les peines même des jours qu'on passe au milieu des siens, dans le pays de ses ayeux.

Aujourd'hui cette fièvre de l'or n'existe plus autant, la plupart des voyageurs qui sont revenus au Pays bénissent la Providence de leur retour ; ils sont heureux d'oublier les chagrins de l'absence, et de vivre au sein de la famille canadienne, pour redire aux petits enfants les choses de leur pénible voyage.

Aux canadiens qui ont fait de la Californie une nouvelle patrie, la vie doit sembler bien pénible ! Quelque soit le sort qu'ils y ont trouvé, le Canada devra, au dernier moment de leur existence, leur causer un souvenir bien cuisant... Ce sera pour eux, je l'espère et le leur souhaite, l'instant du repentir et du pardon qu'implorent pour eux les pauvres familles qu'ils ont abandonnées.

Le désir de faire partager ces impressions, ces souvenirs et ces leçons de mon voyage, à mes amis, à mes compatriotes, à mes anciens camarades les voyageurs californiens et à ceux qui seraient tentés de le devenir, est le motif qui m'a porté à tracer ces lignes. Puissent ces pages, écrites de la main d'un des leurs, trouver une réception indulgente, auprès de mes compatriotes.

I

DE MONTRÉAL A NEW-YORK.

Le trajet qui sépare Montréal de New-York est assez connu de la plupart de mes lecteurs, pour que je ne sois pas obligé de le parcourir ici. Est-ce bien un voyage, d'ailleurs, que ce déplacement qui n'a d'incident particulier que la rapidité d'une locomotion qui vous enlève des bords du fleuve St. Laurent et vous dépose, le même soir, dans l'enceinte de la métropole commerciale américaine.

Je venais de quitter le Canada, comme bien d'autres, et peut-être plus que bien d'autres, le cœur plein d'émotions diverses ; je laissais des parents, j'avais dit adieu à des amis que je savais ne pouvoir revoir qu'après des années d'absence, désirant faire un long séjour dans le pays où je devais débarquer six mois plus tard.

Pour la première fois, je voyais New-York, cette immense ville de l'Union américaine, ce port d'où je devais m'embarquer, et qui, par son rapprochement, me semblait être la frontière de la Patrie.

Le départ du navire n'eut pas lieu au jour fixé par

son commandant, et, pendant trois semaines entières, il fallut faire violence à l'ennui, et à la tentation continuelle, ou plutôt à la douce pensée de revenir au Pays et d'abandonner ces aventureux paris avec la fortune.

Le navire qui devait nous porter n'était point de construction bien récente ; abandonné sur la côte près de New-York, le vieux coursier de Neptune n'avait pas même lieu de s'attendre à jamais reprendre ses courses ; la mousse deja commençait à tapisser ses larges flancs ! Des armateurs peu soucieux de la sûreté des gens qu'ils s'engageaient à transporter à travers les océans, venaient de le faire nettoyer et peindre à neuf. Il portait à son avant le buste de son ancien propriétaire, Françis Depau : à ce nom, les marins se rappelaient encore alors la tempête qui précipita sur la grande jetée du Havre-de-Grâce ce beau trois mâts français.

Plus tard, après ce naufrage, dans un voyage à la Nouvelle-Orléans, au passage du Cap de la Floride, le *Françis Depau* fut sur le point de sombrer, après avoir vu ses voiles et sa mâture arrachées et emportées par un ouragan terrible.

C'était après ces pénibles voyages, de fort mauvais augure, que, condamné à ne plus prendre la mer, le navire reposait à la côte de New-Jersey, au fond de la baie, depuis plusieurs années ; mais la découverte

de l'or nécessitait des moyens nombreux de transport, au pays des merveilles. Il fallait à ces milliers de voyageurs, empressés de partir, plus de navires qu'on en avait ; aussi quelque fut le bâtiment en partance, l'espace de quelques jours suffisait pour l'encombrer de passagers.

A quelles affreuses spéculations n'a-t-on pas livré son existence, dans ces temps d'excitation et de folie. Des centaines de voyageurs confiaient leur vie à des amas de pourriture que les compagnies d'assurance n'osaient point assurer ; mais qu'on expédiait sans crainte et inhumainement, autour du monde, encombrés de ces pauvres malheureux.

J'avais donc retenu mon passage à bord du *Françis Depau*, et c'est sur ce vieux bâtiment que je devais passer près de six mois, en compagnie de soixante et cinq passagers, dont faisaient partie un prêtre, M. Cénas, jeune missionnaire destiné aux missions de Vancouver, et trente-cinq français et canadiens français.

La présence au milieu de nous d'un missionnaire inspirera, sans doute, à mes lecteurs, les mêmes réflexions que je fis alors, sur la différence des motifs

qui nous guidaient, nous, et des motifs qui le guidaient, lui. Il allait sauver des âmes et chercher, pour lui même, le Ciel : pour cela il sacrifiait tout ce qui pouvait lui être cher sur la terre ; mais aussi il était sûr de son fait ! Nous allions, nous, pour recueillir de l'or : plusieurs ont trouvé la mort, tous nous avons recueilli des misères et des déceptions plus ou moins poignantes !

Je prends ici occasion de mentionner, pour me les rappeler avec plaisir, les noms de mes compatriotes qui eurent, comme moi, le malheureux courage de s'embarquer pour ce lointain pays de l'or et des souffrances.

C'étaient MM. (je ne parle pas ici de M. l'abbé Cénas), H. F. Deschambault, Dr. P. Proulx, C. D. Demuy, M. Gauthier, J. B. Rouillier, C. Hébert, L. Deslaurier, J. Boucher, Léon Dugas, Alfred Loiselle, E. Rochon, N. Valin, P. Doutre, E. N. Lacroix, L. Masson, J. C. Mullen, X. Bouragan, Jos. Dupras, F. X. Lauzon, F. X. Clément, Marcel Gagnon, P. Paradis, O. Brière, P. D. Watier, J. B. Vandal.

Plusieurs de ces compagnons laissaient, au Canada, des épouses en pleurs et des enfants qui ne devaient plus les revoir.

II

LE DÉPART ET LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

Le trente et-un Décembre 1849, à dix heures du matin, par un froid très piquant, nous étions tous, le cœur plein d'émotions, sur la dunette du *Francis Depau* prêt à partir. Le capitaine donnait aux matelots l'ordre de laisser libre du quai notre navire tout pavoisé. Une foule compacte, bruyante et animée attendait le dernier signal ; au moment où l'équipage obéissait aux mots—*largue tout*, une pluie d'oranges, de citrons, de noix et de raisins tombait sur le pont, lancée des mains de cette foule venue là pour nous souhaiter bon voyage.

Les hourras des amis et des étrangers que nous laissions sur le quai se prolongèrent longtemps, pendant que le navire s'éloignait remorqué par un petit vapeur. Nous avions le vent favorable et bientôt nos voiles, prenant le frais, rendirent inutiles les secours du remorqueur qui lâcha le grelin.

Aux dernières paroles du pilote au capitaine— "*Est-sud-est, bon voyage !*" celui-ci, ôtant son chapeau et saluant le pilote, vida un verre d'eau-de-vie qu'on venait de lui apporter sur son ordre ! C'est, sans doute, que l'eau-de-vie était le Dieu de cet homme, élevé dans un pays qui ose se dire chrétien.

Un jeune ami de Montréal, M. George Weeks, venu jusque là à bord du petit vapeur, rapportait à nos amis du Canada nos adieux et nos premiers regrets.

A cinq heures du soir, avec le jour, la terre disparut à nos yeux. Alors, avec le roulis du navire et le mûgissement de la vague grossie par un vent frais, commencèrent nos craintes et nos inquiétudes ; car nous étions sur mer presque tous pour la première fois, et cette première nuit devait être pour nous une nuit d'épreuves, une nuit pénible pour plusieurs qui, déjà, commençaient à payer le tribut à l'océan.

Le lendemain, premier jour de l'an 1850, à notre réveil, déjà loin de la terre, ballottés par une forte houle, chassés par la brise de l'ouest, et fuyant dix nœuds à l'héure, nous nous levâmes pour la distribution matinale des poignées de mains et souhaits de bonheur de nouvelle année. M. Cénas, notre estimable missionnaire, fut celui que j'allai saluer le premier, avec deux de mes oncles, passagers comme moi pour la Californie. La présence d'un prêtre, au milieu de nous, était un grand soulagement aux privations qu'ils nous fallait souffrir, pendant cette longue traversée et, dans le vrai sens du mot, une planche certaine de salut au cas de naufrage.

Comme nous, M. Cénas devait partager les ennuis de la captivité du bord, il devait prendre part à nos jeux, à nos amusements, et nous encourager, par sa

présence et ses paroles de sagesse, à nous unir dans des sentiments de religion, de fraternité et de paix. Les riches qualités de son cœur nous ont fait trouver en lui un ami, pour lequel nous conserverons toujours une estime bien particulière. C'est en compagnie de cet homme de bien, ami sincère et dévoué, que je me plaisais à me reporter vers le Canada, et à parler de ce beau pays, où nous avions laissé tous ceux que le cœur aime de plus près en ce monde.

Notre navire fuyait vers le Sud-Est, favorisé par une forte brise, les pourcilles, par troupeaux nombreux, venaient sauter en avant du beaupré, comme pour nous annoncer quelque gros vent; plusieurs passagers gardaient le lit, tourmentés par l'affreux mal de mer; la cabine était devenue une véritable infirmerie, nous étions, déjà, à plus de deux cents lieues de terre, c'était à la centième heure de notre départ la brise avait fraîchi, le soleil s'était couché sombre et menaçant. Un bruit étrange parcourait les airs, on entendait siffler le vent dans les cordages, et le navire montait d'énormes vagues pour les redescendre avec fatigue, il était nuit, la mer était en feu ; le grand frais venait de se résoudre en une furieuse tempête.

Le capitaine, les lieutenants et les matelots étaient à l'œuvre, plus de toile aux mâts que le grand hunier sous tous ses ris. La mer fouettait les flancs de notre navire, avec un bruit épouvantable. Tout le monde était debout, et suivait avec anxiété les

progrès de cette première tempête dont nous faisions l'épreuve. Quelle nuit d'inquiétudes ! Que de craintes ! Que d'émotions pénibles, quand nous nous apperçûmes que l'équipage ne trouvait du courage que dans les spiritueux, distribués sans ménagement.

Nous connaissions, néanmoins, l'habileté du commandant, son énergie et son sang froid, qualités qu'au défaut de bien d'autres il a fait remarquer dans tout notre voyage, et surtout au passage du Cap-Horn ; cette confiance diminuait un peu les terreurs que nous inspirait cette tourmente.

Trente-six heures, passées au milieu de cette tempête, nous apprirent à connaître la fureur du terrible élément. Nous venions de traverser ces grands courants du Golfe de la Floride qui se dirigent vers le nord, mais en perdant insensiblement de leur violence, et qui, ayant traversé l'Atlantique, jusqu'à la hauteur des îles Hébrides, redescendent vers les régions du midi, après avoir réchauffé les côtes septentrionales de l'ancien monde.

Les tempêtes sont fréquentes et violentes sur les côtes des Carolines et de la Floride, notre capitaine nous avait prévenus, pour diminuer l'effet qu'elles pourraient avoir sur ses passagers, peu confiants dans la solidité du vieux navire qui les portait.

Le cinquième jour vit reprendre à la mer un peu

plus de calme ; la température commençait à changer sensiblement, au point que nous fûmes obligés de revêtir des habits plus légers. La joie et la gaieté régnaient parmi les passagers : chaque matin, nous nous levions pour le déjeûner, où nous attendait du biscuit et d'excellent café, et chacun passait le reste du jour, entre les repas, soit à lire soit à causer en petits cercles, soit à cent futiles occupations inventées par le désœuvrement.

Le soir, quelques amis, devenus intimes, se réunissaient pour causer du Canada ; d'autres, plus bruyants, entonnaient sur le pont des chansons du pays qu'accompagnaient des violons et une clarinette ; d'autres enfin, faisant bande à part, dans le salon de la cabine, jouaient aux échecs, ou faisaient la partie de cartes. Jusqu'à dix heures, nous avions la permission de prolonger nos amusements, et, alors, le tintement de la cloche, qui appelait le quart des matelots sur le pont, était, pour nous, le signal de cesser le bruit.

Le pont devenait libre et comparativement silencieux ; aux chants joyeux d'airs nationaux, succédaient les sifflements monotones de la brise dans les mâts et dans les cordages, quelques commandements des seconds aux matelots, et, quelquefois aussi, au milieu de la nuit, le cri aigü des pauvres volatiles enfermées dans des boîtes pour les besoins de notre cuisine.

A la latitude 31° 36^m nord et à la longitude 33° 29^m ouest de Greenwich, c'était le dix sept janvier, la

mer, depuis longtemps agitée sous l'effet de vents variables, sembla se calmer, le *Francis Depau* venait de se rapprocher de deux beaux trois mats, dont la direction paraissait être la même que la nôtre: c'est toujours un événement à la mer que la vue de navires.

Le calme s'étant fait, nous observâmes, alors, pour la première fois autour de notre navire une quantité de jolis poissons de la longueur de deux à trois pouces, qui nous apparaissaient comme autant de beaux papillons aux ailes brillantes. Le dos de ce singulier petit animal est surmonté d'une membrane mobile et extrêmement délicate, et cette membrane est bigarrée des couleurs les plus variées : dessous son ventre, sont suspendus des filaments contractiles qui lui servent à surnager ou à disparaître à volonté, tandis que la membrane diaprée, qui se déploie sur son dos, lui sert à voguer çà et là sur l'onde au souffle de la brise.

A l'approche d'un gros vent, tout se pelotonne ensemble, filaments et membrane, et le papillon-de-mer, par son poids amoindri de volume, redescent sous la vague, pour ne reparaître qu'avec le calme prochain.

———

III

DES MISÈRES.

Tandis qu'à l'extérieur le calme nous permettait d'observer les mille curiosités qui se présentent quelquefois en mer, à l'intérieur du navire, un commencement de désordre et de mécontentement semblait surgir du fond des cabines et se manifestait d'une manière sérieuse parmi les passagers.

Nous étions loin d'être traités suivant les conditions du passage, par le capitaine et les sous-officiers, dont la brutalité et la grossièreté augmentaient chaque jour. Les choses en vinrent à un point que nous nous décidâmes à réclamer par le moyen d'un protêt, signifié au commandant par un notaire, passager avec nous.

Hélas ! ce protêt, présenté au capitaine " dans la " meilleure forme que protêt puisse se faire, " n'eût pour tout résultat que de nous faire persécuter davantage. Le commandant était devenu très furieux : roi et maître sur son navire, il se plaisait dans nos souffrances et dans nos privations.

Bien qu'excellent marin, notre Capitaine était

pour la première fois chargé du commandement en chef d'un navire: son caractère se trouvait peu en harmonie avec les habitudes et les goûts de passagers si nombreux et d'humeurs si diverses. La rudesse de ses manières n'etait point amoindrie par l'usage immodéré qu'il faisait des liqueurs alcooliques.

Détesté par les passagers, il l'était encore plus par l'équipage: le commerce avec cet homme était devenu une souffrance pour tous, et sa conduite inspirait à tous des craintes pour la sureté de notre navigation. Il ne fut pas longtemps sans donner même des signes de *delirium tremens.*

Un jour, entre autres fois, il était couché privé de raison sur la dunette, lorsque, criant comme un forcené, il attira à lui tout le monde alors sur le pont; il se démenait avec rage et menaçait de se jeter à l'eau, croyant voir près de lui sur le navire un requin cherchant à le dévorer.

Par un singulier hazard, un requin, en effet, suivait en ce moment le navire, mais ne songait nullement à venir à bord ; il attendait sans doute qu'on lui jetât, à la mer, quelqu'objet qu'il eût englouti dans sa terrible machoire: un peu que notre capitaine ne se précipitât lui même dans le danger que son esprit délirant redoutait avec horreur.

Quel dommage que de pareils défauts, produits d'une éducation sans croyances, aient ainsi rendu

presque nulles les belles facultés naturelles de cet habile marin ; car nous conservons encore le souvenir de son habileté et de son sang froid, dans les moments de grands dangers auxquels nous fûmes exposés.

En entrant sous le tropique, nous devions oublier un peu nos petites misères, l'ennui et les incommodités du navire, pour jouir enfin de ces vents alisés qui devaient nous conduire, en peu de temps, à l'Equateur.

Rien de plus émouvant, rien de plus intéressant que l'étude de ce vaste océan, dans ses différentes régions connues sous les noms de latitudes froides, tempérées, chaudes et torrides.

Chacune de ces régions océaniques renferme ses habitants divers, ses monstres et ses animaux énormes, tels que la terre n'en nourrit point, qui parcourent " les sentiers de la mer " chacun selon son espèce.

Ainsi, sous les latitudes du nord, la baleine noire, le souffleur, les marsoins au dos blanc, les gibards au dos noir, les morues, les harengs vivent et ne dépassent pas leurs limites, les climats froids. Dans les régions chaudes, sous les tropiques il est bien rare de rencontrer ces immenses poissons et ces innombrables bandes de harengs et de maqueraux, la température de l'eau convient mieux aux dauphins, aux dorades, aux bonites, aux terribles et voraces requins et surtout à ces immences voliers de poissons volants. Après le passage de la ligne, on

rencontre fréquemment de nouveau des marsouins mais ceux-ci sont tachetés de jaune. La grosse baleine et le cachalot sont aussi les habitants de cette immense mer du sud, où les navires baleiniers se rendent de préférence, pour la pêche des cétacés.

———

IV

LE SPECTACLE DE LA NATURE ET LA MESSE A BORD.

Nous sommes au premier de février, un mois après notre départ de New York, la température est magnifique ; à midi, le Capitaine annonce latitude 7° 44^{m} nord et 27° 9^{m} longitude ouest. Le ciel est pur, sans nuage, bleu et serein, la mer est un peu agitée par la brise de l'Est, et la chaleur peu fatigante encore, les matelots sont nonchalamment occupés à préparer de l'étoupe et à faire du merlin.

Une quantité de poissons volants sortent de l'eau et fuient, en volant, devant nous ; de côté et en arrière du navire on aperçoit, dans l'onde claire, les gros poissons qui les poursuivent sans cesse. En voyant sortir de la mer ces milliers de petites victimes qui prennent leurs courses dans les airs, et, pendant quelques minutes, parcourent l'espace avec rapidité, il me semblait voir nos bandes immenses d'oiseaux blancs, en Canada, à la veille de coups de neige, durant la saison de l'hiver.

Les dorades, les dauphins, les bonites, aux couleurs les plus belles et les plus variées, viennent quelquefois mordre à l'hameçon suspendue à la poupe du navire ; à la prise d'un de ces poissons délicieux,

chacun accourt pour prendre sa part des émotions de la pêche.

Le navire toujours penché et les voiles enflées par la brise regulière, filait huit ou dix nœuds à l'heure, sur une mer à peine ridée et d'un bleu foncé comme le ciel dont elle reflétait la couleur. Le soir arrivait et le soleil s'enfonçait dans l'océan, tandis que quelques nuages au ciel prenaient la couleur d'un beau rouge vif, puis orange ; presqu'aussitôt après, les étoiles brillaient au firmament, avec un éclat extraordinaire.

Les passagers ne dormaient plus dans les cabines, les lits se préparaient sur le pont, les hamacs étaient suspendus dans les cordages, et la soirée se passait, pour les uns aux jeux de la main chaude, pour d'autres à chanter les airs du Pays et à s'entretenir d'histoires de la Patrie absente.

C'est surtout sous les tropiques que, devenu plus intime avec notre intéressant compagnon de voyage, M. Cénas, j'aimais à prolonger, bien avant dans la nuit, nos promenades sur le pont, quand la lune dans toute sa beauté, resplendissait au firmament, que le matelot à la roue du gouvernail et l'officier de quart seuls restaient sur le pont pendant le

sommeil de l'équipage, et que le navire, faiblement penché sous l'effort de voilure, par la brise du soir, fuyait vers les régions du sud.

Loin de toute terre, loin de toutes les agitations de ce monde, seuls au milieu de cet immense Océan, durant une de ces belles nuits des tropiques, le cœur de l'homme éprouve des sentiments inconnus précédemment ; la grandeur et la majesté du Créateur resplendissent à ses yeux d'un plus vif éclat, et il admire la puissance de Celui qui a créé l'univers.

Notre bien-aimé missionnaire nous avait annoncé, depuis longtemps, le bonheur qu'il désirait nous faire éprouver, d'assister au Divin Sacrifice, dès que l'état de la mer pourrait le permettre.

C'était donc un Dimanche, le 3 février, et, ce jour là, le ciel et la mer s'étaient faits beaux et calmes, comme jamais ils ne le furent plus. Notre trois mâts était sorti des ténèbres de la nuit, en compagnie d'une voile qui portait le pavillon anglais. A dix heures, la cabine de l'arrière, qui avait été transformée en Chapelle, contenait tous les catholiques du bord : un autel avait été dressé, appuyé sur le pilier que forme la boîte du gouvernail et orné par nos mains. Notre missionnaire, pour la première fois en mer, offrit, au Dieu tout puissant, le sacrifice le plus auguste et le plus adorable !

Aux chants de quelques cantiques, aux accords de la musique qui se fit alors, mon esprit voyageait de la patrie céleste que nous connaissons par la foi à la patrie terrestre, aux endroits que j'ai tant aimés en Canada, à mon collége et à ma paroisse natale.... Je me reportais, avec bonheur, à cette délicieuse petite chapelle de la Malmaison, bâtie à Notre-Dame-des-Anges au milieu de la forêt!........

Le chant de nos prières allait s'unir à celui de nos amis du Canada qui, eux aussi, ne cessaient d'invoquer l'Etoile-de-la-mer, pour nous, en ce moment là à genoux sur les quelques planches qui nous séparaient des profondeurs de l'abîme.

A cet instant suprême où le prêtre, penché sur l'autel, récitait les paroles de la Consécration, l'aimable M. Deschambault entonnait l'*Ave Maris Stella*, accompagné d'instruments de musique et des plus belles voix de nos amis! c'était la prière adressée à la Mère de Dieu, par ses enfants qui la suppliaient de les protéger.

Tandis que le Dieu Sauveur descendait dans le salon du navire, sur la dunette recouverte d'un large parasol, par groupes de trois ou quatre, les américains lisaient ensemble des passages de la Bible ; sur l'avant, les matelots reposaient à demi couchés, ou lisait en commun quelques passages du livre des Evangiles. Pauvres malheureux, faut il qu'ils se contentent du demi jour qu'ils entrevoient, mais dont la faible clarté ne saurait les guider.

V

PRÈS ET SOUS L'ÉQUATEUR.

Le beau temps ne dura pas longtemps, le voisinage de l'équateur sembla vouloir se faire sentir à nous par des bourrasques et des orages. Nous n'étions plus qu'à quelques lieues de *La Ligne*, quand le ciel se fit sombre, que le tonnerre commença à gronder dans le lointain et la pluie à tomber en abondance. Tout le monde s'était retiré du pont ; seul l'équipage de quart veillait à la sûreté de tous.

La pluie inondait le navire, la noirceur était complète, les éclairs se succédaient les unes aux autres, et la foudre tombait autour de nous, avec un bruit épouvantable et particulier aux tropiques. Le Capitaine échangait avec la colère du Ciel d'horribles jurements, lorsque la foudre, tombant avec l'éclair sur la mâture, détacha la chaine électrique du grand mât, laquelle vint s'abattre sur le pont, avec un bruit d'enfer.

Saisis de frayeur et d'épouvante, le capitaine n'avait pu même achever son dernier blasphème : il était électrisé et cloué à l'une des chaloupes du bord. Au même instant, les passagers, éveillés et debout, se comptaient sur le point de disparaitre avec le pauvre vieux

Francis Depau. Mais l'accident était heureusement sans conséquence, et la peur fut de courte durée. Quelques heures après, l'orage avait fui loin de nous et le beau ciel nous apparaissait tout parsemé de brillantes étoiles.

Le dix de février, à neuf heures du soir, après avoir payé le tribut aux orages et aux tonnerres qui annoncent presque toujours le voisinage de l'Equateur, notre navire, poussé par une bien faible brise, arrivait à cette ligne imaginaire et si désirée par nous. Une chaleur des plus intenses nous avait obligés, tout le jour, à chercher l'ombre dans les cabines, et sous les tentes du bord ; aussi, après le repas du soir, nous proposions-nous de respirer la brise et de jouir des beautés de la nuit. De bonne heure, la dance s'organisait sur la dunette, les violons faisaient entendre leurs premières notes et tout était prêt à la tombée du jour pour la célébration de la fête de l'Equateur. Le commandant, lui-même, ne voulant pas déroger à la coutume établie chez les marins, avait ordonné à son maître d'hôtel des distributions de liqueurs aux matelots. La joie et la gaieté, ou plutôt le bruit et le tapage ne devaient régner que jusqu'à minuit seulement. Au tintement de la cloche qui appelait le quart sur le pont, et qui était le signal du repos, les canadiens entonnèrent la chanson nationale "A la Claire fontaine" et ce chant, lancé

aux quatre vents du vaste Océan, termina la fête du *Passage de la ligne.*

Depuis quelques jours, nous avions en vue, quelques nouvaux bâtiments, qui, comme le nôtre, se dirigeaient vers le Pacifique ; la plupart portaient le pavillon de l'Union américaine. Nous aimions la compagnie de ces navires dont nous recevions des *nouvelles* (de celles qu'on se donne en mer) et auxquels nous en donnions réciproquement.

Je viens de décrire une fête à bord ; mais dans ce monde la joie et la douleur se touchent. Les petites misères du passage venaient de se compliquer d'une véritable calamité; pour nous surtout canadiens ; un de nos camarades, un de nos compatriotes venait de perdre complètement la raison. Pauvre infortuné ! il venait à peine de quitter le Canada, sa paroisse, son village et sa famille ! il avait fait des adieux à une femme à un fils qu'il ne devait plus revoir que dans des accès de folie furieuse !

Il s'était embarqué, comme nous paraissant plein de santé, plein d'espoir ; mais, victime d'un ennui affreux, il venait de succcomber à la nostalgie et aux regrets d'avoir laissé son pays et sa famille.

Que d'angoisses, que d'inquiétudes n'avons nous pas endurées pour ce malheureux compatriote! Il fallait sans cesse le garder ; lorsque nous le menions sur pont pour prendre l'air, il s'appuyait sur le bastingage et

plongeait ses regards dans la mer, où il voulait se précipiter. Il croyait voir sa femme lui tendre les bras du fond de l'océan ! Sous le faix de cette pénible autant que touchante hallucination, il s'efforçait de se jetter par-dessus le bord. Déjà, il avait pu jeter à sa femme, dans la mer, sa montre et d'autres objets précieux ; mais les soins vigilants, prodigués par ses compatriotes à ce pauvre malheureux, ont empêché un plus grand malheur qui aurait empoisonné tout notre voyage.

La prison devait être l'hôtel de cet infortuné compagnon à son arrivée à San Francisco, et, au retour de son voyage, une mort affreuse l'attendait dans un asile d'aliénés en Canada. Ne rappelons qu'avec un sentiment de pénible émotion cet incident qui répandit le deuil à bord du *Françis Depau.*

Dans un voyage au long cours, à bord d'un navire qui traverse les régions les plus chaudes de l'océan et sur lequel se trouve un grand nombre de passagers, il est de la plus grande nécessité de prévenir, par une surveillance et une propreté continuelles, ces terribles maladies qui déciment les malheureux voyageurs.

A la recommandation expresse des médecins du navire, le pont du *Françis Depau* était arrosé et nettoyé chaque matin par l'equipage: les passagers, peu habitués à cette chaleur d'un soleil perpendiculaire, venaient de bonne heure prendre un bain salu-

taire, sous le buste du vieux *Françis.* Chacun, dans sa propre cabine, était tenu de répandre sur le plancher une quantité de chlorure de chaux, dont l'effet était de purifier l'air empesté et de chasser les miasmes qui occasionnent les fièvres connues sous le noms de " fièvres de bâtiments. "

A peine, sur le haut du jour, pouvions-nous supporter l'habit le plus léger et le plus mince ; mais nous ne devions pas souffrir longtemps de ce passage brûlant, notre course étant rapide et régulière, favorisée qu'elle était par les vents alisés.

VI

SCÈNE A BORD.

Nous étions sous le 12° 51^{m} de latitude sud et 32° 15^{m} de longtitude ouest, c'était le 13 de février, le matelot à la roue du gouvernail, surpris dans sa négligence à donner au navire une mauvaise direction, reçut du capitaine la réprimande sévère qu'il méritait. Mais le matelot, se croyant soutenu par ses camarades ou pour tout autre motif inconnu à nous, parut mépriser la leçon de son supérieur : il persistait à irriter sa colère lorsque, furieux et devenu comme un tigre, le capitaine saisit un bout de câble et frappa le malheureux jusqu'à le renverser et le couvrir de sang.

Le bruit de cette lutte et le sang qui coulait sur la dunette excitèrent la colère, longtemps comprimée, des autres matelots, employés alors à carguer les voiles : en un instant, invités a protéger leur camarade, tous ces hommes s'élancèrent sur le lieu de la scène ; ils allaient saisir le capitaine et le jeter pardessus le bord, lorsque le premier lieutenant, armé de deux révolvers, vint fondre sur ces enragés.

Saisis d'horreur et de compassion à la vue de cette lutte, quelques passagers s'étaient jetés entre les

combattants. La révolte, qui venait de commencer parmi l'équipage, nous aurait fait assister à des scènes d'horreurs et de carnage si Dieu n'eût veillé sur nous en ce moment.

D'horribles jurements sortaient de la bouche de ces audacieux marins ; nous étions saisis d'épouvante, attendant à chaque instant le signal du massacre des officiers du navire, alors réunis au capitaine.

En ce moment, un homme de l'équipage, se séparant de ses compagnons et jetant à ses pieds le couteau qu'il brandissait auparavant, s'adressa au capitaine dont chacune des mains tenait un révolver fixé sur lui.

Cet homme, ce vieux marin, cet enfant de la mer, l'homme de confiance au milieu des orages et des tempêtes, c'était Georges Douglass le doyen des matelots.—" Capitaine, lui dit-il, au nom de mes camarades, je vous prie d'écouter nos plaintes et d'y faire droit suivant la justice." Et, d'une voix émue et entrecoupée, il exposa les griefs qui ameutaient l'équipage contre lui, et lui annonça sa détermination de ne plus faire la manœuvre sous son commandement.

Les matelots étaient, en effet, maltraités, mal nourris et commandés avec trop de violence et de brutalité. Plusieurs étaient malades et l'on venait les arracher de leurs lits pour les hisser aux vergues.

Un d'entre eux, je me rappelle, me priait en grâce de prévenir le capitaine de ses souffrances et de le

faire exempter du service pour quelques jours ; il était sous mes soins. Un soir le pauvre malheureux, tout faible et tout abattu par la fièvre, se vit enlever de son lit par un des officiers, le maître d'équipage, qui l'en arracha à coups de pieds et à coups de garcette.

Nous attendions, avec anxiété, le dénouement de ce drame, malheureusement trop fréquemment renouvelé en mer. Le capitaine aurait été infailliblement jeté pardessus bord, s'il eut fait usage de ses armes. La crainte d'un tel sort et les menaces réitérées des matelots rendirent à cet homme un peu de raison : les passagers, saisissant cette occasion de protester de nouveau, réussirent à pacifier les deux partis.

Il était temps ; car les mauvais traitements et la grossièreté manifestées envers les gens de l'équipage et les passagers auraient infailliblement causé d'autres soulèvements ; mais, à la force et au nombre, sinon à la raison, le capitaine dût céder et remettre ses armes pour aller ensuite, au fond de sa cabine, méditer sur les suites de l'intempérance et de l'inconduite.

Sans assurer que le capitaine ait eu l'idée de faire, comme bien d'autres, quelques spéculations sur les provisions qui nous étaient destinées pour le voyage jusqu'à San Francisco : il est un fait certain et peu honorable pour les capitaines américains des navires alors engagés dans les transports californiens, c'est

que nombre de passagers sont arrivés en Californie épuisés par les privations, lorsque les fonds de cale renfermaient des quantités de provisions achetées pour le voyage par les armateurs, lesquelles, plus tard, étaient vendues au profit des officiers du navire.

Je commençais déjà depuis quelque temps à remarquer, avec peine, dans les esprits une disposition à s'irriter et à s'aigrir à la moindre contrariété; ce malaise, cette irritabilité des caractères, allant en augmentent, rendit bientôt notre petite société jalouse, désunie et toujours prête à en venir aux mains, et la fin de notre voyage, jusqu'ici assez heureux, excessivement pénible.

L'amitié disparaissait pour faire place à la haine: nos liaisons qui, depuis le départ, avaient été si agréables et si utiles à notre petite société de voyageurs, n'existaient déjà plus pour la plupart des passagers.

La moindre contrariété excitait les uns à la colère, d'autres à une mélancolie sombre: et, souvent, aux paroles amères succédaient des voies de fait qui dégénérèrent quelquefois en tumulte sérieux. Dieu ne bénit guères, apparemment, ces réunions d'hommes marchant à la recherche de l'or et sans cesse tourmentés par la convoitise du succès.

C'était dans ces temps de crise et de malaise

général que notre jeune missionnaire, doué d'une grande charité, s'efforçait de calmer les dissensions et de pacifier les plus exaltés. Sa parole pleine de douceur pénétrait les cœurs les plus turbulents : il avait acquis de l'influence sur tous ; le plus souvent, il avait le bonheur d'obtenir la paix. Nous bénissions la Providence de nous avoir accordé la faveur de posséder un ami aussi précieux à bord de notre bâtiment.

Il me serait difficile d'expliquer ce changement dans le caractère des passagers. Etait-ce un besoin de plus de liberté ? Etait-ce l'influence des différents climats que nous traversions avec tant de rapidité ! Etait-ce les déceptions qui se faisaient pressentir ? Quelque chose que ce fût, il fallait bien l'endurer tout de même.

Nous approchions du Cap Horn, cet endroit des caprices du vent ; nous venions de passer le tropique du capricorne. Au milieu d'immenses herbes flottantes, notre navire filait, tantôt plus tantôt moins vite, mais toujours favorisé par la brise.

Ces plantes marines que nous traversions, avec assez de peine quelquefois, croissent sur l'océan même ; elles y ont leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits. Elles flottent avec la vague et suivent la direction des courants qui les transportent à des distances énormes.

Souvent, à travers une de ces touffes de feuilles ou de fleurs, se soulevant au-dessus de la lame, nous

apparaissait subitement la tête d'un chien de mer, ou d'un lion marin, venant saisir une proie quelconque ou simplement s'amuser au milieu de ces plantes gigantesques.

Le mouvement ondulé de certaines de ces herbes marines avec les touffes de feuillage qu'elles développent à leur extrémité produisent, sur l'imagination, l'effet d'énormes serpents promenant sur la surface de la mer leurs têtes ornées de chevelures monstrueuses.

Le soir, au moment où le soleil allait s'ensevelir sous l'horizon enveloppé de nuages noirs et effrayants, au moment où la tempête allait mûgir autour de nous, j'aimais à entendre les différents cris plaintifs de ces animaux cachés sous le feuillage épais de ces plantes marines. Je me rappelais, alors, ces histoires des conteurs ou des poëtes : les sirènes fabuleuses, moitié poissons moitié femmes, sortant hors de l'eau, chantant ou pleurant, selon la beauté ou la tristesse de la nature ; ou bien ces êtres fantastiques, auxquels les voyageurs donnent pour patrie les mers du sud et les bords escarpés des rochers qui avoisinent les iles de la Terre-de-feu, ou les iles Malouines.

———

VII

LES ILES MALOUINES ET LE CAP HORN.

Nous étions arrivés à ces climats humides, au milieu de brûmes fréquentes et par de gros vents de nord-ouest : notre navire entrait sur ces mers orageuses du sud et, pour la première fois depuis New-York, le capitaine nous annonçait une terre prochaine. Les calculs de cet excellent marin ne l'avaient pas trompé : à dix heures du matin, la vigie nous criait du haut du mât :—" Terre ! Terre ! " Nous arrivions en vue de cette ile des Malouines, nommée *Ile du Beau Chêne.*

Nous étions au 13 de mars 1850 par le 52° 31^{m} de latitude sud et le 58° 40^{m} de longitude ouest, le navire approchait de cette ile à portée de pistolet, au milieu de la brûme et des vapeurs de la terre. L'aspect de cette terre est sombre, sauvage et a quelque chose d'effrayant : c'est un rocher inhabité d'une longueur de quinze à vingt milles, où d'innombrables volées de pigeons du Cap, de damiers, de pingouins et autres oiseaux ont élu domicile et se propagent, sans jamais craindre le plomb meurtrier du chasseur.

A l'approche de notre navire, et à la détonation d'une carabine tirée du bord, des nuées de ces magni-

fiques oiseaux commencèrent à tourbillonner autour de leur demeure et à pousser des cris de détresse et de frayeur ; mais, empêchés de s'éloigner par la violence du vent, ces paisibles habitants de l'ile allaient s'abattre sur la vague, pour revenir avec elle sur le rivage.

Les voyageurs, qui pour la première fois visitèrent les parages sombres de ces iles solitaires, abordèrent, au milieu d'une affreuse tempête, ce rocher sur lequel un chêne isolé, d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires, avait pris racine et profité depuis des siècles. Ce chêne était fixé entre les crevasses du pic le plus élevé, à la pointe nord du rocher, exposé à la fureur de tous les éléments. Il n'existe plus aujourd'hui et ce signal de la nature, placé là pour avertir les marins, a disparu sans laisser aucun vestige ; car le rocher est absolument nu et la vague à chaque instant vient s'y briser avec un bruit terrible.

Les beaux panoramas qu'on a promenés dans les grandes villes de l'Union, de l'Europe et du Canada, ont conduit déjà, au bout de l'Amérique, un grand nombre de mes lecteurs. Comme nous, ils ont vu de près le passage de ce Cap redoutable, où tant de navires ont disparus sans que jamais on n'en ait pu avoir de nouvelles.

Ils ont vu, comme moi, la mer en fureur, en vallons

et en montagnes, ils ont cru entendre le sifflement aigu des vents, des tempêtes, le bruit de tous les éléments déchaînés ; ils ont presque vu tomber la grêle, grosse comme des balles, tomber l'eau du ciel par torrents, ils ont entendu le tonnerre gronder et vu la foudre s'abattre sur les vagues en furie et sur le sommet de ce rocher qu'on nomme le Cap Horn... Ils ont vu, sans doute, des navires en détresse, sur cette toile qui se déroulait sans danger ; mais de même que nous, ils n'ont pas vu le vieux *Françis Depau*, surpris avec toutes ses voiles dehors, bonnettes, cacatois, pris vent debout, et prêt à aller se briser sur les flancs escarpés de ce géant des mers du sud.

Le seize de mars à trois heures de l'après-midi, nous venions de sortir de la cabine du fond, où nous avions fait une prière en commun et demandé à Dieu le passage heureux du Cap Horn, durant cette nuit qui précédait le grand jour de Pâques.

Nous avions, tous, les yeux fixés sur ce point qui termine notre continent au sud, nous avions, en vue et en avant, le fameux rocher du Cap et la Terre-de-feu en arrière.

Au moment donc, où pleins d'anxiétés, pleins d'une émotion vague et grandiose, nous parlions à voix basse au Créateur, au moment, dis je, où le navire voiles déployées, filant douze nœuds, allait dédoubler le cap

et prendre les eaux de la mer pacifique, les vents impétueux du sud-ouest, se déchainèrent tout-à-coup et jetèrent sur le bâtiment en désordre une confusion et une panique que la prudence seule du capitaine pût arrêter.

En un instant et plus court que le temps que je mets à écrire ces lignes, les vagues étaient devenues des montagnes, au ciel se formaient des nuages effrayants de noirceur; à bord, les matelots étaient à carguer les voiles aux mâts qui pliaient sous les efforts de l'ouragan. Tout l'équipage, monté sur les vergues et dans les hûniers, semblait, à chaque moment, prêt à plonger dans l'abîme.

Le choc des poulies qui se brisaient, le sifflement des amarres qui se balançaient, emportant dans les airs des lambeaux de toile, et le bruit terrible de la grande voile d'artimon qui venait de se fendre du haut en bas, avaient exaspéré notre capitaine. Debout sur son banc de quart et tête nue, (son chapeau avait été emporté à la mer), il appelait les passagers à l'œuvre: " Venez tous, avait-il dit d'une voix stri- " dente, venez tous, ou nous sommes perdus!" En un clin d'œil, le navire avait fui en arrière et, sans plus obéir au gouvernail, il dérivait sur les rescifs voisins.

Deux passagers s'étaient emparés du gouvernail et faisaient des efforts inouis pour aider à diriger le navire, lorsqu'une lame immense, parcourant le pont dans toute sa longueur, vint balayer tout ce qui s'y trouvait d'objets libres d'attaches.

Le désespoir gagnait le plus grand nombre:

à la vue du cap noir, escarpé et battu à sa bâse par une mer furieuse, des compagnons de voyages se préparaient à se jeter par dessus le bord avant le funeste et terrible choc.

Encore quelques instants et nous étions lancés sur les rochers ! !

Le capitaine, admirable de calme et de sang froid, du haut de la dunette ordonnant la manœuvre, semblait plein de confiance prêt à profiter de la moindre circonstance favorable pour assurer le salut du navire. En ce moment d'une inquiétude mortelle, comme l'explosion d'un canon, la grande voile venait de se briser d'un seul coup ; nous étions sauvés !

O Providence ! à cet instant même où le bâtiment allait être à jamais perdu, où nous allions nous briser sur le terrible et immense rocher, nous le vîmes virer de bord, et reprendre la haute mer : le beaupré de notre *Françis Depau* fuyait le cap Horn, fatiguant horriblement sous les immenses coups de la vague.

Bien plus au large que nous et battu par la tempête, filant dans la direction du sud, luttant contre les terribles lames, on voyait un beau grand navire américain. Ce bâtiment était destiné comme le nôtre pour la Californie et, quelques semaines plus tard,

nous étions encore en compagnie de cette voile qui portait cent vingt-cinq passagers.

Nous venions de passer une nuit d'inquiétudes et d'angoisses horribles, notre vaisseau, dirigé de nouveau vers le nord-est, avait parcouru une grande distance, pour ne plus revenir vers le cap Horn ; mais nous commençions une série de jours d'ennuis, de froid et de privations qui ne devaient se terminer qu'après trois semaines d'une navigation des plus dangereuses.

Parvenus au soixantième dégré de latitude sud, sur une mer en courroux et continuellement battus par des montagnes d'eau, nous avions à souffrir la neige, la grêle et un froid intense ; l'eau douce, devenue rare à bord, menaçait de manquer tout-à-fait et de pauvres malheureux étaient obligés de recueillir les égouts des grandes voiles, afin d'étancher la soif qui les brûlait continuellement.

Il n'y avait plus de farine pour nous, plus d'animaux vivants, plus de lard ; nous avions presqu'épuisé les provisions destinées à notre voyage. Quelques barils de biscuits, en partie moisi, et quelques quarts de bœuf salé nous restaient encore pour arriver à Valparaiso. Nous ne pouvions plus guère vivre que de l'espoir d'y arriver bientôt, si toutefois l'espoir peut prolonger la vie.

VIII

L'ALBATROS OU LE MOUTON DU CAP.

Notre navire, sans cesse balotté par les énormes vagues qui, au cap Horn, sont pour les voyageurs, des causes d'inquiétudes et d'angoisses continuelles, inspirait au capitaine des craintes non moins sérieuses que les nôtres. L'eau montait dans le fond de cale et les pompes ne cessaient de jouer, sous les efforts des matelots et des passagers. La nuit, au milieu des ténèbres et au bruit des rafales de la tempête, ce jeu des pompes avait quelque chose de sinistre qui nous tenait éveillés et nous faisait partager les fatigues de l'équipage.

Après un travail assidu et sans relâche, nous eûmes bientôt la satisfaction de voir l'eau disparaître de la cale, et c'est alors que nous pûmes nous livrer, avec joie, à un genre d'amusement tout à-fait nouveau et qui ne se rencontre qu'à ces latitudes éloignées, "*la pêche à l'albatros.*"

Le matin donc après notre déjeuner terminé, blottis dans des paletots ou des manteaux d'hiver, quelques uns revêtus de capots de buffle, nous allions prendre place sur la dunette, en arrière de la roue.

Près du navire et se jouant sur les eaux, ces magnifiques oiseaux que je viens de nommer cherchaient à dévorer tout ce qui tombait du bord. Leurs cous allongés et tendus vers le bâtiment et leurs cris particuliers semblaient nous inviter à leur jeter de la nourriture : à peine avaient-ils aperçu le biscuit qu'on lançait sur la vague, qu'un combat s'engageait de suite entre eux et le plus vigoureux l'engloutissait aussitôt.

Cette voracité de l'oiseau nous engagea à en faire la pêche, et nous eûmes bientôt fabriqué de longues lignes avec de forts hameçons que nous lançions en arrière du navire.

Le morceau de lard, qui nous servait d'appât, flottait à peine sur la vague que l'albatros se précipitait dessus, pour l'engloutir ; mais l'appât trompeur lui faisait prendre l'hameçon qui s'accrochait à son bec et le retenait prisonnier.

Alors commençait le plaisir pour les passagers. Le spectacle d'une demi douzaine de ces pauvres victimes, tirées avec force vers le bâtiment, se balançant dans les airs et cherchant à force d'ailes à éviter leurs entraves, nous donnait des moments de récréations bruyantes et nous faisait oublier l'isolement où nous nous trouvions au Cap Horn.

Il était rare que le pêcheur manquât d'accrocher sa belle proie qui, s'enfonçant dans les eaux, se balançant sur les vagues, s'élevant dans les airs,

tâchait d'éviter la ligne qui la retenait et finissait par arriver enfin prisonnière et captive, entre les mains de son capteur triomphant.

Une fois sur le pont, l'albatros devenait libre, mais ne pouvait s'envòler : cet oiseau, étant très lourd, est obligé de courir sur l'eau, avant de prendre son vol majestueux.

Il mesure en hauteur quatre pieds et il a jusqu'à dix huit et vingt pieds d'envergure ; son duvet est des plus beaux et des plus doux, il ne possède que cette qualité et cette richesse, car sa chair est dure, huileuse et d'un gout détestable.

Nous venions, un jour, de prendre huit de ces magnifiques oiseaux et nous les tenions prisonniers sur le pont, comme de nouveaux passagers que nous avions décidé de conduire vivants au Chili, lorsque le capitaine, sortant de sa cabine après un mauvais rêve sans doute, nous intima l'ordre de leur rendre la liberté et nous fit défense de tendre de nouveau nos lignes à la mer.—" Ne savez-vous pas, nous disait-il, que la captivité et la mort de ces oiseaux nous portent malheur et que, si ce jeu continue, jamais nous n'arriverons à nous éloigner du Cap Horn. " Il fallait obéir à cette ordre arbitraire, d'autant plus que nous tenions beaucoup à respecter tout ce qui tient à la superstition chez les marins.

Au nombre de ces superbes prisonniers, il s'en trouvaient qui avaient été pêchés par d'autres voya-

geurs, avant nous ; nous les reconnaissions à de petits colliers de ruban, attachés autour de leur cou, auxquels pendaient des papiers soigneusement enfermés dans des enveloppes gommées. Sur ces papiers, on pouvait lire : " tel navire a passé à tel degré, à telle date, etc., etc." Ceux-là recevaient la liberté de nouveau, pour reporter à d'autres navires les nouvelles de notre passage au Cap Horn.

Il est avéré que, quelquefois, des naufragés ont été sauvés et recueillis par le moyen de ces dépêches expédiées au cou de ces bienfaisants oiseaux.

L'on rapporte qu'une jeune fille naufragée, abandonnée après ce naufrage dont les circonstances avaient été bien terribles, fut retrouvée sur la côte inhospitalière de la Terre-de-feu au moyen de nouvelles expédiées par ces courriers fournis par la Providence : ainsi avertis des marins allèrent la recueillir et elle put retourner au Brésil d'où elle s'était embarquée pour le Chili.

Que de services ces oiseaux superbes n'ont-ils pas rendus, dans ces régions si seules et si désolées, où l'on n'entend que les mugissements d'une mer courroussée, que le sifflement continuel d'une tempête qui ne finit jamais, où le soleil ne se montre que pour se cacher bientôt au milieu de nuages effrayants, où l'homme ne fait que passer, entouré de périls incessants.

Le damier, ainsi nommé à cause de sa livrée carrelée, est encore un des oiseaux du Cap Horn et des nombreux

rochers qui l'avoisinent. Il se hâte, à la vue d'un bâtiment, de l'approcher et de suivre son sillage dans l'espoir, sans doute, de saisir les restes de nourriture qui se jettent hors du bord.

Nous ne pûmes nous emparer d'aucun de ces intéressants oiseaux au dos bigarré de noir et de blanc, malgré toute notre vigilance à les poursuivre de nos longues lignes.

La goëlette est aussi du nombre des oiseaux que nous observâmes, dans ces parages ; elle est solitaire et voyage à des distances extraordinaires. Son vol est extrêmement rapide et droit ; à peine a-t-elle râsé les mâts du navire qu'elle est rendue très loin de nous.

Son corps est petit, assez semblable à celui d'un pigeon, et son plumage est noir d'ébène.

Enfin, ainsi tuant le temps, nous réussîmes à doubler le Cap Horn, malgré la mer, malgré la fureur des vents toujours contraires, et nous allions avec moins d'inquiétudes, contents d'avoir traversé ces parages sans accident sérieux.

Nous venions, un soir, de faire la rencontre d'un trois-mâts-barque américain, nous avions hêlé ce navire, c'était le *Cheschir*, parti de Boston, trois semaines avant notre départ de New-York ; il portait à son bord cent trente-cinq passagers pour San Francisco. A peine nous étions nous séparés du bâtiment américain que le cri de—" *au feu ! au feu !* " se fit

entendre dans notre cabine. La flamme, en un instant gagnant la grande voile, avait envahi le mât et les vergues du milieu, illuminant notre navire d'une clarté sinistre.

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines en même temps : le capitaine s'élança vers le foyer de l'incendie.

Bientôt, par ses ordres, un déluge d'eau inondait la cambuse et le feu fut heureusement éteint sans trop de difficulté. Cette fois encore, le courage et le sang froid de cet homme nous préserva d'un accident, dont la pensée seule fait frémir.

IX

LE CHILI ET VALPARAISO.

Le lecteur aura peine à concevoir la joie, la gaité, la jouissance que le navigateur éprouve à l'idée que son navire va bientôt toucher un port sans accident, après plusieurs mois d'isolement sur un océan sans limites.

Ce mot " *terre* " que le marin entend répéter, du haut du grand mât, par le lieutenant en vigie, qui, la lunette fixée sur l'horizon, commence à apercevoir une ombre qu'il sait si bien distinguer d'un nuage, ce mot " *terre* " qui circule dans toutes les bouches, est un baume qui ranime le courage et guérit le cœur des ennuis, des craintes et des fatigues d'un long voyage. Tous les yeux sont tournés vers ce point qu'on se montre sans le distinguer encore : cette ombre qui se laisse à peine voir : cette côte qui se dessine peu à peu, qui grandit, et qui petit à petit prend une forme déterminée, c'est le signe précurseur du soulagement, du repos aux fatigues. Pour la première fois depuis trois mois et demi, notre navire voguait vers une terre pour s'y arrêter.

Ce fut le 18 d'avril 1850 et d'une grande distance

que nous apperçumes les magnifiques côtes du Chili.

Durant la nuit, le capitaine, ne se fiant plus à son chronomètre et ne connaissant pas bien les atterrages, avait fait mettre le navire en panne, pendant plusieurs heures, lorsqu'au lever du soleil on entendit circuler dans les cabines le mot " Chili ! Chili !"

Ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire, lorsque, prenant avec moi M. Cénas, j'allai sur la dunette, pour jouir du plus beau spectacle que la nature puisse offrir aux yeux de l'homme.

Le soleil allait se lever derrière les hautes montagnes du Chili, sa lumière en mille rayons commençait à poindre à travers les neiges et les glaces qui couvrent le sommet des Andes et répandait déjà, sur le navire fatigué, une teinte de repos et de bonheur.

De temps en temps, des jets de flamme illuminaient l'espace qui couronne les volcans, et de longues trainées de fumée que la brise emportait et dispersait dans l'espace, nous annonçait le travail de ces souterrains embrâsés.

La mer plus calme, n'était plus agitée par la fureur des ouragans du Cap Horn, les mâts du navire, pendant un mois à moitié privés de leurs voiles, s'inclinaient légèrement sous la pression d'une brise fraîche. Huniers, bonnettes, cacatois se gonflaient de nouveau, par le soufle d'un vent plus doux, plus chaud et plus régulier.

Nous avions la côte en vue et, bientôt, le *Francis Depau* entrait à pleines voiles, pavillon au grand mât, dans la belle baie de Valparaiso.

A ce nom de Valparaiso, il me semble encore être transporté dans cette vallée, si justement ainsi nommée *Vallée du Paradis*, il me semble encore éprouver cette joie, ce bonheur que nous éprouvions, chacun de nous, à payer le réal, pour nous faire conduire à terre.

Le *Francis Depau* reposait sur son ancre, les officiers de douane et de santé venaient de monter à bord et de faire la visite que subit, de nécessité, tout navire venant de l'étranger. Nous étions libres et, en un instant, vingt petites embarcations emportaient sur le rivage les heureux passagers et partie de l'équipage du navire.

C'était un Dimanche, les cloches de toutes les églises annonçaient aux fidèles l'heure du St. Sacrifice et de la prière. Les passagers, en habits de fête, se rendaient au *Plaja major*, pour y voir défiler les troupes, musique en tête, jusqu'à l'Eglise de la Maternité.

Queques instants après, nous étions agenouillés sur les briques qui forment les dalles de ce bel édifice. Les femmes chiliennes, recouvertes de leurs mantilles larges et noires, sans chapeaux, assises sur de magnifiques nattes ou sur de riches petsit tapis,

étaient éparses ça et là, à l'avant de la nef ; elles paraissaient prier avec une ferveur toute particulière, et écouter avec beaucoup d'attention les paroles d'un *Padre* chilien qui donnait le sermon en langue espagnole.

Un orgue, d'une force à faire vibrer l'air dans les croisées, accompagnait un chœur de nombreuses voix. Nous entendions la messe, partagés entre l'admiration pour le chant espagnol et les émotions du bonheur indicible d'assister au St. Sacrifice, sur terre, après trois mois et demi de mer.

Dieu, sans doute, accepta la prière pleine de ferveur et de foi que lui adressa notre jeune et digne missionnaire, pour le remercier du succès de notre voyage jusque là et implorer sa divine protection pour ce qui nous restait de chemin à faire. Les canadiens qui venaient de remplir un pieux devoir, au sortir de l'église se donnèrent au plaisir de visiter ce lieu enchanté.

En compagnie d'une quinzaine de mes compagnons, je me dirigeai vers le plateau qui domine la ville et d'où l'œil se promène sur l'immense Océan Pacifique. Ce plateau était le rendez-vous d'une partie de la population de Valparaiso : on trouvait en cet endroit une réunion d'amusements en rapport avec tous

les goûts des chiliens, concerts, cafés chantant, courses aux chevaux et débits de fruits de toutes sortes.

Nous nous y amusions depuis quelques instants, lorsque deux officiers de la garnison, avec lesquels je venais de lier connaissance, vinrent me proposer d'aller visiter leur caserne. Cette offre polie et qui parut plaire particulièrement à mes compagnons fut de suite acceptée avec reconnaissance. Nous n'étions pas fâchés de profiter de la complaisance de ces braves officiers et, une heure après, nous étions les hôtes et protégés du capitaine Raphaelo Dorioso et du lieutenant Emilio Sotomayor.

Valparaiso est situé sous le 32° degré de latitude sud. Cette ville est douée d'un climat des plus salubres; une température des plus douces semble donner à ses habitants un air de gaité, de fraîcheur et de bonheur qu'on ne rencontre que dans ce pays d'un printemps continuel.

La mer entre, par un passage assez étroit, dans une petite baie circulaire entourée de collines et de montagnes, la ville se trouve à droite en entrant et le fort militaire, élevé à près de quatre cents pieds au-dessus de la ville, en domine la plus grande partie, aussi bien que la baie.

Près de trois cents navires de toutes grandeurs, étaient ancrés à quelque distance du grand quai. Deux beaux navires de guerre, tout pavoisés, se

tenaient en arrière et au large ; l'un portait le pavillon anglais, l'autre le pavillon de la France.

Le premier venait d'arriver des mers du nord, c'était l'*Amphitrite*, commandé par des officiers d'un grand mérite, je regrette de ne pouvoir donner le nom du commandant de cette belle corvette ; je ne dois pas omettre cependant de mentionner de cet officier un trait de politesse à notre égard.

Je revenais de la ville, après minuit, accompagné d'un ami de voyage, je me dirigeais vers le grand quai, afin de regagner le bord du *Francis Depau*, par le moyen d'une chaloupe baleinière; mais nous ignorions qu'après minuit nulle embarcation ne pouvait laisser le quai, sans une permission expresse ; nous étions en retard et, malgré l'offre de deux piastres faite aux bateliers d'une chaloupe qui arrivait du large, nous fûmes obligés de nous soumettre au malencontreux décret de la municipalité.

Il y avait, solidement attaché à un pilier du quai, un joli canot monté par quatre marins, dont l'uniforme nous indiquait des anglais, ce canot était celui de l'*Amphitrite :* j'allais me décider à revenir à la ville, lorsque le commandant et les autres officiers de la corvette arrivant nous engagèrent poliment à prendre place dans leur embarcation qui les ramenait à bord de leur vaisseau, en vertu des priviléges dont jouissent les marines militaires.

L'embarcation, poussée par quatre vigoureux matelots, ne tarda pas à se rapprocher de notre navire et nous allions nous séparer, lorsque nous reçumes l'offre obligeante d'une visite à la corvette anglaise et d'un dîner à son bord. Malheureusement, nous ne pûmes accepter la gracieuse invitation, le capitaine du *Francis Depau* nous ayant prévenus que nous devions faire voile au premier moment.

Quelques lignes, à propos de notre courte relâche à Valparaiso, mettront mes lecteurs à même de lier un peu connaissance avec ce pays enchanté. Ainsi que le lecteur peut de suite l'imaginer, quatre jours de résidence n'ont pas suffi à me donner les notions propres à me faire écrire de longs détails sur le caractère et les mœurs des habitants du Chili.

Les relations que j'ai eu plus tard ont pu m'instruire de ce que j'ignorais et, grâce à plusieurs de mes compagnons, entre autres à notre ami, M. Cénas, j'ai pu recueillir quelques détails sur cette vie chilienne si curieuse pour nous, habitants du Nord.

Le commerce assez actif au Chili se fait, principalement, avec les français. Bordeaux a des relations considérables avec le pays par le vin qui s'y importe en quantité. Lima, Panama, Acapulco, sont les villes principales d'où se fait l'exportation considérable des farines : cette farine, d'une qualité supérieure, se recommande sur toutes les autres ; elle est

apportée de l'intérieur du pays, à dos de mulets, par les cultivateurs et vendue pour l'exportation à de riches commerçants français ou américains, le haut commerce se trouvant entre les mains des français surtout.

La richesse des chiliens ne consiste guère qu'en troupeaux d'animaux domestiques, tels que bêtes à cornes, mules et chevaux. Les chiliens voient, avec assez d'indifférence et sans soucis, les étrangers prendre la supériorité sur eux dans les entreprises et le commerce. Ils sont naturellement jaloux et vindicatifs mais affables et très hospitaliers. La politesse, dans la haute classe surtout, est exquise; l'hospitalité n'y a point de bornes et, pour peu qu'on sache la langue, la famille est la vôtre; on est reçu dans son sein non comme un étranger mais comme un intime.

Quinze jours, un mois, deux mois et même un plus long temps passé au foyer d'une famille, sont un titre acquis à la reconnaissance de ces aimables gens, et le départ ne se fait ordinairement qu'avec des pleurs et aux regrets sincères des membres de la famille.

Le catholicisme est la religion de cette république, dont la population a conservé une foi des plus vives et des plus pures; mais le voyageur canadien, qui n'a vu, dans notre heureux Canada, que la pureté exemplaire des pratiques religieuses, se trouve quelque peu étonné, scandalisé même des allures de ces populations chez qui la sévérité extérieure des mœurs n'a pas la même valeur que chez nous.

A Santiago, capitale de ce beau pays, qui n'est

éloignée de Valparaiso que de trois ou quatre jours de marche, les étrangers qui parcourent le pays sont frappés du contraste qui existe dans les usages, comparés avec ceux de Valparaiso.

Santiago est lié au Canada par un lien spirituel que le gouvernement et la population du Chili apprécient hautement : je veux parler de la maison des Sœurs-de-la-Providence placée sous la direction du vénérable M. Huberdeau, prêtre canadien. Cet établissement est une véritable trésor pour ce pays dépourvu d'institutions de ce genre. L'on se rappelle comment nos courageuses sœurs quittèrent le Canada en 1852, pour aller en Orégon, où elles devaient se fixer ; mais la Providence, qui les conduisait à de plus belles œuvres, peut être, que celles qu'elles auraient pu accomplir dans ce pays, les appela bientôt à d'autres destinées : faisant étape au Chili, les excellentes sœurs se rendirent aux prières du Gouvernement, de l'Archevêque et de la populatien de Santiago, et fixèrent leur séjour en cette bonne ville chilienne.

Après un voyage pénible et dangereux à travers l'isthme, par la route de Nicaragua, les cinq sœurs canadiennes avaient atteint la contrée de leur destination, l'Orégon ; mais ce pays se trouvait alors dans un tel état de famine et de dépeuplement qu'elles durent abandonner leur projet et reprendre le chemin de leur patrie. Fatiguées d'un pareil

voyage mais ayant toute confiance en Dieu, elles prirent passage à bord d'un bâtiment à voiles qui devait faire le long trajet autour du Cap Horn : deux mois après, elles arrêtaient au Chili, où leur arrivée parut aux chiliens une faveur toute providentielle, dont ils résolurent de suite de profiter.

Le Canada n'oubliera jamais la réception enthousiaste qui accueillit, à Santiago, nos saintes filles canadiennes. Ce fut un jour de réjouissance, ce fut un jour de pompes pour la population de la ville, qui livra immédiatement à la charité des sœurs les orphelins nécessiteux de la capitale du Chili.

Le départ nous avait été annoncé par le capitaine, et nous dûmes quitter ce coin de terre enchanté, cette ville bâtie sur des précipices, bouleversée cent fois par des tremblements de terre, ces habitants dont l'accent espagnol nous frappait harmonieusement l'oreille, ces signorinas du marché qui nous jetaient, moyennant un réal, une énorme grappe du raisin le plus délicieux.

———

X

SECOND DÉPART.

Notre navire habillé de toutes ses voiles, le pavillon au grand mât, annonçait enfin le départ ; cinq nouveaux passagers, au nombre desquels se trouvait une femme du Chili, prenaient place à bord, pour la Californie. Trois d'entre eux venaient de faire naufrage, dans le détroit de Magellan, d'où ils étaient revenus presque miraculeusement, sur une barque de quelques tonneaux.

Les matelots au cabestan chantaient en chœur, et l'ancre, obéissant aux efforts cadencés, rendait au *Francis Depau* la liberté qu'il avait perdue depuis cinq jours. Quatre embarcations montées par quelques chiliens nous remorquaient en dehors de la baie, le 24 du mois d'avril 1850.

Le navire remis de sa course périlleuse autour du Cap Horn, reprenaient encore une fois la mer pour près de deux longs mois. Les passagers, plus habitués à la vie du bord et rassérénés par les quelques jours de répit pris à Valparaiso, recommençaient, en entrant sous les tropiques dans l'océan Pacifique, les jeux et les amusements inventés sur l'Atlantique.

Les embarcations nous avaient laissés et la brise de terre faisant place à celle de la haute mer, le navire disparaissait peu à peu de la côte, emportant le souvenir de cette belle terre du Chili et de cette belle race espagnole, la première des nations européennes qui aient colonisé l'Amérique.

La joie et l'abondance régnaient à bord, de nouvelles provisions avaient été achetées et mises à notre disposition ; d'immenses quantités de raisins, de noix, d'ananas et autres fruits ne contribuèrent pas peu à nous rappeler le beau pays qui nous les avait donnés ; pendant près d'un mois les tables de nos cabines furent couvertes de ces fruits délicieux qui servaient d'enjeu à nos joueurs de cartes, durant les belles soirées tropicales.

La brise du Sud-Est, régulière et soutenue, donnait à la mer peu d'agitation et notre navire, presque droit sur sa quille, filait de dix à douze nœuds.

Nous jouissions d'une chaleur modérée par une brise continuelle, et nous étions comparativement à l'aise à bord de notre bâtiment. Notre estimable missionnaire, toujours prêt à se rendre aux désirs de ses compagnons de voyage, vit, avec bonheur, les canadiens remplir le pieux et saint devoir pascal dans la petite chapelle improvisée tous les matins.

Bien loin du Pays, en pleine mer, les cœurs se trouvaient heureux de recevoir, audessus d'un abîme profond, le Créateur de cet immense océan.

Le souvenir de ces heures de bonheur ne s'effacera jamais de la mémoire de M. Cénas, ni de celles des passagers canadiens du *Francis Depau.*

Notre aimable missionnaire offrait au Dieu tout puissant le St. Sacrifice de la messe, dans sa cabine qu'il avait disposée en petite chapelle; deux ou trois catholiques, à la fois, étaient admis, chaque matin, à recevoir le Dieu de miséricorde. Malheureusement, ce bonheur allait bientôt finir; car le navire devait reprendre une course agitée par une mer en fureur, soulevée par les vents variables du nord et de l'ouest.

Depuis notre départ de Valparaiso, nous avions toujours eu en vue une barque américaine en destination de San Francisco; nous perdîmes de vue ce compagnon de notre course à la hauteur des îles St. Félix, auprès desquelles nous passâmes, de manière à pouvoir en distinguer la belle et riche végétation.

Non loin de ces iles et à quelques milles de notre bâtiment, se jouaient dans les eaux de la mer une nombreuse troupe de baleines; ces énormes cétacés plongeaient puis, sortant hors de l'eau, lançaient à

une grande hauteur des colonnes d'eau vaporisée, de manière à nous représenter de loin le spectacle d'une petite flotte à la voile. Le bruit de la puissante respiration de ces énormes créatures de la mer arrivait à nos oreilles, comme le bruit d'un rapide, à la veille d'un orage par un temps calme.

Durant une nuit extrêmement chaude, nous étions entre *la ligne* et le tropique du sud, je m'étais levé et je montais sur la dunette, pour y respirer un peu d'air frais et admirer la beauté du ciel, lorsque le matelot à la roue me fit signe d'arriver jusqu'à lui, en même temps, il me montrait une énorme baleine dormant paisiblement à côté du navire.

Tout était silencieux à bord et le bâtiment n'avançait qu'avec peine, je m'approchai du sabord et je vis ce monstre de la mer, le dos entièrement sorti hors de l'eau et dans toute sa longueur, presque touchant aux flancs du navire.

Quelques instants après, la baleine disparaissait sous l'eau pour reparaître un peu plus loin, en soufflant violemment une quantité de cette vapeur que l'animal rejette par ses évents.

La chaleur, chaque jour, devenait de plus en plus accablante, le pont était brûlant, la brise de la mer ne suffisait pas à rafraichir l'atmosphère. Il fallait recourir aux bains, le matin et le soir. Nous prenions ces bains à l'avant du navire sous le buste du père

Depau, lequel fut ainsi témoin d'un accident qui heureusement n'eût pas de suite.

Il était huit heures du soir, la brise de neuf heures allait fraîchir et faire avancer le navire avec rapidité, la lune éclairait le sillon tracé par le bâtiment ; lorsque tout d'un coup un appel se fit entendre et on vit, au milieu du sillage du navire, un de nos compagnons qui luttait pour se tenir à flot. Le cri pénible de " un homme à la mer!" fut aussitôt répété de bouche en bouche : le navire fut mis en panne, les chaloupes détachées et des cables jetés au malheureux qui se débattait péniblement et nageait vers nous avec des efforts inouïs.

Grâce à sa vigueur et grâce à la clarté de la lune qui lui laissait voir les objets qu'on lui avait lancés du bord, ce jeune homme réussit à saisir un bout de câble, au moyen duquel il fut retiré sur le bâtiment. Mais le misérable ne crut pas devoir remercier la Providence, qui venait de le faire échapper à la dent cruelle des terribles requins ; ses blasphèmes nous firent frémir d'horreur, et nous témoignèrent des tristes défauts de son éducation religieuse : il était américain.

Nous étions alors, à la latitude 6° 57^{m} nord et longitude 116° 6^{m} le 25 de mai 1850 : pendant la journée, le second lieutenant avait été sur le point de pêcher un énorme requin, à l'arrière du navire et près du gouvernail.

C'est surtout dans ces latitudes chaudes que ces brigands des mers paraissent à la surface de l'eau, par des temps calmes et à la veille d'orage. A leur apparition qui se fait connaitre d'assez loin, quelquefois, par la projection hors de l'eau d'une longue nageoire dorsale qu'ils roidissent ou couchent à volonté, les marins qui ôsent prendre un bain à la mer remontent dans les chaloupes et sont bientôt à bord.

Tout poisson disparait à l'approche du requin et, précédé seulement de petits poissons de la longueur d'un petit hareng, le monstre fait le tour du navire, revient en arrière, près du gouvernail, et rien ne lui échappe de ce qui tombe à la mer.

Ce poisson, le plus vorace et le plus dangereux de l'océan, n'a point d'amis si ce n'est le petit poisson dont je viens de parler ; il fait la guerre aux dauphins, aux dorades et aux poissons volants. Il est obligé, pour se saisir de sa proie, de se tourner sur le dos, et c'est dans cette position qu'il avale, d'un trait, tout ce qui peut entrer dans son énorme mâchoire, garnie de cinq, de six et même de sept rangées de dents.

Etant assis, un jour, dans l'embrâsure de la petite fenêtre qui se trouvait en arrière et au fond de la cabine du *Francis Depau*, et presqu'à fleur d'eau, ma vue s'arrêta sur un morceau de viande qu'on venait de jeter de dessus la dunette, je vis immédiatement un petit poisson de la longueur d'une sardine venir

flairer l'appât et s'en retourner de suite. A l'instant même, un énorme requin, d'une longueur de dix-huit à vingt pieds, que je n'avais pas encore aperçu, s'approcha lentement, et au moment où, à demi tourné sur le côté, il ouvrait la mâchoire pour saisir la viande, le pêcheur de la dunette eût la maladresse de retirer vivement la ligne. De rage et de colère, le monstre fit un bond hors de l'eau et retomba lourdement sur le gouvernail qu'il ébranla avec violence et que nous crûmes en pièces. Le coup avait été manqué et, malgré toute la persistance à lui offrir de nouvelle viande, le poisson ne voulut plus mordre à la ligne ; mais, pendant toute la journée, il resta en arrière du navire, suivant les mouvements du gouvernail, jusqu'au moment où la brise fraîchissant il cessa de suivre le bâtiment.

Poussé continuellement par des vents favorables, notre navire venait de franchir les régions torrides, nous commençions à éprouver un peu plus de bien-être dans la température, nous arrivions au-delà du tropique du nord, non sans avoir payé à *La Ligne* le tribut des orages, des coups de tonnerre et des pluies torrentielles.

La brise de l'Est faisait place aux vents plus variables du nord et du nord-ouest ; la mer plus grosse, plus agitée, n'offrait plus cette agréable sensation que nous venions d'éprouver sur les mers tropicales.

Les rations commençaient à diminuer et le biscuit acheté à Valparaiso commençait à se détériorer; aux mâts du navire, les toiles en lambeaux annonçaient la nécessité de tout renouveler; l'extérieur du navire venait d'être repeint : il devait, cependant, le *Francis Depau*, malgré sa vieillesse, plein d'orgueil et sans accident, accomplir sa longue traversée autour du continent américain.

Nous allions, sous peu, voir aux rayons du soleil levant briller cette terre de l'or que nous allions chercher, cette Californie tant vantée alors!! Le capitaine devenait plus sociable et, satisfait de lui-même, il préparait ses notes de voyage, afin de pouvoir livrer son navire, en arrivant à San Francisco, et recevoir des consignataires tous les éloges qu'il croyait avoir mérités.

XI

LA CALIFORNIE.

Le jour arriva enfin où le lieutenant, du haut du grand mât, annonçait aux passagers et à l'équipage la nouvelle que la terre de Californie était en vue ! Oui, nous arrivions ! Quelques heures encore, une nuit d'attente, une nuit d'insomnie, d'excitation, et nous allions toucher au terme de notre voyage.

De grand matin le lendemain, le pilote montait à bord de notre navire et s'emparait du commandement pour nous conduire en rade.

Le grand mât tout pavoisé, portait à son sommet l'énorme drapeau rouge, sur lequel était inscrit, en toutes lettres, le nom de *Francis Depau*.

Des deux côtés de l'entrée de la Baie s'élèvent de hautes montagnes qui annoncent un pays accidenté et bouleversé par quelqu'effort de la nature. Nous avancions toujours, à pleines voiles, à travers les passes et dans les eaux de la baie pour venir, après quelques heures d'une course rapide, nous arrêter en face de la

ville de San Francisco. Enfin ! l'ancre venait de mordre le fond de la baie et le navire, tournant sur son câble-chaîne, se reposait triomphant d'une course de près de six mille lieues exécutée en cinq mois et dix sept jours !

Le navire venait à peine de s'arrêter que les officiers de la douane et les officiers de santé arrivaient en canot et montaient à bord, pour la visite et l'observance des règlements de tout port de mer bien ordonné. Les passagers étaient occupés à préparer leurs malles ; les uns pleins d'espoir, d'autres tristes, inquiets, sans argent, tous devaient quitter le navire, pour aller à la recherche de la fortune dans cette région inconnue de tous.

Déjà, en violation des conditions du voyage mais d'après les ordres secrets des armateurs, le capitaine ordonnait aux sous-officiers d'opérer le débarquement des bagages, afin de forcer les passagers à prendre terre sans délai : plusieurs étaient sans le moindre moyen pécuniaire et, en agissant comme il le faisait, le commandant du navire commettait une atroce cruauté, violait une des stipulations du contrat qui portait qu'il devait nourrir à bord du bâtiment, durant l'espace de huit jours après l'arrivée à San Francisco, tous les passagers qui voudraient se prévaloir de cette condition. Il n'en fit rien et sans plus s'inquiéter du sort de ceux qu'il était encore chargé de protéger, il fit maison nette et remit à des agents avides le vieux navire auquel nous

commençions à nous attacher et qui était devenu, pour nous, presqu'un objet d'affection.

En quittant notre *Francis Depau*, nous jetions en arrière des regards attendris, vers ce vieux coursier qui nous avait portés sur les deux océans pendant près de six mois : un français entonna la chanson des marins :

" Adieu mon beau navire,
Aux grands mâts pavoisés,
Je te quitte et puis dire
Mes beaux jours sont passés.........

Après avoir parcouru deux milles dans de petites embarcations, nous mettions le pied sur la plage de San Francisco, sur cette terre californienne où nous attendaient tous des épreuves et des déceptions, où plusieurs devaient laisser leurs dépouilles mortelles, après avoir éprouvé des regrets bien amers et bien cuisants.

XII

SAN FRANCISCO.

A ce nom de San Francisco, qui avait alors sur nous l'effet du nom d'une cité merveilleuse, d'une ville enchantée, nos cœurs s'étaient émus d'une émotion indescriptible : l'enchantement ne fut pas, cependant, de longue durée. A peine avions-nous mis le pied dans cette ville, que tout disparut comme un rêve qui nous a fait jouir pendant la nuit et qui, le matin, s'évanouit avec toutes les illusions du bonheur, pour nous rendre à la vie réelle et détruire ces brillants projets de fortune, fruits d'une imagination jeune, exhaltée et pleine de chimères.

Parti, comme bien d'autres, dans le but de réaliser en peu d'années ce que partout on ne réalise d'ordinaire qu'après une persévérance longue et courageuse, j'allais, plein d'enthousiasme, plein de jeunesse, et plein d'amour pour les voyages et les aventures, chercher avec de l'or un remède à ce vague ennui, à ce malaise qui dévore malheureusement tant de jeunes cœurs et tant de jeunes cervelles, dans notre

temps où la convoitise a pris la place de la noble simplicité d'autrefois. Ce remède je le trouvai en effet ; je le trouvai à bord du *Francis Depau*, je le trouvai en mettant, pour la première fois, le pied sur le rivage de San Francisco, dans l'intérieur du pays californien jusqu'aux montagnes de Roches, au milieu des déserts arides et brûlants, sur les bords champêtres et toujours verts des différentes rivières qui coulent des eaux froides et limpides : je trouvai ce remède dans les angoisses et dans la séparation cruelle que la maladie vint opérer entre mes oncles M.M. Proulx et Deschambault et moi, dès le commencement de mon séjour aux régions des mines. J'ai trouvé ce remède, je suis guéri ; mais si l'on veut bien suivre mon conseil on évitera de prendre à la fois le mal et le remède.

Ce que j'offre ici au lecteur est le résumé de notes prises au jour le jour, sans beaucoup d'ordre. Ecrits à propos du pays de l'or, je sens bien que ces récits ne sont pas tracés avec une plume de ce précieux métal ; cependant, ils font partie de l'histoire de la Californie, aux premiers jours de son existence comme contrée aurifère exploitée.

Dans le port magnifique de San Francisco se trouvaient ancrés des centaines de navires, la plupart condamnés à ne plus reprendre la mer, les uns faute d'équipage, les autres par suite des avaries causées

par les tempêtes, avaries que personne ne voulait s'amuser à réparer.

San Francisco est à droite de la baie du même nom, en entrant ; il est bâti en amphithéâtre, jusque sur la montagne qui forme l'arrière plan du tableau et qui domine le port magnifique de ce nouvel El dorado. Derrière cette montagne et à l'ouest en se dirigeant vers la mer, sont deux petites lagunes, dont l'une contient de l'eau douce et l'autre de l'eau salée : et du sommet de cette montagne aride et sèche, la vue s'étend à droite et à perte de vue sur les rives de Contra-costa, ainsi que sur de magnifiques plaines qui bordent la route qui mène à San Jose, l'ancienne capitale de la Californie.

Si vous regardez à gauche, la mer, à quelques milles, apparaît encore menaçante et l'oreille entend encore le bruit sourd des vagues qui viennent continuellement se briser sur la côte du Presidio.

En arrière, la vue se promène sur des accidents de terrein, bouleversements jadis causés par des tremblements de terre.

Voilà maintenant San Francisco qui, il n'y a que quelques années, n'offrait pour toute trace d'habitation que quelques vieilles bicoques. Voilà cette ville qui s'est élevée, comme par enchantement, sur une plage à peine connue avant mil huit cent quarante sept.

Aux petites tentes de toiles, aux maisons de coton éparses çà et là qui furent les premiers édifices, ont succédé maisons de bois, de pierre, de brique et de fer qui se sont élevées, en dépit des incendies qui ont vingt fois ruiné cette ville et en dépit du prix fabuleux des matériaux et de la main d'œuvre.

D'immenses maisons de jeux, de somptueux hôtels et restaurants de toutes sortes se sont érigés, jusqu'aux extrémités les plus éloignées de cette cité. Il fallait de plus à cette population errante, active et si peu disciplinée, d'autres édifices plus solides que ceux là, il lui fallait des lieux de réunion, où la paix et la prière rappelassent ces hommes si agités à des idées d'un monde moins matériel, à ces idées qui élèvent le cœur vers l'auteur de toutes les richesses de la terre et des délices du ciel.

La religion devait aussi venir dans ce nouveau pays, pour tâcher de mettre un frein à toutes les passions de cette nouvelle société, composée presqu'entièrement d'hommes avides et, surtout, d'une jeunesse abandonnée à elle-même.

Je dois faire ici mention du nom d'un de nos zélés missionnaires canadiens, du vénérable abbé Brouillet qui, le premier arrivé avec la population immigrante, obtenait à force de zèle et de courage, de quelques amis à San Francisco, une somme de huit à dix milles piastres, pour acheter un petit terrein et pour y fonder la première Eglise catholique.

Grâce à la persévérance et aux soins particuliers de ce digne apôtre, cette première mission, commencée

d'une manière aussi humble que glorieuse, est devenue, plus tard, le siége épiscopal de Monseigneur l'Archevêque de la Californie.

Il n'était pas donné au vénérable fondateur de continuer son œuvre et de séjourner longtemps à San Francisco, la population de l'Orégon reclamait sa présence au milieu d'elle et le noble prêtre nous laissait bientôt pour le pays qu'il évangélise encore aujourd'hui.

Bien des canadiens ont profité de la généreuse réception qu'il s'est empressé de leur faire à leur arrivée à San Francisco. Dieu seul peut récompenser des dévouements comme ceux-là, mais c'est un devoir pour ceux qui en ont été témoins d'en offrir le récit pour l'édification des hommes.

La baie de San Francisco, naguère si paisible, voyait arriver, chaque semaine, de toutes les parties de l'univers, des navires remplis de passagers accourant pour tenter la fortune dans les mines. La ville naissante prenait déjà des proportions extraordinaires, étant l'entrepôt du commerce et des affaires de la plus grande partie du pays.

La ville de San Francisco, bâtie à la course, habitée par la population la plus turbulente et la moins régulière du monde, inondée d'une immigration comprenant dans son sein toutes sortes de gens, ne possédant que des institutions organisées d'hier et à

l'américaine encore, la ville de San Francisco était en proie à bien des désordres affreux et sujette à bien des malheurs. Parmi les désastres dont elle a été visitée on peut compter surtout les incendies qui l'ont ravagée à diverses reprises.

Nous arrivions après un de ces incendies désastreux, nous arrivions, pour marcher sur des ruines et rencontrer ces citoyens improvisés, enrichis et ruinés du jour au lendemain, relevant sur des cendres fumantes, de nouvelles constructions comme un défi à la fortune.

Au contact de cette nouvelle population, composée de tant d'éléments divers, luttant de toutes les manières contre les besoins et les nécessités de la vie, nous avions compris que tous les moyens honnêtes devaient être employés pour le succès de notre entreprise, et que l'homme de profession devait mettre de côté, l'un son stéthoscope, l'autre ses dossiers, l'autre ses tablettes, pour aller fouiller les entrailles de la terre et lui arracher son or précieux.

A la vue d'un grand nombre cherchant, dans un travail manuel dur et pénible, à réaliser le prix d'un passage aux mines de l'intérieur, plusieurs d'entre nous s'étaient laissés aller à un découragement complet.

Ce n'était pas sans un serrement de cœur que nous avions vu, dans les différentes rues de la ville, ici un magistrat employé à des terrassements, là un médecin

conduisant un mulet et charroyant des marchandises, ailleurs un avocat servant de garçon de café ou donnant à boire dans un bouchon, plus loin un notaire lavant, à la cuisine d'un restaurant, une pile d'assiettes ou de plats que lui apportait un garçon de table, et pire encore.... Ces personnages auxquels on donnait une piastre par heure, salaire de ceux qui manquaient de tout, avaient laissé, dans leur pays, les beaux titres d'hommes de profession libérales, d'honorables, etc., etc., etc., pour venir à San Francisco chercher la misère, la fatigue et la perte de la santé.

Heureux les voyageurs ayant l'habitude du travail manuel et la force physique nécessaire, dans ce pays qui n'offrait quelque chance de succès qu'à ceux qui se livraient au travail constant et abîmant des mines.

A cet âge de la Californie, l'or était extrait en grande abondance du lit des rivières; tous les hommes capables allaient aux mines, et il ne restait à San Francisco que des négociants, des banquiers, des armateurs et une population de joueurs, de restaurateurs et d'infirmes ou à peu près.

La fureur du jeu était devenue la passion dominante de la société californienne en général; des établissements considérables étaient consacrés à cette abominable industrie.

Les curieux se groupaient autour de ces tables néfastes et, souvent, tentés par la cupidité, ils allaient perdre en quelques instants le fruit de longs mois de

pénibles travaux. Décidés à quitter cette ville pour les *placers* des mines, une partie d'entre nous s'embarquait à bord d'un bateau-à-vapeur pour Sacramento, tandis que l'autre moitié, au nombre de douze, moi compris, prenions un autre bateau pour Stockton, petite ville située dans l'intérieur à une distance de près de deux cent milles.

XIII

A STOCKTON.

C'était après un repos de deux ou trois jours que nous prenions passage à bord d'un tout petit vapeur, à raison de vingt cinq dollars par tête ; le trajet se faisait de jour et de nuit. La violence du vent était telle à notre départ que le bateau qui nous transportait fut sur le point de sombrer au milieu de la baie de San Francisco.

Il nous fallut deux jours et deux nuits pour accomplir ce pénible voyage, exposés à une chaleur intense et privés de nourriture, au milieu d'une masse de passagers dont la plupart étaient ivres.

Mais la vue dans le lointain, des montagnes, aux flancs desquelles semblait briller de l'or, la variété des paysages qui se déroulaient sous nos yeux, la surprise de voir par centaines les chevaux sauvages, les chevreuils, les antilopes, effrayés à notre passage, fuyant les rivages de la rivière St. Joachim que nous remontions à travers des prairies immenses et encore désertes, nous égayaient un peu et nous faisaient oublier la misérable lenteur du bateau que nous avions choisi.

Enfin Stockton nous apparut riante et fraîche, comme une jeune fille qui promet de grandir et dont l'avenir semble plein d'espoir et de bonheur. Il était quatre heures de l'après-midi, la chaleur était suffoquante ; nos estomacs à peu près privés de nourriture depuis quarante huit heures, à bord de ce bateau où près de trois cents passagers se pressaient les uns contre les autres, criaient misère et famine.

Nous avions passé une jolie petite pointe ou s'étalait la résidence d'un parvenu américain, et nous allions de la marche lente de notre petit vapeur dans un chenal étroit qui conduit à Stockton, lequel chenal est bordé de joncs énormes s'étendant de chaque côté à perte de vue, lorsque nous aperçûmes, tout près du bateau et comme disposé à s'élancer au milieu des passagers, un serpent qui élevait au-dessus de l'eau sa tête dardant une langue fourchue vers nous. Un coup de feu fit cesser cette apparition que les gens du bord, de bonne foi ou pour se moquer des nouveaux venus, nous représentèrent comme n'ayant pas été tout à fait sans danger. Enfin nous arrivâmes à Stockton où les premiers objets qui frappèrent nos regards furent, comme partout alors en Californie, des auberges, des maisons de jeu et autres établissements de folie et de débauche.

Stockton est bâtie sur les bords d'une anse de la rivière San Joachim, qu'on nomme dans le pays *Sloco :* trois à quatre cents maisons de coton, de toile, de bois et de brique suffisaient en 1850 à la

population de cette ville ; ici comme à San Francisco, les meilleurs édifices étaient les temples dédiés au culte des passions les plus honteuses et les plus dégradantes.

Le son de l'or, jeté par la folie ou la duplicité sur ces tables de *monté*, de *faro* et de *vingt-et-un*, se mêlait aux accords des instruments de musique et formait avec les blasphèmes et les propos les plus sales une harmonie infernale, que dominait de temps à autre la voix du croupier, assis au milieu des joueurs, des voleurs et des curieux, et qui criait :—*Mettez l'enjeu !—La partie est jouée ; à d'autres maintenant :—approchez messieurs !....*

Les piles d'or qui se perdaient et qui se gagnaient, ce bruit du gain, ce feu des tables donnaient le vertige aux plus sérieux, aux plus indifférents ; les fumées du vin, puis cette atmosphère impure achevait de corrompre les plus innocents. Des malheureux, entrés dans ces bouges avec la détermination de n'y rien risquer, en sortaient ruinés ; heureux encore quand ils n'en sortaient pas irrévocablement dépravés. Que de malheureux ont été perdus sans ressource dans ces affreux tripots ! En apercevant ce côté de la vie californienne, on pouvait se dire :—Ce pays de l'or est, à coup sûr, une succursale de l'Enfer ; car c'est ici qu'on immole les âmes que l'autre doit engloutir.

Au milieu des rues se tenaient les nombreux chariots qui servaient de moyens de transport vers les mines ; ces lourdes voitures, tirées par quatre, cinq ou six paires de bœufs, pouvaient contenir près de dix à

quinze milles livres pesant ; le prix du frêt variait de douze à vingt cinq et trente centins par livre, suivant la difficulté des routes.

Nous avions loué un de ces véhicules, pour le transport des effets de notre société que nous avions nommée " Société de la Ste. Famille," présidée par le brave et honnête M. Henry Deschambault ; le prix du voyage avait été convenu et payé au propriétaire de l'équipage jusqu'à la rivière Mercêdès, à deux cents cinquante milles de Stockton.

XIV

VOYAGE VERS L'INTÉRIEUR.

Un dimanche après midi, le 23 juin, après un repos de quelques jours pris sous une large tente que nous avions érigée en dehors des limites de la ville, nous organisions le départ, et bientôt le chef de la Société, que nous appelions M. le général, donnait le signal de la marche, en entonnant une chanson canadienne.

Nous étions pleins de courage, contents de partir, presqu'heureux : notre costume se composait d'une chemise de laine rouge, d'un pantalon léger et retenu à la ceinture par une lanière de cuir qui servait aussi à suspendre un révolver ; c'est ainsi habillés que, le fusil en bandoulière sur l'épaule, le sac à plomb et la corne à poudre au côté, organisés comme de vrais troupiers, nous prenions la route des mines, pour aller camper le soir même à dix milles plus loin.

Ce petit trajet devait commencer à nous habituer aux marches et aux fatigues des jours suivants ; nous avions franchi ces dix milles en quelques heures, et nous arrivions à la première station vers neuf heures et demie du soir ; la lune, à son premier quartier, venait éclairer à propos le choix d'un petit ravin qui devait recevoir notre campement pour la nuit.

Du biscuit, une crêpe au lard étaient les matériaux du souper que nous attendions tous avec impatience, autour d'un grand feu préparé avec des fagots et de la tourbe sèche.

A onze heures, toute la troupe dormait d'un sommeil profond, à l'exception des deux sentinelles, chargées de veiller à la sureté de nos personnes et du bagage pendant le repos des autres.

Minuit était l'heure fixée pour le renouvellement de ces deux gardiens, deux autres allaient relever les factionnaires d'après un tour de rôle tiré au sort; mais nous ne tînmes pas longtemps à ces précautions qui nous parurent bientôt puériles, au milieu d'une société aussi nombreuse, parceque nous ne devions pas nous écarter de la grande route: aussi fut-il décidé que nous reposerions tous ensemble, sans laisser de sentinelles debout jusqu'à ce que nous ayions atteint le pied des montagnes; car là, force était bien de se garder contre les bêtes et, plus particulièrement, contre les sauvages sans cesse au guet dans ces endroits où l'homme blanc venait inquiéter les peaux rouges et ravager leurs endroits de chasse.

Pour la première fois, nous avions passé à la *belle étoile* et par un beau clair de lune la nuit dans la plaine: le lendemain, au lever du soleil le guide était à réunir ses bœufs, depuis la veille dispersés au milieu du désert et occupés à manger.

Nous devions faire une journée de vingt huit milles et la plaine que nous allions parcourir était aride et sèche, couverte de sable et de petites pierres, sans l'ombre d'aucun arbre.

Après la prière et un léger repas pris au campement, nous remettions dans le chariot tout le petit bagage et nous commencions cette longue et pénible marche. A peine avions-nous parcouru quelques milles que, déjà, le plus grand nombre de la famille était mis à l'épreuve d'un nouveau tourment; les cruches d'eau étaient vides, il n'y avait nul espoir d'arriver bientôt à un puits, à une rivière où à une source où la langue eût pu être humectée. Le tourment de la soif était terrible, nous eussions volontiers payé deux ou trois dollars pour un gobelet d'eau, et nous eussions béni le généreux bienfaiteur qui nous eût procuré cette eau si désirée, même à ce prix.

Au dessus de nos têtes un soleil brûlant, et pas un seul nuage au ciel pour en tempérer de fois à autre l'ardeur.

Enfin à cinq heures et demie du soir, une ombre noire, parallèle à l'horizon, commencait à se dessiner dans le lointain, c'était l'ombre des forêts qui bordent généralement les rivières des mines du sud. Une heure plus tard, avec un plaisir qu'on ne peut décrire mais qui se comprend bien, nous entendions le bruit de l'eau des chutes; c'était la Rivière Saint Stanislas qui coule ses eaux rapides, profondes et froides, au milieu de ces forêts, claires sans broussailles et donnant ombrage à une verdure éternelle.

C'était pour nous un lieu de repos pour la nuit : c'était ici que finissait le plus horrible de nos tourments, celui de la soif ; mais un autre se présentait, non moins cruel, non moins pénible non moins douloureux, je veux parler des douleurs que causent aux pieds ces marches sur un sol échauffé. Déjà, plusieurs de mes compagnons dont la chaussure était usée et brulée, pouvaient à peine se tenir debout ; aussi, usaient-ils largement des bains de pieds et de jambes, dans les eaux de la Saint Stanislas, dont l'effet était de procurer un profond sommeil et de guérir, presqu'instantanément, de ces lassitudes et de l'accablement physique d'une première marche forcée.

Ce bain salutaire et vivifiant était suivi d'un bon repas après lequel le repos, autour d'un grand feu, n'était interrompu que par les hurlements des loups, en grand nombre dans ces endroits.

Nous n'étions pas encore habitués à ces cris étranges de bêtes sauvages au milieu des bois ; aussi, tout ce qui pouvait interrompre le silence de la nuit était-il, pour nous, après le premier hurlement des loups, le sujet d'émotions plus ou moins ennuyeuses.

Le quatrième jour de cette pénible marche, accablés par la fatigue, par la chaleur, ne respirant qu'une atmosphère brûlante, souffrant d'un horrible malaise nous arrivions le soir au pied de ces monticules qui s'élèvent graduellement jusqu'aux montagnes qui

forment la chaine de la Sierra Nevada. Nous avions décidé de camper, pour nous reposer et faire reposer les bœufs haletant de soif et de faim.

Le conducteur venait de leur donner la liberté ; ces pauvres animaux, dont les flancs battaient avec force et ruisselaient l'eau, furent bientôt dispersés dans la vallée. La faim les dirigeait où leur instinct leur annonçait la présence de l'herbe: ils errèrent ainsi une partie de la nuit.

Le plus grand nombre d'entre nous s'était laissé choir sur l'herbe sèche et dormait déjà d'un sommeil bienfaisant ; quelques uns, plus forts et plus courageux, s'étaient mis à la recherche du bois nécessaire pour alimenter le feu pendant que les cuisiniers préparaient le petit souper de la Société.

Un peu plus loin et au pied d'un vieux pin, se trouvait une petite marre d'eau sans égoût, d'une couleur jaune et d'une odeur repoussante. Des centaines de petits serpents jaunes et tachetés de blanc sillonnaient en tous sens cet étang, dont les bords étaient marqués par les empreintes des pieds des cerfs, des antilopes et portaient même des vestiges du passage des ours gris.

Rien, néanmoins ne put nous empêcher de boire de cette eau malsaine, le remède le plus dégoutant du pharmacien n'eût pas été pire que ce breuvage croupi et empoisonné ; j'en bus le premier de tous et avec excès, oubliant la prudence et cédant à l'appétit du moment.

Le lendemain, alors que mes compagnons saluaient avec gaité les premiers rayons du soleil qui apparaissaient sur la cime des collines, je commençais à éprouver les premiers symptômes d'une maladie dont je connaissais les dangereuses conséquences en ce pays.

Toujours, je conserverai dans ma mémoire le souvenir de la triste journée que je passai à suivre la compagnie, souffrant d'horribles douleurs ; une fièvre dévorante s'était emparée de moi et je voyais, le cœur serré d'émotions, l'inquiétude de mes amis à mon égard. J'avais emporté avec moi, une petite boîte contenant les médicaments nécessaires à certaines maladies des mines et, grâce à cette heureuse précaution, je pus soutenir mes forces et appaiser les douleurs qui de temps en temps me clouaient sur le sol.

De cette sorte, avec l'aide d'un ami particulier, je repris tout le courage nécessaire et je parvins à gravir les collines brûlées par le soleil. La marche était devenue plus pénible et plus lente ; quelquefois, la petite troupe était obligée d'aider aux pauvres bêtes à monter leur charge, dans les pentes abruptes et rocailleuses.

Le sixième jour de notre pénible voyage, le conducteur nous en annonçait le terme prochain ; nous devions atteindre, dans l'avant midi, le sommet d'une montagne extrêmement élevée ; plu-

sieurs des compagnons, impatients d'arriver au bût, avaient pris le devant sur les autres, sans guide et sans boussole pour se diriger.

La forêt à cet endroit était épaisse, mais sans broussailles ni obstacles ; plusieurs sentiers annonçaient le passage des sauvages qui étaient nombreux dans cette partie du pays. Nous avions perdu de vue nos imprudents compagnons ; les heures s'écoulaient dans des inquiétudes affreuses et nous voyions avec horreur le jour baisser.

Enfin la nuit arriva ; malgré l'absence de nos amis, nous fûmes obligé de suspendre notre marche et de camper sur un plateau taillé dans le flanc de la montagne que nous gravissions.

Aucun cri, aucun coup de fusil n'était parvenu à nos oreilles ; seulement de temps à autres, le chant d'un oiseau et le roucoulement d'une tourterelle venaient interrompre le silence de cette solitude. Au bas de notre plateau coulait une source d'une eau claire et limpide, cette eau avait servi à nous abreuver et nous dormions d'un sommeil agité, près du chariot, lorsque notre sommeil fut, tout-à-coup, troublé par un grognement sourd et très rapproché. En un instant mis sur le qui vive et saisissant nos armes à feu, nous regardions de tous côtés, en écoutant ce bruit étrange.

Bientôt, écartant les branches de quelques arbustes qui gênaient son passage, apparut, sur les bords du ruisseau, à vingt ou trente pas de nous, un de ces

ours monstrueux qui sont la terreur des voyageurs dans ces montagnes.

Cet animal était venu boire à la source, mais n'ayant pas flairé notre présence a cause de la brise qui lui était opposée, il reprit tranquillement le sentier qu'il venait de se frayer ; nous le laissâmes, avec plaisir, continuer sa route.

De bonne heure, le lendemain matin, nos couvertures étaient pliées et mises dans le chariot, nous quittions cet endroit, pour terminer ce jour-là notre voyage, étant de plus en plus inquiets de nos camarades. Mais heureusement que vers le midi, en arrivant sous le couvert de grands et magnifiques arbres, nous y trouvâmes réunis nos déserteurs de la veille, auxquels nous fîmes quelques reproches qui ne nous empêchèrent pas de leur presser la main, comme si nous avions été séparés depuis déjà bien longtemps.

La vue de ces montagnes que nous gravissions péniblement et qui, par échelons et à perte de vue, se prolongent jusqu'à la chaine des Roches, nous donnait l'espoir que nous touchions, enfin, à ces précipices affreux qui bordent, presque partout, la rivière Mercédès.

De temps à autre et pour faire diversion à la monotonie de la route, un coup de feu se faisait entendre et une tourterelle ou un corbeau tombait aux pieds du chasseur, pour être plumé, rôti et mangé.

Pour la première fois, je trouvai délicieux le potage au corbeau que m'avait préparé un ami qui s'était dévoué à moi, pour me soulager pendant la maladie que je souffrais, par moments je dois l'avouer, avec bien peu de courage.

Cet homme, si généreux et si compatissant, était M. Dugas : parti du Canada avec moi, il est revenu après trois ans d'absence, pour mourir quelques jours après son retour au milieu de sa famille à St. Luc.

Le samedi de cette longue semaine, vers les deux heures après midi nous venions d'atteindre le sommet d'une de ces hautes montagnes où nous fîmes halte ; car nous étions presqu'arrivés au but de notre course : assis sur le sol pour nous reposer quelques instants au souffle d'une brise bienfaisante et dans une atmosphère plus froide, nous appercevions, au milieu d'un vallon magnifique, " *le camp du fer-à-cheval* ".

Ce camp était la réunion d'un nombre considérable de mineurs, la plupart américains et mexicains ; quelques français et chiliens en formaient la mineure partie. Notre chariot venait d'arriver, nous étions fatigués, harassés, couverts de poussière, mais nous avions terminé notre voyage. Le guide et ses bœufs furent congédiés, le prix du transport, neuf cents cinquante piastres, ayant été payé à Stockton avant notre départ.

Plusieurs de mes compagnons de route, dans l'espoir

d'acquérir sur les rives de la Mercédès des fortunes qui leur paraissaient certaines, promptes et immenses, avaient refusé, au départ de Stockton, des offres qui leur auraient procuré des gages de quinze, de vingt et vingt cinq piastres par jour dans l'exercice de leurs métiers.

La tentation avait été forte, séduisante, mais les chances d'une promenade à l'intérieur, la perspective de trouver des lingots, des morceaux de dix livres d'or massif, tels qu'on en avait vus à Stockton, avait été, pour ces ouvriers, un malheur qu'ils n'ont jamais pu réparer ensuite. La soif de l'or, a dit un ancien, est une soif maudite et la coupe qu'on croit devoir la satisfaire fuit sans cesse les lèvres de l'homme qui la convoite.

XV

LES MINES.

Nous voilà donc rendus au Camp du Fer-à-cheval : nous nous installons, dans les profondeurs d'un vallon entouré de hautes montagnes, où le Soleil ne fait pénétrer ses rayons que pendant quelques heures du jour. Je prie le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici de me suivre encore et d'assister, par la pensée, à notre vie des mines.

Une déception cruelle s'emparait de moi, comme d'un homme condamné à mourir ; je me savais bien malade et les symptomes d'une maladie douloureuse m'effrayaient ; je pouvais à peine me soutenir sur mes jambes. M. Dugas, par compassion pour moi, alla me chercher, dans une tente voisine, une tasse de thé et du pain grillé ; moyennant le prix de quatre piastres, il pût m'apporter ce maigre repas qui me remit, cependant, des privations que j'avais souffertes durant notre récent voyage.

Je comprenais la gravité de cette maladie, qui, pour de pauvres mineurs, était souvent fatale ; mais je savais aussi que j'avais des amis qui ne m'auraient jamais abandonné : grâce à ces généreux compatriotes,

grâce à leurs soins empressés, bien loin du Pays, sur une terre étrangère, je pus retouver du courage.

S'oubliant eux-mêmes, pour me procurer du soulagement, ces généreux canadiens avaient mis une tente à ma disposition ; je reposais seul à l'abri, tandis qu'audehors et à côté je les entendais raconter les histoires du Canada.

La tente de M. Joseph Boucher avait été pour moi, pendant deux jours, d'un secours inappréciable ; je dus alors lui remettre cet abri nécessaire et songer à m'éloigner encore, avec une partie de la compagnie ; l'autre moitié ayant décidé de ne pas aller plus loin.

Après avoir serré avec affection la main à mes deux oncles, dont le cœur était gros de craintes et de chagrins, je repartis pour descendre la rivière Mercédès, jusqu'à quinze ou vingt milles plus bas que le Fer-à-Cheval.

Je me séparais de mes compagnons de route, pour aller rejoindre une vingtaine de canadiens arrivés trois mois avant nous en Californie ; ils étaient campés aux mines dites du " Camp de Jones." Une petite journée nous suffit pour arriver à ce nouveau placer, au milieu de ces nouveaux amis qui nous accueillirent en compatriotes, en compagnons de dangers et de misères, en frères.

Nous nous serrions la main avec affection, nous nous reconnaissions sans nous être jamais connus,

nous nous parlions comme si nous eussions toujours vécu ensemble ; le nom du Canada seul était pour nous un sujet inépuisable de bien douces conversations.

Déjà, ceux qui nous avaient précédés dans cet endroit avaient pu réaliser quelques sommes assez considérables en poudre d'or. Chacun avait son placer, sa propriété, avec un associé, sans que nul étranger eût le droit de le troubler.

Cinq ou six tentes, groupées à quelques toises de distance, étaient les habitations de ce vallon que baigne la Mercédès avec ses torrents d'eau glacée.

Deux petits magasins, tenus par des américains fort obligeants, suffisaient à nos besoins de la vie. Nous avions adopté le plus proche, tenu par un jeune homme d'une trentaine d'années, associé à une compagnie dont la principale maison faisait commerce à San Francisco, sous le nom de " Johnson et compagnie." Le premier associé de cette maison était un avocat du barreau nouveau de San Francisco; plusieurs fois, pendant le séjour que je fis aux mines du sud, j'eus occasion de le voir. Je le revis plus tard, impliqué dans une fort vilaine affaire, lors de l'installation du célèbre Comité de Vigilance en Californie.

J'aurai occasion, dans la suite, de faire mention du corps de ces hommes de profession, dont la plupart sont devenus les avocats du crime et des artisans de scandale.

Une autre tente, un peu plus éloignée, sur le revers

d'un monticule qui servait de premier dégré à une énorme montagne en arrière, était le second magasin que tenait un américain du nom de Jones. Cet homme beaucoup plus rigide, plus sévère que le premier, avait avec lui sa femme, une jeune fille de dix huit ans et deux autres enfants plus jeunes.

C'était le vétéran de la place, le magistrat, le ministre, le marchand, le médecin, l'avocat et le juge tout à la fois ; aussi, avait-il donné son nom à l'endroit, et peut-être qu'aujourd'hui encore on appelle cette petite vallée " Vallée de Jones. "

Il était bien rare de voir cet homme avancer, pour une semaine ou deux de crédit, les choses de première nécessité à la vie d'un mineur ; le système de vente au comptant était le seul qu'il eût adopté et l'on voyait, écrit en grosses lettres et bien lisiblement au fond de son comptoir, cet avis significatif : " *No Credit !* " Pas de crédit !

La difficulté des communications et la distance si grande de cet endroit à la ville de Stockton donnaient aux articles de consommation, une valeur telle que nous avions à payer deux piastres pour une livre de farine, une piastre et demie pour une livre de lard, cinq ou six piastres pour une bouteille d'eau-de-vie, et le reste en proportion.

Ces prix élevés étaient, néanmoins, en rapport avec le fruit du travail des mineurs ; car, à l'exception de

quatre à cinq canadiens, dont les placers ne rapportaient à chacun, en moyenne, que douze à vingt piastres par jour, mes compatriotes ne pouvaient regretter leur travail, d'où tous les soirs je les voyais revenir, rapportant de deux à trois et jusqu'à quatre onces de poudre d'or.

Ma santé s'étant un peu améliorée, la faible tâche qui m'avait été imposée me devenait intolérable, tant j'avais hâte de me mettre au travail avec mes amis, dont la bonté à mon égard égalait la générosité.

M. Edouard Lafleur, l'un des canadiens arrivés avant nous dans la vallée de Jones, avait eu l'obligeance de mettre sa tente à ma disposition, je me trouvais à l'abri de l'air froid, durant la nuit: le Dr. Duguay et M. Dugas, de leur côté, me prodiguaient tous les soins qu'un ami peut désirer. Grâce à la gaité générale de la petite société canadienne, je me voyais renaître à la vie : je tâchais de me rendre utile par le soin que je prenais des effets et en préparant le petit repas du soir.

Lorsque le soleil, après avoir lancé durant le jour des rayons de feu sur la petite vallée, allait disparaître en arrière de la haute montagne, à l'heure où j'entendais, dans le lointain, le chant joyeux de mes compagnons revenant du travail, j'aimais à préparer, pour ces braves amis du pays, les petites crêpes qu'ils allaient bientôt *engloutir* avec une faim de mineurs.

Je regretterais de laisser dans l'oubli le nom du jeune homme qui, tout dévoué et compatissant à ma douleur, ne manquait jamais, chaque matin, d'aller tuer une ou deux tourterelles dont je trouvais le bouillon délicieux. Ce jeune homme connu sous le nom de Bouragan a probablement adopté la Californie pour sa seconde patrie, car je n'en ai pas entendu parler depuis. Puisse-t-il recueillir, s'il ne l'à déjà fait, les fruits de sa généreuse conduite à mon égard.

Malgré les difficultés des communications et la grande distance qui nous séparaient de Stockton et de San Francisco, nous avions, chaque semaine, quelques nouvelles de la capitale et de l'étranger, par le moyen de nos marchands de provisions, occupés constamment à transporter à dos de mulets les objets nécessaires à la vie des mineurs. C'était le soir que se racontaient les nouvelles puis les vieilles histoires du pays, après le partage des produits de la journée.

Le spectacle qu'offrait notre campement alors était vraiment superbe à voir.

Le feu étant allumé, la flamme pétillait sous les branches d'un vieux pin, la bouillotte était suspendue entre deux petits chênes rabougris et les poêlons, où cuisaient les crèpes, étaient habilement dirigés par le *cuisinier d'office*.

Chacun prenait place autour d'un gros arbre renversé qui servait de table pour chaque repas ; une torche immense de bois résineux illuminait ce festin de tous les soirs, entremêlé de chants canadiens.

Debout autour de cet arbre changé en table et dévorant ces aliments si cher achetés, avec une gaieté et des cris qui jetaient dans la stupéfaction ou l'admiration nos voisins américains toujours si moroses, nous eussions été pour un artiste le sujet d'un tableau de genre du plus haut intérêt.

La pipe succédait au souper et chacun causait ou calculait les chances du lendemain. A neuf heures, le grand lit se préparait pour tous, sur la terre, sous le feuillage épais d'un chêne, en dehors de la tente qui m'était réservée ; le sommeil en peu d'instant venait nous fermer la paupière, nous faire songer au pays, aux amis et terminer enfin la journée ordinaire d'un mineur californien.

Souvent dans la nuit, un de ces nombreux lézards rouges qui pullulent sur les rives de la Mercédès, profitant du sommeil paisible des mineurs fatigués, venait nous sillonner la figure et nous réveiller en sursaut, par la sensation de froid laissé par son passage.

Ces lézards que l'on compte par milliers, ainsi que des rats énormes dont l'agilité est extraordinaire, sont parfaitement inoffensifs ; on parvient, très souvent, à les apprivoiser de manière à les laisser venir manger les miettes de biscuit qui tombent de la table rustique des mineurs.

Mais j'ai toujours eu de l'antipathie pour ces animaux ; si d'autres ont pu apprivoiser des lézards, les lézards n'ont jamais réussi à m'apprivoiser. Ces lieux sont aussi infestés de reptiles venimeux. Le serpent à sonnettes et le serpent tête jaune sont ceux que l'on trouve généralement dans ces mines, et l'infortuné mineur qui en eût été atteint se serait vu bientôt conduit aux portes du tombeau. Le scorpion et la tarentule sont aussi très communs, et d'autant plus dangereux qu'on n'est jamais averti de leur voisinage, comme pour le serpent à sonnettes.

Il arrivait assez communément, en 1849 et 50, que les habitants des mines étaient visités par ces reptiles, dont le nombre a dû considérablement diminuer depuis une quinzaine d'années : quatre ou cinq imprudents mineurs sont morts, dans les premiers temps, de la morsure de serpents ou de la piqûre du scorpion.

Le remède employé, dans les régions chaudes, pour des morsures ou des piqûres de ce genre, est l'ammoniaque appliqué sur la plaie, encore mieux l'ablation de la partie blessée ; mais rien n'empêche la pauvre victime d'enfler considérablement et d'éprouver de bien grandes souffrances, accompagnées d'un tétanos des plus terribles.

Tandis que nous sommes à admirer, après neuf

heures du soir, le magnifique panorama de cet endroit des mines du sud, à la clarté de la lune qui monte graduellement au dessus des sommets qui nous entourent, tandis que pas un soufle de brise n'agite le feuillage des arbres qui nous abritent et que seule, au milieu de ce silence solennel de la nature, la chute de l'eau, qui par cascades descend entre les rochers escarpés de la Mercédès, nous rappelle que nous sommes dans un pays sauvage, au moment, enfin, que les plaintives tourterelles commencent les accords d'un roucoulement triste et mélancolique, mes bienveillants lecteurs aimeront peut-être à entendre le récit de quelques unes des aventures qui se sont passées, sur les bords de cette rivière si connue des chercheurs d'or.

Une digression, quelquefois, est nécessaire à la monotonie d'un voyage, et mes lecteurs me sauront gré de leur raconter ce que nous racontait un soir un américain, honnête et brave mineur, d'un âge assez avancé : lui-même avait joué un rôle dans l'aventure qu'il nous redisait ; il avait failli être la victime d'un misérable qui lui avait enlevé le fruit de sept mois et demi de travail.

Il était à nous faire le compte de ses malheurs, à cinq à six d'entre nous qui l'écoutions avec un intérêt d'autant plus piquant que nous habitions ces lieux, où quelques jours auparavant des bruits sinistres avaient fait craindre de graves évènements.

XVI

LE RÉCIT DU MINEUR AMÉRICAIN.

Dans un bas-fond au pied d'un rocher escarpé qui domine la petite rivière Mercédès, à près de trois cents milles de San Francisco, se trouvait en 1849, dans le mois de janvier, une petite tente de toile jaune, pouvant contenir en tout trois ou quatre associés. Des lambaux de pantalons et de gilets formaient, dans l'enfoncement de ce réduit, le lit où reposaient ordinairement les deux travailleurs dont nous parlerons bientôt.

Un tronc d'arbre renversé, placé à quelques pas de là, était la table classique californienne où se prenaient régulièrement les trois repas du jour. Un peu plus loin coulait l'eau de la rivière, limpide, profonde et froide, car la Mercédès sert de lit aux eaux de neiges des Montagnes de Roches. Deux robustes mineurs étaient assis tout près et à l'ombre d'un vieux chêne blanc, ils se reposaient ; il était une heure de l'après-midi.

Tom, l'un des associés, moins âgé que son camarade, d'un caractère plus décidé, plus vif et plus impétueux, venait de prendre la parole ; s'adressant à Alexander son compagnon, occupé à savourer avec délices les bouffées de tabac qu'il se hâtait d'aspirer de sa pipe :

—Eh bien ! Alexander, comment aimes-tu ce travail des mines. N'est-ce pas que c'est affreux de se ruiner le corps et l'âme, dans ce pays qui anticipe l'enfer ? Voilà trois mois que nous sommes ensemble et, depuis que je t'ai rencontré à Stockton, je n'ai pas eu à me plaindre de toi ; cependant, j'ai à t'annoncer une nouvelle qui m'afflige et qu'il me fait peine à te dire, c'est que nous allons nous séparer l'un de l'autre. Je dois retourner à San Francisco, où probablement doit arriver prochainement un navire venant de l'Australie, lequel m'amène un ami que j'ai beaucoup d'intérêt à rejoindre.

—A la vérité, lui répondait Alexander, cette séparation devra me faire peine, puisque je comptais bien demeurer ici, avec toi, plus longtemps ; nous avons bien réussi ensemble, si je ne me trompe, nous devons avoir plusieurs mille piastres à partager. Notre placer n'est pas épuisé et nous pourrions faire encore quelque chose. Au reste, puisque cela t'accommodes nous pouvons vendre ; alors, je partirai moi-même, pour retourner au Missouri où j'ai une famille qui sera si heureuse de me revoir.

Alexander avait remis sur le sable sa pipe encore chaude et, les yeux mouillés d'abondantes larmes au souvenir de sa femme et de ses enfants, il allait continuer la conversation, lorsqu'un autre mineur, bien connu de Tom, arrivait à la tente, baigné de

sueurs et mourant de soif. Il déposa par terre ses outils, son pic, son berceau et son plat, et d'une voix grossièrement familière :

—Alloh ! mes braves amis, je vois que vous prenez sur le temps du travail pour vous reposer, et que vous n'aimez pas trop à brûler au soleil votre jolie peau de basane ; je viens de faire dix-huit milles, j'ai faim, j'ai soif et je suis mort de fatigue. J'avais besoin de te voir, Tom, et j'aimerais à t'apprendre la nouvelle....

Un geste de celui-ci, lequel parut passer inaperçu pour Alexander, fit comprendre au nouveau venu que ce dernier était de trop.

—Te voilà bien arrivé, mon cher Wittaker, reprit Tom, depuis deux semaines j'attendais ton retour aux mines du Sud : quelques jours de plus, je devais quitter ce placer, pour aller à San Françisco, où des camarades doivent m'arriver de l'Australie.... Mais, tu as soif,....nous avons ici de quoi te désaltérer le corps et l'âme....Tiens, l'ami, voici qui fera ton affaire ; pendant que le pot au feu va bouillir, nous allons fumer une pipe d'excellent tabac allemand ?

—Fort bien, dit Wittaker, en se versant, dans un gobelet de fer blanc, une bonne rasade d'eau-de-vie. Il passait ensuite à Alexander la bouteille que celui-ci s'empressa de remettre à l'associé Tom, sans toucher à son contenu.

.Mais Tom, d'un geste qui ne demandait pas de réplique, se hâta de remplir le gobelet et de l'offrir à son camarade.—Comment, comment, lui dit-il,

salue donc ce jeune aigle qui nous arrive à propos, et hâtons-nous de préparer le souper.

Alexander venait d'obéir et de saluer le nouveau venu ; puis il s'éloigna pour allumer des fagots et faire bouillir l'eau pour le repas du soir, lorsque Tom se penchant vers Wittaker et parlant à voix basse :

—Es-tu bien décidé, lui disait-il ? Es-tu décidé à risquer notre seule chance de succès ? Tu n'ignores pas tous les moyens de succès que nous avons, si tu veux être solide, bien solide, entends-tu ?.... Alexander qui ignore nos projets, qui ne nous connait pas le moins du monde, est une bonne pâte d'homme, je me suis associé à lui, pour essayer la chance, pendant quelques temps et, je te l'avoue, nous avons joliment réussi, c'est-à-dire, qu'il a réussi pour lui et pour moi ; car tu comprends que Tom n'est plus dans son genre, quand il s'agit du travail.... Mais tiens, Wittaker, il ne fait pas bon de parler ici, prend ton pic et ton plat, éloignons-nous un peu, en lui laissant croire que nous allons prospecter le long de la Mercédès, pour nous amuser en attendant six heures.

Alexander n'avait pas perdu un mot de la conversation de son associé ; tout en préparant le feu, auprès de la tente, il songeait au moyen de pouvoir écouter ce qui allait se tramer entre ces deux hommes.

A une petite distance de la tente, sous un énorme pin rouge au pied duquel coulent les eaux

de la Mercédès, sont arrivés les deux prospecteurs. Se croyant éloignés de toute oreille humaine qui aurait pu saisir un mot de leur conversation, Tom prit le premier la parole et fixant Wittaker :

—Tu connais mes antécédents, tu sais à quelle école j'ai assisté à Londres, tu sais que lorsque j'arrivai incognito à la petite auberge tenue par Jenkins, au coin des rues Washington et Pacifique à San Francisco, j'arrivais de l'Australie d'où j'avais échappé à la justice. J'étais sans argent; car tu n'ignores pas que l'administration pénale ne garnit pas le gousset des condamnés, et que ceux de nous qui lui échappent ne font pas plus sonner d'écus que de trompette.

Trois jours plus tard, ainsi que tu le sais, je partais pour les mines, dans le but de visiter ces lieux de fortune et j'étais décidé à essayer quelques temps la chance, en travaillant moi-même.

Ayant rencontré, à Stockton, cette bonne trempe d'associé que tu as vu, j'ai, de suite, calculé un bon commencement avec ce faiseur de crèpes; mais je m'ennuie et je me fatigue,. . .je t'attendais donc et je devenais impatient, Wittaker, j'allais quitter mon associé, lui abandonner le placer et retourner à Sockton : heureusement. . . . .

Ces derniers mots avaient été dits, au moment où Alexander, se pensant observé, crut devoir appeler au souper les deux complices du Pin Rouge : bientôt tous les trois prenaient, sur la surface équarrie du gros arbre, le souper préparé à la hâte par Alexander.

Les mineurs, qui ont parcouru ces charmants sites que baigne la froide rivière de la Mercédès, se sont arrêtés, sans doute, à cette petite pelouse toujours verte, toujours fraîche au plus chaud de l'été, qu'on appelle l'Anse du fer-à-cheval. A cet endroit des mines, où l'on arrive après avoir parcouru depuis la rivière Tuolomné des déserts arides, brûlants, montagneux, sans arbres pour s'abriter contre les ardeurs d'un soleil de feu, l'on aime à apercevoir cette verdure, ce gazon si frais.

Du haut de la dernière montagne qui domine cet endroit, on aime à contempler cette rivière qui par mille détours, mille sinuosités, par mille chûtes, descend des montagnes de la Sierra Nevada, parcourt tout ce beau pays, pour aller mêler ses eaux à celles du San Joachim et par le San Joachim aux eaux salées de la mer.

Le camp des mineurs se trouvait en cet endroit, à l'ombre de gros pins et de chênes séculaires, sur la rive gauche et dans le centre même du fer-à-cheval : on remarquait au milieu du camp, une tente chinoise, surmontée d'un drapeau aux couleurs de l'Union ; cette tente portait sur le côté, écrit en grosses lettres, le nom de William Brigman.

C'est là que le lecteur voudra bien se transporter avec moi, en attendant que je leur fasse retrouver Tom et Wittaker.

Placée à l'ombre d'un gros chêne, la tente de Brigman apparait au dessus de toutes les autres; cette tente de Brigman, ainsi nommé du nom de son

propriétaire, était comme le grand hôtel du village des mines, lieu de rassemblement, de danses, de scandales, de bruit et de querelles : un de ces lieux qu'on appelle lieux de plaisir et qui ne sont que des habitacles de crimes et de malheur.

Trois tables couvertes de tapis de flanelle verte occupaient le milieu de ce logis, dans un enfoncement duquel était disposés les rayons, sur lesquels s'étalaient les liqueurs qu'on débite aux habitués de ces maisons.

Au comptoir, occupé à rincer et à ranger des verres et des bouteilles, était un homme grand, maigre, aux cheveux roux et longs ; sa poitrine était presque couverte d'une longue barbe rousse et sa lèvre supérieure était garnie d'une épaisse moustache ; son œil petit et vif était à demi caché sous les rebords d'un chapeau de Panama.

Cet homme, qui n'est autre que William Brigman en personne, semblait suivre avec intérêt les mouvements d'un jeune homme placé au bout d'une des tables lequel, battant des cartes d'un air riant et enjoué, appelait tout le monde à venir parier avec lui.

—" Moi, je parie cent piastres sur la dame de trèfle ;... cent piastres ; plus si l'on veut ! Allons qui joue ; ne perdons pas de temps :.... le temps est précieux en Californie. "

Un d'entre les spectateurs s'était avancé ; retirant de sa poche une longue bourse de cuir, il y prit de la

poudre d'or qu'il fit peser par maitre Brigman et qu'il mit sur le dos de la carte indiquée comme étant la dame de trèfle, c'était l'enjeu que devait aussi mettre de son côté le premier parieur.

—Tout est bien ; pas d'autres ?.....avait dit le banquier. Puis on joue et, en quelques minutes, le mineur imprudent était dépouillé d'une partie du contenu de sa bourse de cuir.

—Eh bien ! George, tu as fait un mauvais choix, dit le banquier : recommence ; cette fois, tu feras mieux : je double, allons, remet ton jeu.

George, stupéfait de l'étrange pérégrination qu'avait suivi la Dame de Trèfle dans les mains du joueur et déconcerté de la rapide disparition de sa mise, avait peine à se remettre de son émotion. Il était pensif, les bras croisés sur la poitrine, il regrettait d'avoir donné dans le piége tendu par ce misérable brigand qui jouait le *Monté*.

—Alloh ! alloh ! criait, de sa belle voix, le joueur banquier, Brigman un punch à l'eau-de vie pour George et un pour moi. Qui se joint à nous ?

Les verres servis aussitôt que demandés furent vidés de suite ; puis chacun se retira de la tente, à l'exception du joueur-banquier et du propriétaire, lesquels, laissés seuls, firent le partage des recettes de la journée ; car ils étaient associés dans l'infame négoce qui consistait à dépouiller les imprudents mineurs de l'or qu'ils arrachaient de la terre avec tant de peine.

—Ce gaillard de George ne vient que d'arriver aux mines, il n'a fait qu'effleurer la terre, remarqua Brigman, et le voilà déjà avec un sac joliment garni de poudre d'or. A-t-il l'air à y tenir à son or, l'écossais! Il s'imaginait faire fortune au jeu, je suis sûr qu'il sera malade d'avoir perdu les cent piastres que tu lui as si prestement enlevées. Samuel, tu n'as pas ton égal au jeu, avait ajouté Brigman.

Le jeune homme, pendant que son interlocuteur lui tenait ce discours, était occupé à compter son or et à le loger dans ses habits. Ceci fait et comme il se préparait à partir : — Gare à toi, lui disait. Brigman, tout le monde n'est pas ici ton ami. Pour toute réponse Samuel lui montra un pistolet rotateur et un poignard de huit pouces de lame, cachés sous le pan de son gilet.

Au moment où le jeune joueur allait laisser la tente de Brigman, la voix rauque d'une nouvel arrivé demanda :—Samuel Stuart ! Or Samuel Stuart c'était le joueur du Camp du fer-à-Cheval, et le nouveau venu était Wittaker. Ces deux hommes se connaissaient depuis longtemps : anglais tous deux, élevés dans les ruisseaux de Londres, ils étaient depuis quelques années au milieu des américains dont ils avaient adopté le langage et les manières.

Ils étaient tous deux attablés dans l'hotel de

Jenkins à San Francisco, en 1848, lors de l'arrivée en Californie de Tom Sailor que mon lecteur connait déjà, et ce fut là, au sein d'une atmosphère de vice, dans les hoquets de l'ivresse, que ces trois hommes avaient scellé entre eux un pacte d'amitié, si tant est que l'amitié puissse exister parmi de pareilles gens.

Samuel Stuart, le type de la débauche et du jeu, avait passé son enfance dans les recoins vicieux de Londres et sa jeunesse au sein des bouges de la Nouvelle-Orléans : on conçoit que la Californie devait attirer les gens de son espèce, comme l'odeur de la décomposition fait arriver les corbeaux dans le champ où l'on a déposé le cadavre de quelque animal de ferme.

A l'époque dont il est maintenant question, Samuel Stuart et ses deux compagnons, se sentant trop connus à San Francisco, avaient transporté le siége de leurs opérations au pays des mines et voilà pourquoi Samuel, Wittaker et Tom se rencontraient au Camp du fer-à-cheval sur les bords de la Mercédès, au moment où l'or y était le plus abondant, au moment où arrivaient de tous les pays du monde le plus grand nombre de mineurs.

Trois ou quatre jours de repos à Stockton avaient donné à Tom Sailor l'occasion de s'associer un honnête mineur, tandis que Stuart et Wittaker prenaient de suite la route qui conduisait à la Mercédès. Ils s'étaient dispersés sur les bords de cette rivière ; c'était après plusieurs mois de séparation que Tom et Wittaker s'étaient revus dans

la vallée de Jones et que Wittaker était arrivé, la nuit, chez William Brigman.

—Et d'où viens-tu ? Wittaker, s'était écrié Samuel à l'arrivée subite de son camarade. Quel diable d'enfer t'amène donc ici cette nuit? Brigman, avait-il ajouté en s'adressant à l'hôte, voici un des nôtres, un ami solide qui n'a jamais la chaire de poule. Mais tout de même il a l'air diablement chiffonné cette nuit ; allons, prépare lui un bon punch à l'eau-de-vie.

—Bien dit, reprit Wittaker ; avec cela que j'ai besoin de me restorer, après avoir passé la nuit à parcourir les sentiers de la montagne au son de la musique des loups, exposé aux flèches des sauvages : j'arrive du camp de Jones.

Wittaker, comme le raconta le lendemain Brigman, fit le récit d'une fête qui s'était passé chez le marchand Jones : il raconta comment on avait décoré le logis du vieil avare, comment il y avait foule, comment la danse et le vin agitaient les convives, comment le feu, prenant aux sapins qui décoraient la vaste tente, s'était étendu à celle-ci et comment tout avait été consumé.

Voilà ce que Brigman racontait le lendemain ; mais ce que Brigman ne raconta pas et que nous raconta le vieux mineur c'est que c'était Tom et Wittaker qui avaient mis le feu et que, profitant du trouble et des

embarras de la circonstance, ils avaient réussi à s'emparer de l'or du vieux marchand et de l'or que les mineurs avaient déposé dans sa cassette ; car Jones servait comme de banquier dans cet endroit éloigné.

C'est à la suite de ce coup de main que Wittaker était venu chercher Samuel Stuart, pour se joindre à ses deux amis ; car, soupçonnés qu'ils étaient, les difficultés de leur fuite vers Sacramento, avec le trésor enlevé, ne demandaient pas moins que l'énergique audace de tous trois réunis.

Le mineur qui nous racontait ceci nous montrait sa main droite, à laquelle manquaient trois doigts enlevés par la balle d'un pistolet tiré sur lui par son ancien associé Tom, qu'il avait rencontré plus tard et qu'il avait menacé d'une dénonciation, ayant été une des victimes du vol commis chez Jones.

A un an de là, avait ajouté le vieux mineur en achevant son récit, j'assistais à une exécution sur un quai de San Francisco : une garde composée d'environ huit cents membres du Comité de Vigilance présidait à la pendaison d'un brigand dont tout le monde demandait la mort à grands cris ; ce brigand que je vis s'agiter bientôt au bout du fatal cordeau, ce brigand c'était Samuel Stuart !

Ce récit, dont j'omets bien des circonstances, nous avait tenu éveillés une partie de la nuit, nouvelle-

ment arrivées sur ces lieux sinistres, cette histoire était de nature à nous faire craindre pour nous-mêmes quelques-unes de ces tragédies de divers genres qui se sont répétées si souvent dans les mines. En effet, quelques mois plus tard, étant de retour dans la ville de San Francisco, où je demeurais avec un associé, français d'origine, j'apprenais la triste nouvelle du massacre de plusieurs canadiens par les Sauvages des placers dits de Colombia.

XVII

MASSACRE DE QUATRE CANADIENS.

J'emprunte aux notes d'un ami les détails de la terrible rencontre, dont je vais esquisser le récit. Ce jeune monsieur qui, depuis son retour de la Californie, a pratiqué comme avocat à Montréal et est mort en 1861, se trouvait en 1851, dans le mois de février, sur les mines de Colombia, où travaillaient alors un grand nombre de canadiens. J'introduis ici cette triste aventure afin de donner à mes lecteurs une idée un peu complète de cette vie californienne, dans laquelle tant de jeunes victimes ont risqué et leur corps et leur âme.

Parmi ces compatriotes se trouvaient messieurs Deschambault et Proulx, mes oncles, et M. Duguay un de mes compagnons de voyage: ils avaient fixé leurs tentes sur ce riche placer et paraissaient y devoir réussir, à la vérité par beaucoup de travail, à réaliser de petites fortunes.

M. P. Doutre, à l'obligeance duquel je dois de pouvoir insérer ici ces détails, faisait partie des canadiens du campement des placers Colombia : il a vu le théâtre du massacre rougi du sang de ses compagnons, il est allé combattre les sauvages

assassins de ses amis, il a entendu leurs cris de guerre ; c'est donc d'un témoin bien informé que je tiens les choses dont je vais présentement faire part à mes lecteurs.

Le vingt de février, un lundi matin, à l'heure où le soleil allait dépasser la cime de la grande montagne, au pied de laquelle se trouvait situé le campement canadien, à l'heure où des milliers de colombes et de tourterelles saluent de leur roucoulement les premiers rayons de l'aurore, à l'heure où la rosée de la nuit commence à briller sur ces mille et une fleurs qui aromatisent l'air frais et si pur de ces placers élevés, à la suite d'une nuit de paisible repos et à la suite de la prière du matin, sept canadiens se préparaient à partir pour prospecter dans la contrée voisine du campement.

Deux ou trois préparaient le déjeûner, un autre mettait dans un sac la nourriture pour six jours de marche, un autre prenait le pic, la pelle et le plat de rigueur, un autre chargeait sur un âne docile la tente et les couvertures qui devaient les abriter durant la nuit. Ils partaient bientôt en saluant leurs amis qui leur criaient encore, au moment de les voir disparaître au détour du sentier :—Bonne chance et revenez bientôt !

Les sept explorateurs étaient MM. A. Péruse, A. Fortier, C. Brière, S. Rochon, A. Laviolette, P. Desjardins et P. Chouinard.

Il n'y avait que trois jours que ces explorateurs,

pleins de force et d'espoir, avaient laissé le campement, pour le compte de tous leurs camarades et associés, lorsque, un peu après l'heure du souper, on vit arriver Desjardins et Chouinard abattus, tristes, se traînant avec peine et conduits par deux français des mines situées à quelque distance de l'établissement canadien.

—Nous ne revenons que deux, dirent-ils à leurs amis accourrus à leur rencontre, nos compagnons sont restés en route ! Trois sont morts....Dieu sait dans quel état nous retrouverons les deux autres ! Nous-mêmes nous sommes blessés.

En ce disant, ils découvraient leurs blessures. Desjardins avait deux larges trous au bras droit et Chouinard une blessure à l'épaule gauche, d'où ses amis retirèrent, en ce moment même, une pointe de flèche qui s'y était brisée.

—Mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé demandèrent avec anxiété tous les amis des blessés ? Et où donc avez-vous laissé nos autres camarades ?

—Nous avons été attaqués par les sauvages au milieu de la nuit ; nous avons pu nous échapper quatre, Brière, Péruse et nous ; mais ces derniers, épuisés de fatigues, n'ont pu nous suivre jusqu'ici : peut être ont-ils succombé depuis.

Voici en peu de mots ce qui s'était passé.

Les sept explorateurs, après moins de deux jours de marche étaient arrivés sur les bords de la branche nord de la Rivière Saint Stanislas, lorsqu'au détour d'un monticule leur curiosité fut attirée par la vue d'un tertre de forme ovale, qui leur parut être l'œuvre de la main de l'homme. Après avoir fait le tour de ce tertre sans y voir d'ouverture, Rochon était monté sur le sommet qu'il trouva percé d'un trou que recouvraient des écorces et des branchages. Enlevant ces objets, il s'aperçut que ce tertre n'était autre chose qu'une cache, où les sauvages avaient amassé des provisions de glands.

Cette découverte leur donna bien un peu d'inquiétudes ; mais, ne voulant pas abandonner pour si peu leur entreprise, ils résolurent néanmoins de continuer leurs recherches de prospecteurs, se disant que peut-être les sauvages étaient loin de cet endroit, que peut-être ils n'étaient pas nombreux. Ils n'avaient pas fait long de chemin qu'ils aperçurent, aux flancs de la montagne dont ils cotoyaient les sinuosités, quatre sauvages qui observaient leurs mouvements.

Plus de doute, alors, ils étaient surveillés, on se préparait à leur tendre des piéges, on allait peut-être bientôt les attaquer : il fallait donc, sans retard, reprendre le chemin des campements des mineurs.

On était dans l'après-midi. Après avoir marché quelques heures, on s'arrête pour se reposer un peu, pour manger et faire manger l'âne qui portait le

bagage et qui ne voulait plus aller. Pendant cette halte on tint conseil et on résolut, malgré la lassitude, de continuer la route pour hâter le retour ; car le péril était évident autant qu'imminent. On allait se remettre en route, lorsque Laviolette et Fortier déclarèrent qu'ils étaient rendus de fatigue et qu'il leur était impossible d'aller plus loin. On essaie de leur faire retrouver un peu de force, en leur représentant le danger qu'on court.

—Impossible, amis, impossible, répondirent-ils. Autant vaut mourir ici qu'un peu plus loin ; car quelle différence peut apporter dans notre situation une heure ou deux de plus d'une marche lente et embarrassée ?

C'était vrai. On se mit donc à camper pour la nuit. Un intant après, tous allaient fermer la paupière à l'exception de Péruse, placé en sentinelle à quelques pas du lieu où ses camarades allaient se livrer au repos, lorsqu'un cri, faible à la vérité, se fait entendre au sein de l'obscurité, cri auquel d'autres cris répondent dans le lointain.

Péruse, de suite, comprenant la signification de ces appels qui troublaient ainsi le repos de la nuit, vint trouver ses compagnons et leur dit : — Ne dormez pas. Avez-vous entendu ces cris d'hommes qui se répondent ? Nous allons être attaqués !

Tous alors de se lever et de mettre l'oreille au guet, pour saisir le moindre bruit et découvrir de quel côté allait venir le danger. Mais le silence s'était fait de nouveau et, après quelques heures de veille,

tous, à l'exception de Péruse, s'étaient de nouveau renfrognés sous la petite tente et dormaient ou a peu près.

Il pouvait être minuit lorsque, sans que le moindre bruit ne se fut de nouveau fait entendre, Péruse se sentit effleurer la joue par une flèche. A l'instant il crie :— Aux armes ! et tous ses amis sont debout. Au même moment une grêle de flèches leur arrive, accompagnée d'épouvantables hurlements de sauvages.

Les canadiens se sont mis en défense, à l'exception des malades Fortier et Laviolette, sur lesquels, en se précipitant hors de la tente, on en a renversé la toile comme pour leur servir de linceul. Les sauvages étaient tenus à distance par le feu qu'on faisait sur eux. Armé du poteau de la tente Brière, qui était d'une force de Samson, assomme ceux qui veulent arriver à lui, en escaladant le rebord du petit plateau ou le campement était placé, lorsqu'un coup de feu mal dirigé de Rochon l'atteint et le renverse blessé, bien que légèrement.

En ce moment, les sauvages s'élancent sur les malheureux canadiens : Fortier et Laviolette, percés de flèches sous la toile dont ils n'ont pu se dégager, sont incapables de se relever. Rochon tombe, en criant :—Oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! Pardon, mon Dieu !—Chouinard et Desjardins se retirent de la lutte et sont bientôt suivis de

Brière et de Péruse. Tous quatre blessés et seuls survivants cherchent alors leur salut dans la fuite.

Ces malheureux, épuisés de fatigues et de douleur, parvinrent enfin à échapper aux sauvages, grâce à l'obscurité, grâce aussi à la cupidité de leurs ennemis occupés à s'emparer de leurs dépouilles. Ils marchaient péniblement à travers les sentiers des montagnes, dans la direction des campements des mineurs. De temps à autre Brière et surtout Péruse, grièvement blessés, s'arrêtaient comme pour mourir, ne se relevant qu'avec l'aide de Desjardins et de Chouinard qui ne cessaient de les encourager et de les soutenir, ayant tous deux comparativement peu souffert dans le combat.

Ils avaient parcouru environ cinq milles de chemin et le jour allait commençer à poindre, lorsque Péruse, se sentant mourir, s'arrêta tout à fait, demanda de l'eau à boire, puis conjura ses compagnons de le laisser.

—Partez, disait-il, partez ! vous ne pouvez rien pour moi ; c'est fini ! Allez annoncer à nos amis ce que vous avez vu cette nuit. Envoyez mes adieux au Canada, à ma bonne mère, et priez pour moi.

Ses amis pleuraient, ils ne pouvaient se résoudre à l'abandonner et, cependant, cette cruelle séparation était inévitable. Ils préparèrent un lit de feuilles à l'infortuné jeune homme, auprès d'une source qui

coulait une eau claire et limpide. Ils allumèrent du feu et passèrent encore le reste de la nuit auprès de leur ami expirant.

Qu'ils durent être déchirants les entretiens de cette terrible nuit. Parfois, Péruse tombait dans le delire de la fièvre et parmi les paroles inintelligibles qu'il prononçait, on distinguait les mots :—O mon Dieu, ayez pitié de moi....Canada....ma mère ....mes amis....Jésus, Marie, Joseph !....

Quand de moments en moments il revenait à lui, il prenait les mains de ses camarades et leur disait : —Vous n'êtes pas encore partis : à quoi bon rester près de moi ; sauvez vous, pendant que vous le pouvez ; pour moi, mon heure est venue, laissez-moi.

Le soleil allait se lever lorsque Péruse tomba dans l'agonie : il ne reconnaissait plus ses compagnons et ses membres se roidissaient sous les étreintes de la mort. C'est ainsi qu'allait mourir un canadien, au milieu des montagnes de la Californie, loin de ses parents, loin de son pays, loin de toute Eglise, loin de toute terre sainte pour recevoir ses restes, loin surtout de tout prêtre pour lui administrer les derniers secours de la religion.

Quand le soleil commença à paraître dans les interstices des montagnes, les trois compagnons de Péruse se décidèrent enfin à l'abandonner.

Après avoir attisé le feu, comme un dernier service à lui rendre, ils s'éloignèrent le cœur gros, les yeux pleins de larmes, du pauvre mourant ; vingt fois ils se retournèrent pour le regarder avant de se décider à

s'enfoncer dans le bois. Enfin, faisant au Ciel des vœux pour le salut éternel de celui qui n'avait plus rien à espérer de la terre, ils reprirent le chemin qui devait conduire aux campements occupés par les mineurs.

Les trois blessés marchaient sans trop savoir où leur course pénible les amènerait : ils allaient s'affaiblissant à chaque instant faute de nourriture et par l'effet des souffrances morales et physiques ; mais ils allaient avec courage, se dirigeant sur le soleil. Desjardins conduisait la marche, tâchant d'éviter les précipices nombreux dans ces régions tourmentées.

Dans l'après-midi, ils atteignirent la branche Sud de la Rivière St. Stanislas et, là, ils crurent reconnaître des endroits qu'ils avaient déjà vus dans leurs explorations antérieures ; mais un nouveau malheur attendait la petite troupe, Briére ne pouvait plus suivre ses camarades : épuisé par les pertes de sang qu'il avait faites, par le jeûne de la journée qu'il avait subi et souffrant de ses blessures, il était forcé de s'arrêter. Avec cela la route qu'il leur restait à faire était des plus pénibles ; car les bords de la Rivière St. Stanislas, en cet endroit, sont précipiteux et les sentiers, à peine tracés dans ces montagnes, étaient fatigants et difficiles à suivre.

A peu près certains de rencontrer bientôt des mineurs, Desjardins et Chouinard allumèrent du feu pour Brière et se remirent de suite en route avec un nouveau courage. La Providence semblait redoubler leurs forces ; ils marchaient comme s'ils eussent

été insensibles à la fatigue. Ils allaient bientôt atteindre un campement d'amis et soudain, dans un endroit appelé le Passage-des-Pins, ils rencontrèrent le Docteur Collo, français, et M. E. Lacroix, de Montréal, auxquels ils racontèrent, en peu de mots et tout en se dirigeant avec eux vers le campement voisin, leur si triste histoire.

Immédiatement le Docteur Collo, M. Lacroix et quelques autres, prenant avec eux des armes, des provisions et des remèdes, partirent pour aller au secours de Brière, sur les indications précises fournies par Desjardins et Chouinard qui, après avoir pris quelque nourriture, continuèrent leur route vers le campement canadien, situé à une petite distance du lieu où présentement ils se trouvaient.

Le bruit de ce désastre se répandit comme l'éclair dans tous les placers voisins. L'indignation causée par cet attentat arrachaient à tous les mineurs des cris de vengeance : il fut de suite résolu de marcher contre les sauvages, pour les punir et les frapper d'une terreur capable de prévenir tout renouvellement de pareilles catastrophes. Les canadiens, de plus, voulaient voir s'il n'y avait pas moyen de découvrir Péruse, pour le secourir au cas qu'il eut survécu et, au cas de mort, pour lui donner la sépulture ainsi qu'aux trois autres victimes.

Le lendemain matin, un jeudi, quarante hommes

de diverses nations, armés jusqu'aux dents, partaient pour aller faire la guerre aux sauvages, meurtriers de nos compatriotes. Desjardins, encore tout fatigué mais plein de courage, servait de guide. En passant à travers les divers placers, de nouveaux guerriers se joignaient à cette troupe déterminée à tirer des malheureux sauvages une vengeance terrible.

Brière avait été sauvé et se trouvait alors dans un campement américain voisin de l'endroit où ses deux camarades avaient dû le laisser ; mais on ne retrouva, comme on devait s'y attendre, que le cadavre de Péruse, déjà à demi dévoré par les loups et les oiseaux de proie.

C'est auprès de ce cadavre, non loin du lieu ou la lutte avec les sauvages avait eu lieu, que la compagnie, forte alors de soixante quinze hommes, acheva de s'organiser. On choisit pour capitaine un mineur américain du nom de Wittmoore, à cause de ses connaissances du pays et de la vie des bois. Une seule journée de marche avait amené la troupe près de l'endroit ou s'était commis l'attentat. A la tombée du jour on s'arrêta pour prendre du repos et s'occuper des dispositions du combat, lequel, nécessairement devait avoir lieu le lendemain ; car il y avait des signes qui indiquaient que les sauvages avaient rodé en nombre dans le voisinage le jour précédent.

On dormit sans trop d'inquiétudes, certains de l'efficacité des précautions prises contre une surprise nocturne. Le lendemain matin avant le jour, au

clair de la lune qui reluisait encore de tout son éclat on se remit en marche, en deux divisions dont l'une servait d'avant-garde précédée par quelques éclaireurs.

Cette marche faite à la faible lumière qui précède l'aurore, au milieu des forêts séculaires qui bordent les précipices et les escarpements des montagnes de ce pays tourmenté, devait avoir quelque chose de bien lugubrement solennel. Les éclaireurs, choisis parmi ceux qui se trouvaient avoir le plus d'expérience de la vie des bois, les éclaireurs examinaient attentivement à chaque pas le terrein et les broussailles de la route, redoublant d'attention à mesure que se laissaient voir les indices plus marqués du voisinage de l'ennemi qu'on cherchait.

XVIII

LA VENGEANCE.

On allait ainsi, faisant le moindre bruit possible, lorsqu'au point du jour un coup de fusil tiré par un éclaireur donna le signal de l'attaque. Toute la troupe alors se précipita à la course en avant. Le campement des sauvages était surpris, presque tous étaient couchés encore au moment où le coup de fusil avait été tiré et c'est au milieu du désordre de ce réveil subit, au bruit causé par les cris de guerre des hommes, par les cris de détresse des femmes et des enfants, par les aboiements de centaines de chiens, que tomba, sur les malheureux sauvages, la première décharge de toutes les armes de l'avant-garde des mineurs.

On peut imaginer l'effet qu'eurent, sur ce rassemblement d'êtres humains des deux sexes et de tous les âges, les décharges successives d'armes à feu faites par les assaillants. Les sauvages n'essayèrent point de résistance : à peine quelques flèches furent lancées de loin ; car tous se mirent à fuir, à travers les sentiers si bien connus de ces infortunés enfants des bois.

Il semble que là devait se terminer la vengeance. Malheureusement les passions humaines, une fois soulevées, obéissent peu aux dictées de la conscience et de la raison. Le plus grand nombre, à l'honneur de l'humanité, disaient, en voyant fuir les femmes et les enfants :—C'est assez !—Mais quelques uns se mirent à traquer les malheureux restes de la bourgade sauvage, tirant comme à la cible sur ces victimes sans défense, sur des pères qui entrainaient par la main leur faible progéniture, sur des mères qui emportaient dans leurs bras des enfants à la mamelle.

Une femme sauvage s'était cachée dans la crevasse d'un rocher, sur le bord d'un précipice, elle couvrait de son corps son enfant âgé d'environ sept ans : un américain l'aperçoit et lui détache un coup de sa carabine ; la malheureuse pousse un cri et s'affaisse : son agresseur se rapproche en rechargeant son arme, et bientôt un second coup fait rouler la malheureuse dans le ravin. S'avançant alors vers l'enfant qui criait avec larmes, en langue espagnole : —" Ma mère est tombée en bas ! "—l'inexorable ennemi des peaux rouges lui tire un coup de pistolet, en lui disant dans la même langue qu'il parlait bien : —Toi aussi, tu vas aller en bas !—Heureusement, ce coup ne porta pas et les mineurs, arrivant au bruit des détonations, purent sauver le pauvre petit en criant à l'auteur de cette action révoltante qui

s'apprêtait à achever l'œuvre commencée:—Grâce! Grâce!

On alla chercher l'enfant et comme il parlait bien l'espagnol et que plusieurs dans la troupe entendaient cette langue, on se mit à le questionner ; mais le petit sauvage ne voulut jamais répondre aux questions qu'on lui faisait ; il demandait qu'on lui rendit sa mère et il se démenait dans les bras de ceux qui le retenaient, pour aller vers elle. On fut obligé de lui rendre la liberté. De suite il se mit à faire le tour du rocher, pour descendre dans le ravin ou était tombé la malheureuse femme.

Quelques instants après, pendant qu'on se reposait de cette terrible scène, un américain crut voir poindre dans un buisson voisin la tête d'un sauvage :... il ajuste sa carabine et tire. On alla visiter le buisson et on y trouva le cadavre du pauvre enfant que la balle avait atteint en pleine poitrine.

Ainsi commençait à disparaitre, sous le feu meurtrier des carabines américaines, les tribus des bords du Pacifique que la race espagnole, contre lequelle on a tant écrit, avait laissées en paix ! Triste scène que celle du massacre de nos compatriotes ; mais triste scène encore plus que celle de la vengeance qui en fut tirée !

On ne put rien découvrir des restes des malheureux Fortier, Laviolette et Rochon : des ossements calcinés

trouvés dans des cendres ont fait croire que les sauvages avaient brûlé leurs cadavres.

On compta les victimes faites parmi les sauvages et on en trouva vingt cinq sur place ; d'autres ont du aller mourir ailleurs de blessures reçues.

A quelques jours de là, des prospecteurs rapportèrent que jamais, dans ce voisinage, on n'avait vu autant de loups, de cayottes et d'oiseaux voraces.

C'était, après la lutte des hommes, la fête des bêtes carnassières et des oiseaux de proie !

XIX

RETOUR DES MINES DE LA VALLÉE DE JONES A SAN FRANCISCO.

C'était au commencement du mois d'août; la chaleur, dans cette saison de l'année, au centre du pays, était des plus ardentes; les mineurs, en général, n'accordaient au labeur que quelques heures dans la journée.

Au lever du soleil, le mineur prenait sous son bras les instruments nécessaires à son travail et partait pour le placer. A neuf ou dix heures, il cherchait le repos et l'ombre à l'abri d'un rocher, pour recommencer à trois heures de l'après midi et finir la journée à l'arrivée de la nuit.

J'avais essayé, moi-même, avec un associé, ce dur travail de miner sur les bords de la rivière; mais à peine avais-je soulevé quelques cailloux et extraits quelques seaux de terre aurifère que mon brave associé avait pu juger de ma capacité comme mineur. Ce cher ami était tout étonné de mon courage, mais bien désappointé de l'inutilité de mes efforts.

—Ah ! Docteur, me disait-il, je préfèrerais de beaucoup vous voir au Canada, une lancette à la main, au lieu de cette bêche que vous avez peine à tenir. Une demi-heure de ce travail suffit pour vous mettre hors d'haleine.

Croyez-moi, cessez tout-à-fait de songer à faire fortune par le moyen des mines, retournez à la tente, et attendez que nous ayons besoin de votre science pour vous rendre utile. Quant à moi, vous comprenez que je ne puis faire l'ouvrage de deux, je vais m'associer un autre mineur et je partagerai ma part avec vous, ce qui sera au moins suffisant pour notre existence.

Homme généreux et cœur loyal, cet ami voulait partager son travail avec moi ; nous étions partis ensemble, il ne voulait pas m'abandonner.

Il avait raison, je ne pouvais plus travailler : déjà, j'étais épuisé par la chaleur intense et par la fatigue, je ne m'obstinai pas à vouloir lutter en pure perte. Je retournai à la tente ; j'allai méditer sur la folie que j'avais faite, et sur les moyens de remédier aux conséquences ; car je ne voulais pas profiter ou plutôt abuser indignement de la générosité de mon ami. Il avait laissé au Canada une femme et une nombreuse famille, dont il s'était séparé le cœur gros de regret mais avec courage, dans l'espoir de faire quelque chose pour ses enfants.

Une séparation était indispensable. Cette idée me faisait d'autant plus de mal que nous nous étions

promis, en quittant notre Patrie, une protection mutuelle, dans l'adversité comme dans le bonheur.

La pensée de retourner à San Francisco seul, sans aucun but décidé, ne me souriait qu'à demi : ma fortune, au reste, consistait en douze piastres, à toutes fins.

Il me restait, outre un pistolet que mon Père m'avait donné à mon départ du Canada et que je portais toujours sur moi, un joli fusil de chasse que m'avait remis mon aimable cousin le Dr. Charles de Boucherville ; je fus obligé de vendre ce fusil qui me donna en valeur une somme de seize piastres.

Un américain avait eu la bonté de venir, d'un camp voisin, pour chercher le remède à une dent qui le fesait beaucoup souffrir : ce remède que tout le monde connait plus ou moins bien, le *davier*, me procura une somme additionnelle d'un once de poudre d'or : une fois ces moyens médiocres réunis je pouvais revenir à San Francisco.

Une bonne occasion se présentait ; car un des négociants de l'endroit allait chercher à la ville de nouvelles provisions. Disant donc adieu à mes généreux compagnons des mines, je partis ayant pour guide et camarade de route *Le grand Jones*, le vétéran de l'endroit.

Plus favorisé cette fois, je devais faire la route en vagon, abrité du soleil par une large toile qui recou-

vrait la voiture. Nous devions arriver à Stockton après quatre jours de marche : le conducteur s'était engagé à me nourrir durant le trajet ; pour prix de ce passage, je devais lui compter une somme de trente piastres.

Aujourd'hui même, je ne puis oublier le départ du camp de mes amis, qui, par leurs soins empressés, leur sollicitude et leurs touchantes prévenances, m'ont rappelé à la vie, lorsque tant de malheureux mineurs malades comme moi étaient abandonnés à leur triste sort par leurs amis et compatriotes. Je ne puis oublier les incidents de ce second voyage, à travers des plaines, où, un mois auparavant, nous avions marché pendant huit jours, accablés par la fatigue, la soif et brûlant sous un ciel de plomb. En allant revoir San-Francisco, il me semblait que j'allais revoir notre belle ville de Montréal.

Il était près de six heures du matin, nous venions de descendre la montagne qui nous séparait de mes compagnons et nous parcourions les défilés qui servent de degrés à ces hauteurs énormes, lorsque, jettant nos regards sur une touffe d'arbres qui donnait ombrage à des animaux sauvages, je crus reconnaître de loin, un troupeau d'antilopes et de chevreuils.

A cette vue, je sentis battre mon cœur et renaître mes goûts de chasse ; je saisis le fusil du guide, et j'allais préparer mon arme, lorsque, tout-à-coup, je

vis disparaître dans la plaine ces beaux animaux du désert.

A cinq heures du soir, nous nous arrêtions sous de magnifiques arbres, au pied desquels coule la rivière Tuolomné. Moins rapide et plus profonde que la Mercédès, la Tuolomné prend sa source sur les montagnes, elle coule une eau limpide et transparente qui va se mêler aux eaux du Pueblo et, de là, se décharge à la mer, par la baie de San-Francisco.

Le conducteur du vagon, par un *hazard providentiel* pour son pauvre passager, venait de me déclarer, avec une grimace des plus originales, qu'il souffrait horriblement d'une dent malade et de douleurs atroces causées par le rhumatisme. Il avait, à la hâte, expédié ses bœufs dans la prairie, et il me priait en grâce de le soulager ; il était au désespoir. Je portais toujours avec moi quelques remèdes et mes instruments. Son affaire fut bientôt faite, en un instant, il avait dans la main l'objet affreux qui lui avait presqu'enlevé la raison. Une heure après, le brave homme ronflait d'un sommeil profond, produit par l'effet d'un léger narcotique.

En Californie à cette époque les services médicaux se payaient fort cher ; cet homme venait d'être soulagé, il avait reposé et dormi profondément d'un sommeil de deux heures, au sortir duquel, il m'annonça que le prix de mon passage se trouvait acquitté. Je me dis à moi-même :—A quelque chose le mal de

dent est bon, puisqu'il me fait conserver le peu d'or que j'emporte à San-Francisco ! ! !

Il n'y avait encore, en cet endroit, aucune trace d'habitation : des joncs épais bordaient la rivière et en arrière courait une lisière de grands bois. Nous y avions dressé notre tente, pour y prendre nos repas et nous mettre à l'abri des injures de l'air, ou plutôt de la rosée de la nuit.

A cinq heures, le lendemain matin, nous étions debout ; après la prière, nous prenions la route du désert qui sépare la Tuolomné de la St. Stanislas. Continuellement occupés à monter et à descendre cette terre aride et par mamelons qui précède les plaines, nous apercevions, de temps à autres, de nombreux troupeaux d'antilopes, qui, s'arrêtant un instant pour nous examiner, prenaient leur course ensuite et disparaissaient comme le vent, sans nous donner le temps d'en approcher à portée de fusil.

Il nous arrivait, quelquefois, après avoir parcouru une terre aride et brûlée par le soleil, de descendre au beau milieu d'un vallon recouvert d'une verdure épaisse et riche, au milieu de laquelle, nous surprenions les cerfs, les chevreuils et les élans couchés auprès d'une source d'eau claire qui servait à les abreuver, et à entretenir cette fraîcheur si douce et si utile à ces animaux comme au pauvre voyageur.

A notre approche, ces animaux sauvages au

panache magnifique fuyaient devant nous, pour revenir après notre départ chercher leur nourriture et s'abreuver de nouveau d'eau fraîche.

Un soir, après avoir marché, sous un soleil excessivement ardent, pendant toute la journée, nous arrivions au détour d'une rivière que le guide me dit être la St. Stanislas, il était huit heures ; sous les beaux arbres qui bordaient le rivage, nous nous hâtions d'élever notre tente pour y prendre le repas et y passer la nuit.

La lune était déjà haute au ciel et tout le firmament était parsemé d'étoiles brillantes, nul bruit aux alentours, pas même le mouvement d'une feuille dans les arbres, la nature était calme, l'eau bouillait tranquillement audessus d'un petit feu que nous avions allumé et nous allions prendre notre tasse de café, lorsque, tout-à-coup, nous vîmes venir à nous, du côté de la rivière et donnant des signes d'une terrible épouvante, trois hommes nus. L'idée que ce pouvait être des sauvages me fit mettre aussitôt la main sur mon pistolet et le guide s'apprêtait à ajuster son fusil, lorsque nous reconnûmes que c'étaient trois noirs. Ils sortaient d'un bain et fuyaient un serpent énorme.

En quelques bonds ces pauvres malheureux étaient arrivés à nous, attirés par la lueur de notre brasier. Le serpent s'était arrêté à la

vue de ce feu ardent et, roulant son corps en spirale, il atteignit le tronc d'un arbre, autour duquel il s'enlaça, pour laisser pendre de côté et d'autres, sa tête hideuse et menaçante.

Sans perdre un instant, armant son fusil chargé de chevrotines, le guide approcha de l'arbre et ajustant solidement son arme à l'épaule il visa le monstre.

Un sifflement horrible suivit la détonation de l'arme à feu : le coup avait porté dans les flancs du serpent dont le sang jaillissait de tout côté. Etourdi et se frappant la tête contre l'arbre, il commençait à se dérouler, lorsqu'un second coup de feu le fit tomber sans mouvement.

Pour la première fois, je venais de faire la connaissance avec ces énormes reptiles du pays, et la frayeur que j'en eus me fit comprendre que le sang froid est bien nécessaire en voyage.

Ces trois noirs, que le guide venait de délivrer d'un ennemi aussi dangereux, n'eurent pas plutôt vû le serpent au pied de l'arbre qu'ils commencèrent à en mutiler le cadavre. Le guide, à qui était venu l'idée de conserver la peau de ce monstre, allait chercher noise aux nègres, lorsque nous vîmes arriver à nous un homme à cheval et armé de pied en cap.

A cette apparition subite, les trois nègres s'étaient jetés audevant du cheval et, s'emparant de la bride et des armes que leur remettait le cavalier, ils lui annonçaient le danger qu'ils venaient de courir.

Cet homme était un ex-gouverneur de la Caroline du Sud, il voyageait en amateur et pour le plaisir des aventures, il était accompagné de trois domestiques, et c'étaient ces trois nègres, lesquels, en attendant le retour du maître, s'étaient amusés à prendre un bain dans la rivière.

Ces trois noirs étaient des esclaves : ils préféraient cette condition, par amour et par dévouement pour cet homme et parce qu'aussi ils se trouvaient heureux ; ils préféraient donc leur esclavage à la liberté qui leur était pour ainsi dire virtuellement rendue, en mettant le pied sur la terre de la Californie.

En arrière de la selle était solidement attachée une jeune antilope que l'ex-gouverneur avait tuée peu d'heures auparavant, dans son excursion de chasse ; les esclaves s'en emparèrent pour la dépecer et la faire rôtir.

Nous eûmes bientôt fait connaissance avec ce gentilhomme, dont la douceur de caractère, les manières affables, polies et la haute éducation attachaient de suite. Il nous invita à prendre part à son repas qui fut délicieux.

Quelques cigares de La Havane nous servirent de dessert. Nous aspirions avec délices l'arôme de ce tabac excellent, tout en nous livrant aux douceurs d'un repos bienfaisant, lorsqu'un bruit étrange vint tout-à-coup frapper nos oreilles.

C'était un incendie, un de ces terribles incendies qui arrivent au milieu des prairies, lorsque l'herbe

brûlée longtemps par le soleil est devenue sèche et facile à s'enflammer. Le feu en gerbes de lumières s'avançait devant nous dans la plaine, dévorant les plantes qui couvraient le sol et laissant derrière lui une trainée de fumée.

Ce spectacle était beau et grandiose : situés où nous étions nous pouvions le contempler sans danger. L'élément venait de passer en peu de temps sur un espace immense de terrein : avant de nous livrer au sommeil, nous déplorions l'imprudence des chasseurs des prairies qui sont la cause de ces incendies, lesquels souvent mettent en grand danger les voyageurs qui parcourent ces plaines.

Le lendemain, au lever du soleil, le guide avait déjà rassemblé ses bœufs, notre déjeûner était pris et nous partions pour arriver le soir même à Stockton, après avoir pris congé de notre aimable gouverneur.

Le planteur carolinien devait prendre une autre route que la nôtre et se diriger vers les Montagnes-de-roches, le terme de son voyage devant être au Lac Salé.

De notre dernier campement à Stockton, il y avait près de vingt cinq milles, que nous devions franchir sans relai et sur une route frayée et fort fréquentée alors.

D'espace en espace, des mexicains et des américains y avaient dressé leurs tentes, transformées en autant de petites auberges à l'usage des voyageurs.

A l'entrée de ces tentes, des milliers de bouteilles vides, cordées à trois et quatre pieds de hauteur, offraient un coup d'œil des plus nouveaux mais très significatif. C'était un moyen facile de constater la grande consommation de vins français et d'eau-de-vie que faisaient les habitants de ces hôtelleries improvisées.

Enfin, après une longue journée d'une chaleur accablante, notre vagon s'arrêtait, à dix heures du soir, auprès d'une boutique de forgeron dont le propriétaire était bien connu de mon conducteur.

Cette boutique, tenue par un américain, se trouvait être la première habitation de la ville de Stockton, en arrivant de la route des mines. Le forgeron tenait table ouverte dans ce réduit, au fond duquel était suspendu son hamac : comme nous n'avions pris aucune nourriture depuis le matin, nous acceptâmes, sans scrupule, la politesse d'un bon et excellent petit souper, après lequel, le sommeil me fit oublier les fatigues de la vie.

Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre qu'à la suite du voyage et d'une nuit passée dans ce gîte enfumé, la peau de mon visage avait perdu un peu de sa couleur ; mais le soleil n'avait pas encore dardé ses premiers rayons sur la ville que j'étais installé sur

les bords de la rivière, dont l'eau bienfaisante me remit à ma couleur normale.

Je devais prendre le bateau-à-vapeur, qui allait quitter, dans l'après-midi, le quai de Stockton, pour San Francisco. Le prix du passage, à ce dernier port, était de vingt cinq dollars, et je n'en possédais que trente cinq ; il n'était pas agréable d'arriver dans une ville comme San Francisco, avec une aussi petite fortune.

Je me promenais, seul rêveur dans une de ces rues fréquentées par les joueurs, où le son de l'or jeté sur les tables de jeu arrivait aux oreilles des passants et les invitait aux dangereux hazards, lorsque je fus accosté par un jeune homme dont l'habit dénotait un employé d'auberge.

—" Monsieur, me dit-il en anglais, parlez-vous l'anglais et le français ? "—Oui, lui dis-je.—" L'allemand ? "—Non, monsieur.

—" N'importe ! Consentiriez-vous à me remplacer, dans un emploi de $300 par mois ; il s'agit d'une place de garçon de comptoir et de salle de billard ? Avez-vous pratiqué déjà ces *professions ?* Je quitte l'établissement moi-même et je m'associe dans une excursion qui doit partir pour le Guatimala. Ce genre de vie ne me va point ; j'étais avocat, en Angleterre, et vous voyez que le rôle est bien changé. "

J'allais lui répondre et me faire accepter pour un

mois, lorsque le tintement d'une cloche me fit revenir au but de mon voyage : cette cloche était celle du vapeur qui allait partir pour San-Francisco ; je voulais revoir cette ville, où j'avais des lettres du pays, les premières depuis mon arrivée, et, sans plus hésiter, je pris congé du jeune avocat, pour me rendre à bord du bateau à vapeur.

Quatre heures sonnaient aux horloges, et le sifflet du bateau (*Le Jenny Lind*) nous annonçait le départ. Deux à trois cents passagers encombraient les ponts ; ils retournaient presque tous à leurs pays, quelques uns contents de leur gain, les autres désespérant de la fortune. Je tremblais à l'idée de passer une nuit à bord, au milieu de tant de gens tous armés de couteaux, de revolvers, de poignards et dont plusieurs étaient ivres ! Pour surcroît de sureté, vers le soir, le capitaine, ayant aperçu au milieu de la Baie-de-Pueblo un vapeur de l'opposition, ordonna de forcer de vapeur laquelle menaçait à chaque instant de nous disperser dans l'espace.

Nous eûmes bientôt rejoint ce bateau et, alors, s'engagea entre les deux vapeurs une lutte terrible de vitesse. Les tuyaux rougis lançaient dans les airs une fumée noire et épaisse, les machines avaient redoublé de rapidité, les équipages s'insultaient de la manière la plus grossière, et les cris des passagers ivres animaient l'ardeur de ces forcenés.

Cette lutte insensée durait depuis près d'une heure; il était évident qu'on allait avoir à enrégistrer un de ces malheurs si fréquents aux Etats-Unis... Effectivement une effroyable explosion vint arrêter dans sa course le vapeur *Wheeler*.

Un cri immense, échappé de la foule des malheureux qui venaient d'être atteints, succéda au terrible accident. En dehors des morts, dont personne probablement n'a jamais pris la peine de s'enquérir, beaucoup de passagers avaient été lancés ou s'étaient précipités à l'eau : notre capitaine n'en aurait pas moins continué sa route, s'il n'eût été forcé, par les passagers restés en possession de leur raison, de faire halte pour aller au secours des victimes de cette catastrophe. La Providence avait voulu nous préserver nous-même et nous pûmes sauver un grand nombre de malheureux, certains autrement de périr. Nous arrivions, quelques minutes après, à la petite ville de Bénicia, où la triste nouvelle fut bientôt répandue parmi la population.

Le *Jenny Lind* venait de remporter une bien pénible victoire ; son capitaine, lui, avait l'air tout glorieux, entouré qu'il était des hommages de ses affreux amis ; car dire le degré d'abrutissement auquel est descendu une partie de ces populations serait dire quelque chose d'incroyable pour des peuples restés chrétiens.

J'étais triste, rempli d'inquiétude et bouleversé à l'idée qu'on exposait tant de vies, et qu'à tout instant je pouvais être lancé dans l'éternité. La nuit était froide, le vent soufflait bien fort et notre bateau soulevait sur les vagues énormes comme un léger copeau. J'étais enveloppé, suivant l'usage, dans ma large couverture de laine bleue ; blotti près du gouvernail, j'implorais l'*Etoile de la mer* d'éloigner de moi les dangers.

Enfin nous arrivâmes! Nous venions de distinguer, au milieu d'une épaisse brûme, le gros rocher qui se trouve à quelques centaines de pieds du grand quai, dans la baie de San Francisco : notre bateau avait atteint de grand matin la rade.

XX

DE RETOUR A SAN FRANCISCO.

J'étais donc de retour dans la capitale californienne, après un mois d'absence aux mines du Sud ; je me trouvais absolument seul, étranger, ayant à peine de quoi m'acheter à manger pendant quelques jours ; mais j'étais tout courage et décidé à me tirer d'affaire. Aussi, plein de confiance en la Providence, je dirigeai mes pas vers la demeure du très vénéré curé de l'Eglise catholique, connaissant bien toute la sollicitude que témoignait envers tous ceux qui s'adressaient à lui ce brave et charitable Prêtre canadien.

Comme je fus heureux de rencontrer notre bien aimé compatriote et missionnaire, M. l'abbé Brouillet ! Il s'empressa de m'offrir sa protection et de deviser avec moi de l'avenir incertain qui m'était réservé dans ce pays lointain.

M. Brouillet me remit aussi plusieurs lettres de ma famille : la lecture de ces lettres me fit verser des larmes, en songeant que, peut-être, je ne reverrais plus mon bon vieux père et ma bonne mère qui avait tant pleuré sur mon départ....

Une activité extraordinaire règnait alors dans toute la ville de San Francisco ; les travaux publics qu'on venait d'entreprendre offraient à tous les nouveaux arrivants capables des labeurs manuels des moyens de gagner leur vie.

Le travail se payait à raison d'une piastre par heure, en conséquence de l'abondance de l'or et de la rareté comme des prix extraordinaires des objets d'usage et de consommation.

Je venais de rencontrer, quelques jours après mon retour des mines, un jeune canadien que j'avais bien connu au Canada (au Collége de St. Hyacinthe) ; ce jeune homme était médecin, il arrivait d'une excursion aux mines de la Trinité, en Orégon, où il avait été blessé par un sauvage. Il était dénué de tout et presque livré au désespoir. Nous oubliâmes un peu nos misères en se revoyant après beaucoup d'années d'absence ; mais il me faisait peine de rencontrer dans une aussi triste position un ami de classe, un fils de bonne famille de mon pays.

Nous ouvrîmes, en société, un petit hôpital, pour les mineurs malades qui arrivaient des placers et venaient chercher la santé à San Francisco. Ce petit hôpital, que nous avions loué au prix de trois cents cinquante dollars par mois, consistait en quatre pôteaux entourés d'une toile, le tout abrité par un toit de la même étoffe ; huit hamacs étaient suspendus à l'intérieur et servaient de lits aux malades.

Mon associé s'occupait surtout de l'économie intérieure de l'établissement et moi des affaires du dehors. Je me rendais au port, chaque matin, à l'arrivage des vapeurs, et j'invitais les malades à venir recevoir nos soins à *l'Hôpital Canadien.* Il était facile de distinguer les mineurs malades à leur maigreur et à la pâleur de leur visage.

Le prix de la pension et du traitement des maladies était fixé à dix piastres par jour : un noir, bon et fidèle serviteur, apportait tous les jours le potage et le bouillon nécessaires aux pauvres patients ; pour ce service, nous lui donnions deux piastres régulièrement chaque soir.

L'établissement était en voie de prospérer ; nous refusions des malades faute de place pour les coucher ; mais, nous ne devions pas réussir longtemps. Mon associé redevenu prospère, au lieu d'en remercier Dieu, se livrait de nouveau à ses passions, il redevenait ivrogne et débauché : sa conduite ne tarda pas à chasser les malades de l'hôpital. Je vis bientôt moi même combien il était dangereux de demeurer associé avec ce malheureux ; bref, je fus obligé de fermer mon hôpital pour chercher un autre moyen d'existence.

Que Dieu pardonne à ce jeune débauché comme je lui pardonne tous les déboires et les ingratitudes que j'endurai de sa part, lesquels m'ont appris, cependant, qu'il ne faut jamais désespérer de son sort.

Ce moment fut certainement la période de mon voyage où l'horizon s'est montrée le plus sombre pour moi ; car je venais de perdre beaucoup d'argent, lequel m'avait été avancé à titre de prêt, pour le loyer et l'installation de l'hôpital : il me fallait avoir recours à de nouvelles faveurs, sans être certain du succès. J'hésitais, lorsque, par un bonheur auquel je ne m'attendais nullement, je fis la connaissance d'un mineur qui arrivait de l'intérieur des mines de Chasta, mines situées sur les plus hautes montagnes du pays.

Il portait, dans le flanc droit, une large cicatrice nouvellement fermée, ce mineur, laquelle le forçait à boîter d'une manière assez sensible : il était français, jeune homme plein d'activité et connaissant parfaitement les langues espagnoles, portugaises et allemandes.

Le temps de faire sa connaissance fut celui d'établir entre nous une société dont les affaires ne demandaient l'emploi d'aucun capital : deux jours après, nous étions établis, au haut de la rue Commerciale et sur la rue Kearny.

En 1850 et 1851, on voyait donc sur la rue Kearny, une enseigne portant les mots " *Intelligence Office* " et plus bas " *Coffee house ;* " cette enseigne était la nôtre et la première de ce genre, avec celle de M. Joseph, un autre canadien établi sur la rue Montgomery.

A notre bureau venaient s'adresser les gens en besoin d'informations sur toutes sortes d'affaires, et, comme la science s'acquiert vite avec le besoin de connaître, nous eûmes bientôt réussi, de manière à satisfaire à toutes les demandes ; puis on trouvait chez nous à qui parler français, anglais, allemand, espagnol, portugais (*latin même* au pis aller) : le succès venait couronner nos peines et nos fatigues.

Aux lecteurs qui ont bien voulu me suivre jusqu'ici et qui sont encore disposés à ne me pas laîsser en route, je vais fournir gratuitement quelques-uns des renseignements qu'on nous payait au poids de l'or en Californie. Je vais présentement donc dire quelque chose des hommes et des choses de la Californie, tels qu'on les trouvaient à l'époque dont il est ici question.

XXI

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS.

Excités par la découverte continuelle de nouveaux placers et encouragés par les écrits plus ou moins véridiques des journaux du pays, les habitants de San Francisco ne cessaient de vanter au monde entier les trésors inépuisables de l'Eldorado, et les navires du commerce arrivaient, chaque jour, encombrés de passagers ou chargés de produits.

Des compagnies commençaient à organiser des voies de communication sur toutes les parties du territoire, et jusqu'aux endroits les plus reculés de l'intérieur.

Cinq ou six lignes de bateaux à vapeur parcouraient le trajet qui sépare les villes de San Francisco, de Sacramento et de Stockton : la concurrence entre ces différentes lignes donnaient aux nombreux voyageurs l'occasion de voyager comparativement à très bas prix.

Les milliers de gens qui affluaient vers ce pays, naguères ignoré du monde entier et désormais si connu, y venaient presque tous sans intention de s'y

fixer. On venait en Californie jouer à la fortune, on mettait comme enjeu sa santé, son bonheur, sa vie et souvent son salut contre un peu de poudre d'or. Ce jeu que tous jouaient dans le nouvel Eldorado n'était pas le seul cependant qui eut cours dans le pays.

Les jeux de hazards, encouragés par les autorités elles-mêmes, avaient pour temples de grands et spacieux édifices érigés sur la place la plus fréquentée de la ville ; on y attirait les victimes à la façon américaine, c'est-à-dire en faisant retentir l'air d'une musique bruyante, dont la grossière harmonie était produite à tant l'heure par des virtuoses, inspirés de musique comme le médecin de Molière l'était de médecine.

A côté de ces antres d'injustice et de pillage s'étalaient des bouchons et des auberges dans lesquels on distribuait, selon les faveurs de la fortune, aux misérables des liqueurs frelatées et de la mauvaise piquette, à ceux que la fortune avait favorisé du Champagne qui, pour se vendre des prix fabuleux, n'en était pas plus champenois pour cela.

Tout cela ne suffisait pas cependant à la crapuleuse dissipation de la grande partie de cette population affolie et dévoyée de toute idée saine. Un théâtre nommé *le Théâtre Adelphi* exposait, entre autres choses obscènes, d'affreuses nudités. Les autorités, si toutefois ce nom pouvait avoir une signification au

sein d'un pareil état de société, les autorités permettaient ou laissaient faire tout cela ouvertement, effrontément, au son du tambour ; mais un bon jour le feu prit à l'impur édifice et tout un quartier de la ville fut avec lui consumé par l'incendie.

Il semble que plus l'homme résiste aux inspirations du bien, que plus il s'enfonce dans le mal, plus il se sent entrainé au tapage, aux spectacles, à la vie publique et agitée ; pour le cœur tourmenté de remords le calme de la vie de famille n'est point fait. La population de San Francisco à cette époque offrait un frappant exemple de cette vérité. A cette population, composée on sait comme, il fallait, semblait-il, tous les genres de distractions, toutes ces tapageuses exhibitions que cherchent avec une ardeur fébrile ceux qui veulent s'éviter eux mêmes : les clubs, les bals, les auberges, les théâtres, les cafés chantants, les luttes à coups de poing, les paris à tout propos, accompagnés de duels, de suicides, de meurtres, etc.

On avait importé les spectacles de tous les peuples, dans ce qu'ils ont de plus échevelé et de plus barbare.

Il y avait un amphithéâtre ou se donnaient les sanglants spectacles de combats de bêtes sauvages, et dans lequel aussi on donnait des combats de taureaux.

Il arriva une fois que le tauréador, ayant fait un faux mouvement, au moment où son épée pénétrait dans la poitrine du taureau furieux, celui-ci enfonça ses deux cornes dans le corps du malheureux histrion ; l'homme et l'animal tombèrent expirant l'un près de

l'autre au bruit des trépignements de la foule qui applaudissait une pareille scène.

Depuis, paraît-il, la société ayant pris des allures un peu plus humaines, on a fait disparaître, du moins à l'extérieur, une partie de ces désordres. La police un peu organisée a mis un frein à cette liberté effrénée dont se vantaient, lors de mon séjour en Californie, grand nombre des nouveaux habitants de cette contrée, lesquels avaient leurs raisons à eux de maugréer contre les lois et la police des pays qu'ils avaient débarrassés de leur présence ; car s'il y avait bon nombre de braves gens qui se dirigeaient vers la Californie pour y travailler honnêtement à l'acquisition de moyens qu'ils avaient l'intention d'employer honnêtement, il faut bien dire que le plus grand nombre de ces émigrés se composait de l'écume de toutes les nations de la terre.

Au milieu de tout ce gâchis moral, au bruit de tout ce tapage et malgré tout le temps perdu par la dissipation et le vice, les améliorations matérielles allaient leur train : les objets d'usage et de consommation, que la population du pays n'avait pas le temps de produire, étaient importés du dehors, les capitaux tirés des mines payaient le travail de ceux qu'on occupait à niveler le terrein, à paver les rues, à

construire des quais, des magasins, des boutiques et des résidences.

A mesure que les négociants, fixés dans la contrée, augmentaient leur fortune ils sentaient renaître en eux ce besoin de calme et de repos dont l'homme, resté homme, ne perd jamais tout à fait le sens ; ce besoin de retraite à la douce chaleur du foyer domestique, ce dégoût du bruit des incommodités et des humiliations de ce qu'on appelle des affaires ou des plaisirs.

Au sein de ce tohubohu, de cette agitation, de cette dépense de temps, de santé et d'existence, le travail auquel se livrait la population produisait des richesses que les uns dépensaient follement, que d'autres ne pouvaient atteindre ; mais qui profitaient à un petit nombre dont la fortune s'élevait rapidement.

Les uns de ceux qu'on appelait heureux, par des moyens licites, d'autres par quelque moyen que ce fut, les uns en spéculant sur les objets de nécessité, les autres sur les passions même les plus honteuses, avaient déjà accumulé des sommes considérables : leurs demeures commençaient déjà à décorer les environs de la capitale californienne et, pendant qu'ils ornaient cette ville surgie d'hier de leurs superbes comptoirs, ils construisaient à la campagne des résidences où ils pussent aller avec leurs familles jouir du repos, du frais et de l'ombrage, loin des choses que plus que personne ils étaient à même d'apprécier à leur juste valeur.

Les bords de La Montagne qui font face à la côte du Presidio et une vallée charmante, située en arrière de la ville, sont les sites que devaient naturellement choisir et qu'ont choisi les favoris de la fortune pour y ériger leurs maisons de campagne. Dès l'époque de mon séjour en Californie, de nombreuses villas s'élevaient déjà du sein des massifs de verdure, des jardins et des accidents de La Montagne. Des hauteurs choisies pour assiette de ces résidences, la vue s'étend sur la côte et sur la mer. Des fenêtres et des portiques de leurs maisons gothiques, les marchands enrichis de San Francisco pouvaient voir s'éloigner ou s'approcher du port les navires instruments de leur richesse ; car les résidences de la Montagne, avec tous les agréments qu'offrent les bords de la mer sous un climat chaud, appartenaient surtout aux gros bonnets de la finance et aux grands négociants de toutes nations et de tous pays, fixés dans cette nouvelle patrie par les coups heureux de l'aveugle fortune.

La vallée dont je viens de parler et que les américains ont nommé *Happy-Valley*, située dans la direction opposée à la Montagne, a environ quatre lieues de circonférence : une route bordée d'arbres conduit de la ville à ce délicieux endroit qu'habitent des familles à l'aise et que fréquente les jours de fêtes toute la population de San Francisco.

C'est ainsi que cette population prenait petit à petit les allures d'une société stable : elle revêtait une physionomie nouvelle et plus douce par l'arrivée des familles : les figures naïves et innocentes des enfants devenaient de moins en moins une rareté au milieu des chemises rouges ou bleues des mineurs.

Aux tentes de coton, aux rudes abris de bois brut succédaient des habitations commodes, élégantes quelquefois. Les fondrières et les inégalités premières du sol sur lequel s'élevait la nouvelle métropole commerciale du Pacifique étaient nivelées ; des édifices, non pas comparables aux merveilles architecturales de l'ancien monde mais ne manquant pas d'une certaine beauté s'élevaient de toutes parts. Des quais, des ponts, des routes venaient faciliter les communications avec l'étranger et avec l'intérieur.

San-Francisco se munissait de tout ce que les besoins réels ou factices, rationels ou absurdes réunissent dans les grandes villes de l'Union américaine, sur le modèle desquelles elle se façonnait avec la hâte et le déboutonné yankés.

On ne sera pas surpris d'apprendre que, entre autres choses qu'avaient fait naître l'afflux de population sur cette terre, ainsi subitement devenue le rendez-vous de toutes les convoitises, les journaux ne furent pas

des derniers à voir le jour : il en est né et il en est mort plusieurs qui parlaient diverses langues, sans préjudice aux milliers de feuilles, dont les numéros par millions étaient jetés aux quatre coins de San Francisco par le vapeur de la malle, arrivant de Panama.

L'arrivée de ce vapeur de la malle venait à chaque quinzaine créer dans San-Francisco une agitation extrême. Il fallait voir courir la population, lorsque la boule du télégraphe du Port puis le canon du navire annonçaient l'arrivée de cette malle qui apportait des milliers de lettres et de journaux de toutes les parties du monde. Les gamins, car il y en avait à San-Francisco, les gamins couraient les rues en criant " *Le vapeur est arrivé ! Des nouvelles de New York ! Des nouvelles d'Europe !*" On se précipitait vers le quai avec ce fol entrain qui fait courir grands et petits vers n'importe quel objet ou quel spectacle, si insignifiant qu'il soit, qu'on signale à la badauderie de générations qui semblent chérir le bruit et le bousculement plus que le sage ne chérit le calme et la paix.

XXII

LA POSTE AUX LETTRES.

Du quai et de partout la foule se dirigeait vers le Bureau de Poste suivant à la file les voitures chargées des sacs nombreux de la malle californienne. On conçoit, en effet, quelle masse de correspondance devait produire une population dont toutes les relations de famille, d'amitié et d'affaires étaient à l'étranger. Les guichets de la poste aux lettres s'ouvraient enfin et les missives, écrites dans toutes les langues, venues de tous les coins du globe, se distribuaient à cette foule impatiente. Chacun après avoir reçu sa part se retirait un peu à l'écart et, là même dans la rue, on ouvrait ces communications qui annonçaient aux uns une bonne, aux autres une mauvaise nouvelle.

Plusieurs fois je me suis passé la fantaisie d'étudier cette foule au moment de l'ouverture des lettres : il me semblait lire sur les figures des lecteurs la signification des caractères tracés sur le papier qu'ils tenaient à la main ; souvent le pauvre exilé donnait des signes

non équivoques de sa joie ou de sa douleur. Celui-ci saisissait un portrait, ou tout autre objet, contenu dans sa lettre et le baisait avec transport, c'était le portrait d'une mère, d'une épouse, de chers enfants ou d'une fiancée laissés au pays et soupirant après le retour de l'objet aimé. Celui-là laissait tomber son bras avec la lettre que tenait sa main et se prenait à fondre en larmes ; la mort avait fait une ou des victimes parmi les siens !

Des marchands apprenaient qui un gain, qui une perte et le plaisir ou le désespoir dont ils étaient animés se retraçaient sur leur figure. C'est ainsi que selon les nouvelles apportées par la malle des milliers de personnes changeaient chaque quinzaine de résolutions et de position. Tel qui était venu en Californie pour y passer plusieurs années se disposait de suite à repartir par le vapeur qui lui avait apporté sa lettre ; tel qui venait de fonder un petit négoce s'en allait, du Bureau de Poste, fermer son comptoir tout nouveau pour prendre le chemin des mines. Des suicides avaient lieu à la suite de l'arrivée de presque chaque malle. A part du désir de faire fortune et des convoitises de divers genres, la Californie était alors le rendez-vous de misères de bien des genres ! Beaucoup, beaucoup de gens y avaient été conduits par des malheurs, suites de causes honteuses ; mais beaucoup y avaient aussi été conduits à la suite de nobles infortunes.

L'histoire d'un jeune français est restée dans la mémoire, j'en suis sûr, de presque tous ceux qui ont eu des relations avec San-Francisco. Ce jeune homme appartenait à l'ancienne noblesse de France : comme beaucoup de ces grandes familles, la famille du héros de cette petite histoire avait été ruinée par la Révolution. Les restes de l'antique fortune de la grande maison d'autrefois étaient employés à donner aux enfants une éducation digne de leur rang : le jeune homme dont il s'agit ici avait donc reçu une éducation parfaite.

Avant même de sortir des colléges et des écoles, il s'était pris d'amour pour une jeune personne noble, belle et accomplie, comme il était noble, beau et accompli, mais pauvre autant que lui. Avec plus de confiance que de prudence les jeunes fiancés, comptant sur la réalisation de je ne sais quelles espérances, s'étaient unis. A peine leur union avait-elle été consacrée au pied des autels, qu'ils virent leurs illusions s'évanouir et se trouvèrent aux prises avec des difficultés qu'aggravaient encore les exigences de leur position élevée dans la société.

C'était à l'époque de la fièvre californienne ! A la lecture des récits si chargés qui remplissaient alors les gazettes, l'imagination du jeune homme s'était enflammée et il résolut de laisser pour quelque temps sa jeune femme, pour aller forcer la fortune à lui ouvrir

le trésor des mines d'or du Nouveau-Monde. Il est facile de s'imaginer quels furent les adieux de ce couple ! La jeune femme ne pouvait se faire à l'idée de voir son mari, un des descendants des barons de France, héritier du noble sang des croisés, s'en aller creuser les vases de l'autre hémisphère, coude à coude avec toutes sortes de gens. Elle le voyait soumis aux humiliations, aux misères et surtout exposé à mourir et à mourir sans les secours de la Religion !....Puis se séparer !... Mais le jeune homme répondait à tout cela ce que répondirent tant d'autres, aux objections que la sagesse faisaient contre l'entraînement qui a poussé tant de victimes vers la Californie :

—On peut-être vertueux partout.... Je ne serai pas longtemps.... Je vais travailler bien fort, me contenter du simple nécessaire, on peut là se priver de choses indispensables ailleurs, s'adonner à des occupations qu'on ne voudrait pas prendre dans son pays... Dès que j'aurai *fait fortune*, je reviendrai par le chemin le plus court et nous serons heureux le reste de nos jours.

Rêves ! Illusions ! Chateaux dans l'espace ; quand souvent la misère où la mort ont déjà marqué leur victime en délire !

Enfin, le jeune homme partit : il s'adonna en effet à toutes sortes d'occupations, aux terrassements des rues, au travail des mines, etc., etc. Il amassait bien un peu d'or dont la quantité diminuait à mesure qu'il se

fatiguait ; mais il ne faisait pas la fortune rapide qu'il avait rêvée, il s'en fallait presque du tout au tout. Le découragement ne prenait point au jeune homme : car il était de forte race et bon chrétien ; mais les illusions s'étaient évanouies. . . Il songeait souvent que s'il eut employé dans son pays les sommes que lui avait coûté son voyage, avec tout le travail et l'oubli de ses aises dont il avait été si prodigue en Californie, sa position aurait été, à tout prendre, bien supérieure à ce qu'elle était alors.

Ce fut à cette époque qu'il reçut un jour une lettre de sa femme, ce n'était pas la première, mais ce devait être la dernière. La pauvre enfant, minée par le chagrin, écrivait de son lit de mort. La science, interprêtant l'arrêt d'en haut, avait prononcé ; elle allait partir pour un monde meilleur, avant même que son époux ne put revenir pour lui faire ses derniers adieux.

Le jeune homme à la réception de cette lettre se hâta de laisser la Californie pour retourner en France. . . Il y trouva l'herbe déjà recouvrant le tertre sous lequel reposaient les restes mortels de celle qu'il avait aimé.

Cette histoire, connue à San-Francisco, avait inspiré tant de sympathie pour son héros qu'on a suivi depuis les pas de ce noble jeune homme. A la déclaration de

guerre entre la France et la Russie, il s'engagea comme simple soldat et partit pour l'Orient. Il fit toute la campagne de Crimée comme l'ont faite tous les guerriers français, et, en compagnie de milliers de braves, il mourut sur les remparts du fort Malakoff, en scellant de son sang un nouveau triomphe pour cette patrie qu'avaient si bien servi ses ayeux.

XXIII

UN PEU DE TOUT.

On a déjà pu voir combien diverses étaient les industries auxquelles se livraient d'ordinaire les immigrés californiens.

Une des industries qui donnait le plus de sûrs profits était le blanchissage. L'absence de familles et par conséquent la rareté de la population féminine faisait que cette industrie, laissée aux femmes dans les sociétés ordinaires, était en grande partie exercée par des hommes en Californie. Le prix du blanchissage était énorme : on payait une piastre par pièce de linge. Ce taux était cause que, souvent, on aimait mieux jeter dans la rue ou sur les quais des habits en partie usés que de payer pour les faire nettoyer.

On ne saurait se faire une idée du gaspillage qui se faisait de toutes choses au milieu de cette société, ainsi constituée en dehors des conditions connues précédemment dans les réunions d'hommes : on gaspillait sa santé comme le reste, et c'est de tous ces sacrifices que se sont constituées les fortunes du petit nombre de ceux que le succès a choyés dans ce pays nouveau.

C'était surtout, pour en revenir au blanchissage, sur les bords d'un petit lac d'eau douce situé près de la ville qu'étaient établies les principales blanchisseries de San Francisco : parmi tous ceux qui avaient adopté de préférence ce genre d'industrie et avaient choisi les bords du petit lac pour lieu de séjour était le sieur Brugier, blanchisseur français, qui a fait de cette sorte de superbes affaires. J'ai souvent rendu visite à ce charmant hôte qui avait entouré son logis d'une vigne, dont le vin lui servait à désaltérer les nombreux amis qu'il invitait à aller oublier chez lui le bruit et le tapage, et se soustraire quelques instants aux incommodités, à la poussière de la vie des rues de San-Francisco.

A propos des rues, disons un mot de celles de ces routes urbaines qui se distinguaient, à cette époque, par quelques traits d'un caractère particulier. Là où le veau d'or est adoré la finance et son monde ont la première place ; c'était surtout dans la rue Montgomery que les banquiers avaient élu domicile ; c'était là aussi qu'étaient les comptoirs des grands importateurs et des grands expéditionnaires. La rue Dupont renfermait surtout le Bureau de Poste et des théâtres. La rue Stockton habitée par des chiliens et la rue Sacramento par des chinois formaient comme deux petits mondes à part. La rue Commerciale, particulièrement française, était surtout occupée par des restaurants. Autour de la *Plaja Major* s'étalaient les temples du

jeu et de la dissipation, sous les noms de *Eldorado*, *Exchange*, *Parker House*, *Verendha*, *Bella-Union*.

Mais laissons de côté ces mauvais lieux, pour aller nous reposer un peu dans l'endroit délicieux portant le doux nom de *La Mission*. Il est vrai que les scènes dont ce réduit charmant était alors le témoin n'étaient pas toutes, à beaucoup près, fort en harmonie avec la première destination de cet endroit, naguères consacré exclusivement à la prière ; car on y allait désormais pour s'amuser et surtout pour y assister à des courses de chevaux, sur lesquels s'engageaient des paris, suivis de querelles quelquefois accompagnées de blessures ou de mort.

La Mission est un endroit, sis à environ une lieue de la ville, qui rivalise de beauté avec La Montagne et La Vallée dont j'ai parlé. Cet endroit avait été choisi par les Pères Jésuites avec ce tact et ce gout si bien connus en Canada. Au milieu de côteaux et de bosquets délicieux, les bons Pères avaient construit en 1760 une petite église dans laquelle, tous les deux ou trois mois, les populations espagnoles et sauvages venaient assister à la mission qu'on y donnait. A l'époque dont il s'agit dans ce mien récit, la modeste chapelle était bien délabrée et menaçait ruine : heureusement qu'on a eu la bonne idée de ne pas

laisser disparaître ce pieux monument d'un autre âge de la Californie. L'église a donc été réparée et tout le monde, d'une commune voix, a conservé à ce lieu le nom vénéré de *La Mission*.

J'ai dit un mot en passant des chinois de la rue Sacramento, j'y reviens pour quelques détails de plus. La fièvre californienne avait tellement gagné le Céleste Empire que l'Empereur de la Cour du Milieu avait cru devoir lancer un édit, défendant à ses sujets d'émigrer vers la nouvelle contrée. Cet édit eut sans aucun doute l'effet d'empêcher un nombre considérable des enfants du soleil de se rendre en Californie, où se trouvaient néanmoins, vers 1851, plus de trente mille chinois distribués sur toute l'étendue du pays, mais par groupes distincts et faisant bande à part.

En général ces chinois comptaient parmi les populations les plus paisibles et les plus industrieuses de la Californie ; leurs succès comme mineurs étaient tels que les américains s'en montrèrent injustement et ignominieusement jaloux. A l'époque dont je parle, à la honte des américains qui ne cessent d'avoir le mot de liberté à la bouche, les malheureux chinois étaient l'objet de violences et de mauvais traitements de leur part, presque toutes les fois que leur nombre ou la présence d'autres nationaux n'étaient pas suffisants pour les protéger. Des associations yankées ont porté l'injustice jusqu'à chasser de petits groupes

de chinois de placers avantageux, découverts et mis en exploitation par ces paisibles et patients enfants de la Chine, et cela en contradiction aussi manifeste qu'odieuse avec la commune justice, avec les lois promulguées et les promesses faites aux émigrés de toutes les nations par le gouvernement américain, pour les inviter à venir exercer leur industrie dans cette partie du territoire de la république des Etats-Unis.

Il y avait encore une autre race, la noble race espagnole, qui, moins que les chinois mais de suite après eux, souffrait souvent de cette antipathie et de ces préjugés cruels et injustes qui sont comme un des points saillants du caractère de nos voisins.

La haine entretenue contre les espagnols par les yankées se décéla, entre autres circonstances, dans le cas d'une jeune mexicaine, et dans des conditions à soulever l'âme de tout honnête homme. A Placerville appelé par les américains *Hangtown*, un individu avait attenté à la pudeur d'une jeune femme qui, pour se défendre contre la brutale attaque de son agresseur, lui avait donné un coup de couteau dont le misérable mourut. C'était un cas de légitime défense, si jamais il en fut et, devant des hommes de cœur et de droiture, l'auteur de cette mort d'homme devait être tenue comme une héroïne et non comme une criminelle ! Mais

l'infâme insulteur de cette femme était un américain et la jeune personne était mexicaine, ç'en fut assez pour oblitérer tout reste de conscience au sein de la populace réunie à Placerville en cette occasion. On s'empara de la jeune mexicaine, en vertu de la loi de Lynch, c'est-à-dire des caprices de la cruauté d'une populace aveugle, ivre de liqueurs et altérée de sang. Les quelques mineurs non américains et surtout les mexicains, qui se trouvaient sur les lieux, tentèrent bien quelque chose pour soustraire la jeune femme au sort qui l'attendait, mais ils n'étaient pas en nombre et force leur fut de se retirer, pour n'être pas au moins spectateurs de l'atroce crime qu'on allait commettre.

Après un semblant de procès en plein vent fait à l'innocente, qui promenait sur cette foule ignoble un superbe regard de véritable supériorité, on la condamna à être pendue sur place : l'instant d'après, le cadavre de la fière et noble jeune femme s'agitait au sommet d'un gibet improvisé pour elle.

XXIV

LE COMITÉ-DE-VIGILANCE.

Livrée de plus en plus aux mains d'une troupe de bandits, dont les crimes ne cessaient de donner des craintes continuelles pour la sécurité des honnêtes citoyens, la Californie était devenue un pays plein de dangers et le repaire des plus grands scélérats de l'univers.

La ville de San-Francisco, soumise au temps de sa naissance à des autorités impuissantes à conjurer le mal et trop souvent complices de ces grands criminels, dont les noms sont devenus célèbres dans les annales du crime, San Francisco voyait arriver vers la région de l'or des centaines de misérables échappés de justice, venant de toutes contrées, mais surtout des colonies pénales anglaises et des pénitenciers américains.

Le suffrage de la démocratie californienne conduisait aux charges les plus importantes de la Cité et du gouvernement des affidés et des compagnons de ces terribles sociétés, qui ont effrayé si longtemps la classe honnête des citoyens, contrôlé les élections et organisé

le brigandage, au nom de la liberté et des immunités du peuple qu'on rançonnait.

Les journaux ne cessaient d'enrégistrer, chaque jour, des épisodes de vols et de meurtres atroces commis par ces misérables et restés impunis.

La police, composée en grande partie d'hommes aussi pervers que les coupables, paraissait vouloir maintenir l'horrible position où se trouvaient les habitants de la ville.

Il fallait à cet ordre de choses un remède prompt et sûr, que les autorités malheureusement ne semblaient ni pouvoir ni vouloir chercher pour l'appliquer.

L'on commença par organiser une association, dont les diverses branches prenaient le nom de *comités de vigilance*, sur toute la surface du pays : le centre d'action se trouvait à San-Francisco, avec des ramifications dans les autres villes de l'intérieur.

Quelques citoyens des plus riches et des plus influents, contribuaient, pour de larges sommes, au budjet de cette importante et utile bien que déplorable organisation d'une police nouvelle et secrète, établie en concurrence avec l'autorité.

Aux plus beaux jours de fortune et d'affaires de San-Francisco, alors que des milliers de mineurs

répandus sur les confins les plus éloignés du sol aurifère lui apportaient le fruit de leur travail, cette ville a eu ses jours de deuil et de tristesse. Le vice avait pris des proportions effrayantes et outrageantes pour la société ; d'autre part l'autorité légalement constituée ne protégeait pas le citoyen : les meurtriers, les voleurs, les incendiaires, les criminels de toutes sortes tenaient le haut du pavé et les honnêtes gens étaient mis au banc de ce que tous ceux qui veulent dominer à leur profit appellent l'opinion.

San-Francisco était devenu, par excellence, le séjour de cette troupe de bandits ; cette ville était entre leurs mains, et le crime, personnifié dans la personne de quelques *gentlemen*, paradait en plein soleil, dans les rues, dans les maisons de jeux et dans ces repaires infectes de gens sans aveu et sans foi.

Huit cents membres admis à former une association secrète et indépendante de l'autorité, vint sur ces entrefaites, se constituer en ce fameux Comité-de-vigilance de San-Francisco.

Des chambres spacieuses et disposées pour les séances régulières de la société avaient été louées aux frais des membres eux-mêmes. Un tribunal d'enquête et d'action y siégeait chaque jour au bas de la rue Montgomery : quand on n'y était point occupé à juger et à punir les coupables on y était occupé à prendre de puissants moyens de protection pour sauvegarder les intérêts des citoyens.

Les villes de San-Francisco, de Stockton, de Sacramento et autres de l'intérieur et les routes publiques étaient sous la garde d'affidés secrets ; la maison du banquier, comme la tente du plus misérable individu, étaient l'objet d'une surveillance continuelle. A bord d'un navire, à bord d'un bateau-à-vapeur, en voyage comme au demeurant, le scélérat se trouvait de suite en contact avec la puissance sémi-publique sémi-occulte qui s'était, de soi-même, constituée en redressement de torts et en protectrice de la chose commune. Il avait fallu dépenser pour cette organisation des sommes considérables, et mettre sur pied une police des plus actives pour s'emparer des grands coupables et les conduire au terrible tribunal.

L'on se rappelle encore ce que coûta la capture de Wittaker en 1851 et celle de McKenzey son associé, pris sur la route de Monterey et conduits aux chambres de San-Francisco, où tous deux furent jugés et condamnés à périr sur l'échafaud.

Samuel Stuart venait de subir la peine de ses nombreux crimes au bout d'un des grands quais qui se prolongeaient en face de l'*Oriental House :* tout le corps des membres du Comité-de-Vigilance avait assisté, l'arme au bras, à ce terrible spectacle ; une foule immense groupée aux mâts des navires et sur les toits des maisons voisines, avait crié : Pendez-le ! (*Hang him up !*) Le corps suspendu du supplicié se balançait encore, mû par un reste de vie, lorsque

l'autorité constituée de la ville, représenté par le shériff, vint réclamer le cadavre de Samuel Stuart qui lui fut remis.

Comme j'ai déjà parlé de deux des scélérats dont je viens de signaler la misérable fin et de leur camarade Tom Sailor, je vais dire en peu de mots ce que coûta de peines et de démarches au Comité-de-vigilance l'affaire de les amener à justice. Ce court récit sera en même temps le meilleur moyen de faire connaître aux lecteurs les procédés de cette puissance en dehors des lois que la plus regrettable des nécessités avait forcé de placer à côté de l'autorité régulièrement constituée, pour la contrôler, y suppléer et la dominer même en certains cas.

L'incendie de la tente de Jones et le vol commis en cette occasion sur les bords de la Mercédès, vol dont j'ai fait connaître les circonstances à mes lecteurs, avaient causé beaucoup d'émoi dans les régions des mines et jusque dans la ville de Sacramento. On avait donné autant que possible le signalement des trois scélérats Tom, Wittaker et Stuart et les comités de vigilance des diverses localités tenaient à s'emparer de leurs personnes, d'autant plus que l'attentat de la Mercédès n'était pas le seul qu'on mit à leur compte.

A la faveur de divers déguisements, protégés par

des complices et grâce aux difficultés qui se présentaient à identifier des inconnus, au sein d'une population tout nouvellement arrivée sur le même terrein et sans cesse en mouvement, pendant quelque temps les trois affreux amis purent échapper aux limiers de la police de Vigilance. Samuel Stuart fut le premier saisi et le premier pendu comme je viens de le dire.

Wittaker sous le nom de Bob-Ned et Tom Sailor, sous je ne sais plus quel nom, habitaient depuis quelque temps Sacramento, lorsque la nouvelle d'un meurtre atroce, commis dans un endroit nommé Fourcade sur la personne de trois mineurs français, vint réveiller contre les deux amis des soupçons auxquels on n'avait pas précédemment donné de suites sérieuses. Les trois mineurs français furent trouvés dans leur tente percés de coups de poignards ; l'or, produit de leur long et pénible travail, avait été enlevé par les meurtriers.

Au bruit que faisait ce meurtre, les deux auteurs avaient senti qu'il leur serait impossible d'échapper aux recherches que les comités de vigilance avaient ordonnées sur toute l'étendue du territoire californien. San-Francisco étant, après tout, le lieu le plus sûr pour eux, ils prirent de suite la route qui y conduisait s'entourant de toutes les précautions possibles. Informés par leurs amis à leur arrivée à San-Francisco qu'on les signalait comme les auteurs de ce nouveau crime et que le Comité avait juré de s'emparer d'eux,

ils durent repartir de suite. Ils prirent le chemin de Monterey, poursuivis de près par trois agents vigoureux du Comité-de-vigilance. Pressé de trop près et ne voyant plus de chances d'échapper Wittaker, abandonnant son compagnon, s'enfonça dans les bois, se dirigeant à travers forêts et montagnes vers la Basse Californie ; tandis que Tom Sailor, tombé aux mains de la police de vigilance, reprenait prisonnier la route de San-Francisco où il fut enfermé dans les cachots de la chambre du tribunal secret.

Amené devant les juges du Comité-de-Vigilance, Tom Sailor fit une confession générale de ses crimes et une série de révélations, dont presque tous les détails sont demeurés secrets mais dont assez fut rendu public pour jeter l'épouvante et la terreur au milieu de la population. Il existait une association de brigands dont faisaient partie des fonctionnaires, des hommes d'affaires jouissant d'une réputation honorable, plusieurs avocats de distinction et des juges. Les ramifications de cette société secrète étaient telles et le nombre des personnes haut placées qui se trouvaient compromises si élevé, que le Comité-de-Vigilance recula devant la rude besogne d'amener tous les coupables à justice devant son tribunal.

On eut recours à un moyen fort mitigé et fort peu rassurant pour les pays voisins. Ce moyen consistait à écrire à ces grands criminels des avis anonymes

contenant le récit de leurs méfaits, les noms de leurs associés de bas étages et autres détails capables de démontrer, à n'en pas douter, que les ténébreuses opérations des associés étaient parfaitement connues; tout cela était suivi d'une sommation d'avoir à vider les lieux dans un délai fixé, sous peine d'être amené dans la salle du Comité-de-Vigilance pour de là passer à l'échafaud. Ces avis eurent l'effet désiré et, dans l'espace de quelques mois qui suivirent les révélations de Tom et d'autres révélations amenées par les premières, plusieurs personnages fort vantés jusque là par les journaux abandonnèrent la Californie.

Immédiatement après les révélations de Tom Sailor, le Comité-de-Vigilance n'avait point perdu de temps pour mettre ses plus fins et plus solides limiers à la poursuite de Wittaker et de McKenzie dont j'ai dit plus haut la fin bien méritée. Ces recherches eurent un plein succès. McKenzie d'abord, puis Wittaker quelques jours après furent arrêtés. Ils subirent ensemble leur procès, dans le cours duquel on obtint de nouveaux et utiles renseignements sur l'association secrète des bandits californiens.

Les deux scélérats Wittaker et McKenzie étaient condamnés à mort; le jour de leur exécution était fixé à un vendredi du mois d'Août. En attendant, les condamnés étaient détenus dans les cachots situés

dans la maison même ou siégeait le Comité-de-Vigilance.

Dans la nuit de jeudi au vendredi fixé pour l'exécution, le shérif, accompagné d'une force imposante choisie dans la police régulière de la ville, vint surprendre les quelques gardiens appostés par le Comité-de-Vigilance, devenu un peu trop confiant dans sa force morale, et se fit remettre les deux prisonniers Wittaker et McKenzie qu'il conduisit dans la *prison commune*, sur accusation de meurtre et de vol, pour y être détenus jusqu'à instruction et jugement devant les tribunaux réguliers.

C'était la première fois que l'autorité constituée portait une main violente sur le Comité-de-Vigilance et lui arrachait ses prisonniers à force ouverte et armée. Quand le bruit de cet enlèvement se répandit dans la ville on crut à une lutte acharnée, à une véritable guerre civile et, par conséquent, on s'attendait à voir couler le sang dans les rues ; toute la partie de la population étrangère aux secrets des autorités constituées et aux secrets du Comité-de-Vigilance, et c'était l'immense majorité, fut saisie d'une panique que ne justifiaient que trop les circonstances ultra malheureuses dans lesquelles se trouvaient la société californienne à cette époque.

Il n'en fut rien cependant et pas une seule goutte de sang ne coula dans la rue : seulement, le Dimanche suivant, 24 Août 1851, le moment d'après que les cloches des diverses églises venaient d'appeler à la prière le peuple dont les flots se pressaient dans toutes les directions, on vit une voiture, traînée par quatre chevaux et montée d'hommes armés, se diriger au galop de la prison commune vers les chambres du Comité-de-Vigilance. Au fond de cette voiture gisaient, plus morts que vifs, Wittaker et McKenzie qu'on venaient d'arracher aux autorités constituées, par un coup de main aussi hardi qu'habilement monté.

La foule courait sur les traces de la voiture, en criant : — *Hang them* (pendez-les) ! Le Comité-de-Vigilance avait de ses membres et de ses employés de distribués sur tout le parcours et aux alentours de la salle de son tribunal où la voiture ne tarda pas à arriver, suivie de près par des milliers de gens avides de jouir du spectacle qu'on imaginait bien devoir suivre cette aventure.

La voiture s'arrêtant au seuil de la Chambre du Comité-de-Vigilance, on en descendit les prisonniers qui furent plutôt portés que conduits dans l'intérieur. Un instant après, un homme vêtu de noir apparut dans une des croisées de l'édifice ; il adressa quelques mots à la foule qui ne dut certainement rien

entendre, tant les cris de *Hang them ! Hang them !* faisaient de bruit.

Presqu'au même instant sortaient de deux fenêtres du troisième étage deux appareils, au bout desquels étaient suspendus deux hommes qui s'agitèrent quelques minutes puis ne laissèrent plus, en face et audessus de la populace réunie en ce moment au nombre de plusieurs milles, que deux cadavres livides et hideux à voir, ainsi suspendus dans l'espace.

C'était ainsi que s'administrait la justice en Californie au temps dont il est question dans ce récit. Au reste la *loi de Lynch*, comme on appelle aux Etats-Unis la mise à mort d'un individu par la populace ou un tribunal créé de soi, n'était pas une invention californienne et n'a pas été appliquée seulement dans l'Etat de Californie : le Comité-de-Vigilance n'avait eu qu'à l'adopter ; mais on conçoit que la société au sein de laquelle de pareilles choses peuvent avoir lieu impunément et au défi de l'autorité régulière, bien plus, où de pareilles choses semblent quelquefois en quelque sorte justifiables est une société que le christianisme n'anime pas de son souffle vivifiant.

———

XXV

LE TERRITOIRE CALIFORNIEN.

J'aurais pu donner, aux récits des aventures des bandits californiens et au chapitre de la démoralisation qui régnait alors au pays de l'or, une étendue vingt fois plus considérable ; mais je n'ai point l'intention de faire le roman de la vie réelle des scélérats et des misères morales de la population californienne ; encore moins voudrais-je fournir un aliment à ce goût morbide et dépravé pour les peintures de ce genre, qui fait que les détails dégoûtants d'un procès criminel sont lus avec plus d'avidité que les meilleurs écrits des meilleurs écrivains sur les meilleures des choses. J'ai dit un mot des crimes et des criminels, des vices qui s'étaient donnés rendez-vous en Californie, pour faire connaître cette société surgie d'un bond dans les solitudes des bords du Pacifique, et pour montrer les conséquences qui résultent de la poursuite des richesses et des plaisirs en dehors de l'idée du bien et du devoir. Présentement je vais consacrer un court chapitre au sol californien.

La Californie comme on sait appartenait naguères

au Mexique, elle se divise en Haute et Basse Californie ; c'est de la première et de la plus considérable de ces deux portions dont je parle dans ces notes, laquelle a été cédée aux Etats-Unis en 1848. L'Etat de Californie est borné au Nord par l'Orégon, à l'Est par l'Utah et le Nouveau Mexique, au sud par la Basse Californie ou la Californie mexicaine, et à l'Ouest par l'Océan Pacifique. Cet Etat a une longueur, dans le sens du Nord au Sud, de 720 milles environ et une largeur de l'Est à l'Ouest d'à peu près 240 milles.

Ce pays est traversé dans presque toute sa longueur par deux chaînes de montagnes, celle de Contra-Costa qui longe les côtes et la chaîne de Sierra Nevada dans l'intérieur. Le territoire de la Californie est en général accidenté et composée de plateaux, de vallées, de côteaux et de pics s'élevant par échelons, les uns au dessus des autres, jusqu'aux sommets des chaînes de montagnes que je viens de mentionner. Les deux principales rivières sont la rivière Sacramento et la rivière San-Joachim qui toutes deux, la première venant du Nord, la seconde venant du Sud, s'unissent au centre du pays pour se jeter en commun dans une grande baie intérieure, la Baie de Puéblo qui communique avec la mer par un détroit commun à elle et à la baie de San-Francisco : admirable disposition de lieux qui a fait choisir le site de San-Francisco pour emplacement de la métropole commerciale américaine de la côte du Pacifique. Les

deux rivières que je viens de nommer coulent au milieu de deux vallées limitées par les deux chaînes de montagnes de Contra-Costa et de Sierra-Nevada : une foule de rivières, arrivant de ces montagnes et coulant de l'Ouest et de l'Est viennent unir leurs eaux à celles du Sacramento et du San-Joachim.

Le climat de la Californie est sec dans la saison de l'été, au point que le sol s'y durcit quelquefois et que les arbres qui n'enfoncent pas profondément leurs racines au-dessous de la croute qui se forme à la surface ne réussissent pas partout : les pluies de la saison humide sont abondantes, ce qui rend les rivières de San-Joachim et de Sacramento sujettes à des crues rapides qui causent des inondations désastreuses. C'est au point que, dès aujourd'hui, bien qu'on ait à peine commencé le déboisement dans l'intérieur du pays, on est obligé de construire des levées et d'exécuter d'autres travaux pour mettre les villes et villages à l'abri de malheurs. Depuis l'époque où j'écrivais ces notes sur le sol californien, la ville de Sacramento, capitale de l'État de Californie, a été d'un coup presque ruinée par une de ces terribles inondations.

Le sol de ce pays est fertile et propre à presque toutes les cultures : On y a introduit avec succès la

culture de la vigne et du verre-à-soie et depuis quelques années les exportations du pays comprennent une certaine quantité de produits agricoles. Mais ce qui fait la richesse actuelle comparative de la Californie ce sont les mines. A part de l'or, on trouve en divers endroits du territoire des mines d'argent et de cuivre très productives, et des mines de mercure d'autant plus précieuses qu'elles servent à l'exploitation des métaux précieux qui en sont voisins.

L'or se rencontre partout dans l'intérieur. D'abord on se contentait pour l'extraire de la terre des moyens les plus simples et les moins coûteux, les lavages à la main ou par de petites machines ; mais depuis on a formé des compagnies puissantes qui emploient des moyens plus dispendieux, mais devenus nécessaires par l'appauvrissement des placers d'abord exploités à la main. On extrait aussi l'or du quartz aurifère : tout cela s'exécute par des procédés dont je n'ai pas besoin de donner ici la description.

Rien n'était plus amusant, au milieu des mineurs, que d'entendre développer les hypothèses par lesquelles on tentait d'expliquer la présence de l'or au sein du sol californien et les calculs auxquels ces hypothèses donnaient lieu. Les uns, s'imaginant que tout cet or

venait d'une source commune qu'ils se figuraient comme un massif de montagne, ne perdaient pas l'espoir, à force de prospecter, d'arriver un jour en face de cette masse, à même laquelle il leur serait si facile de se tailler d'immenses fortunes; d'autres attribuaient l'or californien aux éruptions de volcans qui auraient projeté avec leur lave le brillant et trompeur métal, puisé dans les entrailles de la terre.

C'est à ce dernier avis que se rangent les sauvages du pays dont les légendes racontent que l'or s'est répandu en Californie sous forme de pluie. Dans ce temps-là, disent-ils, toutes les montagnes étaient en feu et l'or, sortant des volcans avec la vapeur et la fumée, se répandit partout en goutelettes plus ou moins tenues que les inondations ont ensuite mêlées avec la terre.

La Californie est un beau pays plein de ressources et qui ne peut manquer, par son admirable situation, d'acquérir une très grande importance au milieu des contrées des bords de l'Océan pacifique. Beaucoup n'y ont trouvé que des désenchantements et des déboires; cela se comprend et cela vient de ce que tous les pays du monde ont chacun des avantages et des désavantages. L'homme assez insensé donc pour croire qu'il rencontrera sur la terre un endroit ou tout

aille à sa guise et selon le caprice de ses convoitises, ne peut manquer de marcher de mécompte en mécompte. Combien de mes compatriotes n'ont-ils pas abandonné notre beau Canada pour n'aller recueillir sur une terre étrangère, que des chagrins et des regrets ! Il faut rendre justice aux autres pays ; mais il faut s'attacher au nôtre et ne pas tout voir et tout peindre en beau ailleurs et en laid chez nous.

A tout prendre, les canadiens sont mieux en Canada que partout ailleurs : c'est la morale de mon voyage, comme c'est le cri du cœur de tout véritable enfant du Saint-Laurent et de l'Eglise du Canada.

XXVI

UNE EXCURSION DANS LES MINES DU NORD.

Le feu venait de consumer à San Francisco six grands blocs ou carrés de maisons, et de balayer tout ce qui, dans ces vastes quartiers de la ville, se rencontrait de comptoirs de commerce, de maisons de jeu et de lieux de débauches. L'incendie avait commencé au haut de la rue Stockton, un Dimanche au matin.

La population en partie ruinée, sans asyle, sans vêtement, sans nourriture, s'empressait de recourir au seul remède propre à lui redonner son existence, ce remède était toujours *les mines.* Au moins, on n'y pouvait pas mourir de faim et les bateaux à vapeur, chargés de passagers, transportaient à l'intérieur les nombreuses victimes, pour qui San Francisco n'était plus qu'un lieu de misères et de peines.

J'avais participé au malheur des autres : le bureau que j'occupais en société avec mon jeune associé,

M. Louis Duchesnay, fut réduit en cendres, détruisant en quelques minutes notre beau mobilier dont nous avait fait cadeau une Dame canadienne résidant à San-Francisco. Mon associé avait eu le bonheur d'obtenir une place à bord d'un bâtiment de l'Etat en exploration de la Côte, et je me voyais, de mon côté, forcé d'aller demander à la terre des mines sa poudre d'or.

L'envie de visiter Sacramento, que je n'avais pas encore vu, et les nouvelles de richesses immenses, que d'heureux travailleurs rapportaient chaque semaine des mines du Nord, me décidèrent à porter mes pas de ce côté.

Près de deux cents milles séparent San-Francisco de Sacramento. Après avoir quitté le premier port, à bord d'un élégant bateau à vapeur, nous voguions sur les baies de San Francisco et de Pueblo, pour arriver à la petite ville de Benicia. Quelques minutes d'arrêt, et nous entrons bientôt sur la rivière Sacramento, bordée de forêts et de *ranchos* des plus pittoresques.

Les bords de cette rivière très étroite sont peu élévés et très souvent inondés, à la moindre crue des eaux. La profondeur de son lit offre un passage sûr et toujours ouvert. En certains endroits, le Sacramento est si étroit que deux vapeurs pourraient à peine passer l'un près de l'autre.

Le départ de San Francisco avait eu lieu à quatre heures de l'après midi et le lendemain matin, à cinq heures, la cloche du bateau nous annonçait l'arrivée à Sacramento. Le vapeur accosta auprès de la levée qui sert à protéger la ville contre les grandes inondations du printemps.

J'avais pris passage à bord du joli bateau à vapeur, *Confidence :* après une nuit passée à admirer le beau panorama qui se déroulait sous mes yeux avec une grand vitesse, je débarquai à Sacramento, à l'heure où les habitants de la ville reprenaient leurs occupations de tous les jours.

Sacramento est l'entrepôt du commerce entre San Francisco et les mines du Nord ; l'emplacement en est bas, uni et sans le moindre accident ; les maisons, régulièrement construites de bois, de briques et de pierres, sont séparées par des rues larges alignées au cordeau ; tout cela formait naturellement un ensemble monotone, que venait heureusement diversifier la verdure des arbres.

Il y avait, à cette époque, des chênes et des ormes d'une grosseur extraordinaire qu'on avait laissés intacts, au milieu des rues, et dont le feuillage touffu donnait un ombrage agréable, dans les moments de la grande chaleur du jour.

On comptait alors à Sacramento deux ou trois maisons ou hôtelleries tenues par des canadiens ; il va sans dire que j'allai rendre visite à ces compatriotes appartenant à diverses parties du Bas-Canada.

La maison des Messieurs Bergevin et Mercure, entr'autres, et celles des Messieurs Doutre, Roy et Desjardins étaient préférées par le bon accueil qu'on y recevait, et le ton essentiellement canadien qu'on y voyait régner.

Pendant plusieurs années, ces maisons canadiennes ont reçu et pensionné un grand nombre de canadiens qui allaient ou revenaient des placers : les malades y recevaient des soins assidus et beaucoup ont dû, je n'en ai pas de doute, leur retour à la santé à la sollicitude canadienne dont ils y furent l'objet.

La population de la ville n'était pas très considérable ; mais le commerce qui se faisait avec l'intérieur était une source de richesses et de fortune pour elle et chaque jour, à toute heure, à tout instant, les nombreux vagons arrivant de l'intérieur étaient rechargés de suite de provisions pour aller alimenter, à trois ou quatre cents milles, les mineurs les plus éloignés. Le va et vient de ces voitures avait quelque chose de singulier.

Ces moyens de communication étaient devenus si multipliés que le prix du transport, autrefois si élevé, était tombé à des prix voisins du bon marché.

Sacramento, la capitale de l'état de Californie, n'était pas, au temps que je le visitai, une ville aussi importante qu'aujourd'hui ; mais elle possédait alors comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui sans doute, les beaux sites et la belle végétation dont la nature a favorisé cette partie du pays californien.

Tout ce que j'ai dit des mœurs, des habitudes et des vices de San Francisco peut s'appliquer, en petit, à la ville de Sacramento.

J'ai passé un peu plus de trois mois à Sacramento, associé dans une entreprise manufacturière qui semblait promettre de réussir et qui eut sans aucun doute réussi, n'eut été l'inconduite de plusieurs des associés que l'ivrognerie mit bientôt dans l'incapacité totale de faire leur part de besogne, apportant en même temps dans nos transactions l'embarras et le discrédit.

Une autre cause que celle des mécomptes en affaire vint s'ajouter à celle-ci pour m'engager à partir de Sacramento pour me diriger vers les mines du Nord que j'avais, du reste, une furieuse envie de visiter : le choléra venait de faire son apparition dans cette ville. Apporté qu'il avait été à San Francisco par les récents arrivages, le fléau s'était bientôt étendu aux villes de l'intérieur.

La maladie faisait, comme on peut se l'imaginer, de terribles ravages, au sein de cette population si bien disposée à la recevoir et sous un pareil climat. La mort se promenait en reine sur la terre de l'or. Les hôpitaux regorgaient de malades et les maisons particulières étaient bien souvent obligées d'élever à leurs fenêtres le drapeau jaune, destiné à faire connaître les demeures envahies par le terrible fléau.

Le spectable, déjà bien triste d'une ville ravagée par une calamité aussi terrible que le choléra, était rendu encore plus triste par l'aspect du manque presque général de charité qui se manifestait au sein de cette population ; rien n'était plus commun que de rencontrer sur le pavé un pauvre malheureux, aux prises avec la mort, qu'un impitoyable propriétaire d'hôtel avait obligé à laisser sa maison, ou même traîné forcément dans la rue.

Que d'épouvantable égoïsme, que de sécheresse de cœur, que d'absence de toute vertu noble, que d'abandon du christianisme ne rencontre-t-on pas dans ces populations brulantes de convoitises, qui se traînent ignoblement et s'agitent bassement en quête des seules jouissances matérielles qu'elles rencontrent, après tout, si peu ! Quelle vie sur cette terre, avec ce fracas continuel ! Et quelle mort pour terminer une pareille existence ! Que mille fois heureux sont les peuples, modérés dans leurs désirs, qui passent tranquillement dans la vie de famille leur pélèrinage de ce monde,

avec toutes les facilités d'arriver à bon port pour l'éternité !

Je quittai donc Sacramento pour les placers du Nord où le choléra ne pénétrait point et d'où l'or, disait-on, s'extrayait en abondance et facilement.

XXVII

LE FORT SUTTER.

Un canadien qui a figuré par sa bravoure dans les soulèvements de 1837 et 38, et qui a servi de héros à M. de Trobriant pour son intéressant petit roman " Le Rebelle canadien, " Monsieur Bonaventure Viger, alors chercheur d'or comme moi sur la terre de Californie, venait de faire pour la somme de cinq cents piastres l'acquisition d'une paire d'excellents chevaux et d'un vagon. Il partait pour les mines du Nord avec son équipage chargé de provisions, je profitai de l'occasion de faire le voyage avec un compatriote et, bientôt, nous étions sur la route que suivaient tant de pauvres infortunés de tous pays, dont la plupart ont disparu dans ce tourbillon californien, qui a couché tant de victimes sur une terre étrangère.

La vallée du Sacramento, dans laquelle on entre en laissant la ville à laquelle elle a donné son nom, est une plaine unie ombragée d'arbres et dont l'horizon est formé par de hautes montagnes aux sommets

couverts de neiges éternelles. La route alors tracée au sein de cette plaine nous conduisit, en peu de temps, à l'endroit où existaient encore alors les restes d'un fort qui a bien son importance historique pour la Californie.

Cet édifice porte le nom de l'entreprenant aventurier qui l'a construit, à quelques milles de l'endroit aujourd'hui occupé par la ville de Sacramento ; Sutter est ce nom.

Sutter était un ancien officier des troupes auxiliaires de Charles X ; il était suisse d'origine. A la chute de son maître en France, Sutter eut à chercher une autre carrière que celle des armes : après diverses tentatives et expériences, son esprit aventureux le porta à traverser en Amérique, où il mena pendant quelque temps la vie de *trappeur* pour venir, en 1840, se fixer sur les bords de la rivière Sacramento.

Un peu de culture, la chasse et la traite des pelleteries étaient les occupations de Sutter et de ses compagnons de fortune. Pour se mettre à l'abri des attaques dont leur établissement pouvait être l'objet et, peut-être, par un goût militaire qu'il ne perdait pas, Sutter avait élevé au centre de son défrichement un fort de terre assez considérable, entouré d'un fossé, dont monsieur Viger et moi visitions les ruines, au moment dont il est pour moi question dans ces notes.

J'ai dit que cette construction, qui a peut-être, en ce moment, disparu sous les sillons de la charrue de quelque propriétaire américain peu soucieux des souvenirs, avait pour la Californie une certaine importance historique : en effet, c'est de là qu'est parti le cri—*De l'or !* qui a fait affluer vers la Californie des milliers d'hommes de tous pays et de tous peuples.

Sutter, l'ancien officier des gardes suisses de Charles X, Sutter l'aventureux trappeur a été le véritable découvreur de l'or en Californie. A quelques pas du fort qu'il avait élevé, sur les bords de la rivière, Sutter avait construit un moulin pour moudre la farine de maïs et pour scier le bois, deux choses dont lui et ses associés avaient un besoin continuel pour le service de leur établissement qui commençait à prendre de l'extension et de la valeur.

Un bon jour, la roue qui faisait marcher le moulin cessa de fonctionner : Sutter et son monde se mirent à réparer le dégat qu'avaient causé les terres accumulées par le charroie de la rivière, lorsque dans ce travail de déblais il remarqua des parcelles brillantes qu'un court examen lui fit reconnaître pour de l'or. Sutter ne cacha point sa découverte, et, de suite, le bruit s'en répandit dans le monde, au point d'y causer en quelques années un tel émoi qu'on l'a désigné sous le nom de *fièvre californienne.* Telle a été l'origine de

la découverte de l'or en Californie ; non pas qu'on ignorait absolument, avant, l'existence de ce métal dans le pays ; mais on n'avait point encore accordé aux rumeurs qui en faisaient mention l'importance que Sutter sut de suite donner à sa trouvaille.

XXVIII

LES MINES DU NORD.

Nous laissâmes le " fort Sutter " pour suivre la route bien fréquentée des Sources vaseuses (*Mudd Springs*), où nous nous arrêtions le soir sur les dix heures pour passer la nuit.

Le lendemain matin, je me séparai, de mon compagnon, pour me diriger vers la petite ville de Hangtown (comme qui dirait, ville des pendus), nom fort peut délicat qui a été donné à cette ville naissante, en souvenir de la pendaison de quatre bandits par la populace. Située entre de hautes montagnes, dans un petit vallon arrosé par un ruisseau assez considérable pour se prêter à seconder les opérations des mineurs, Hangtown (puisque les américains l'ont ainsi brutalement baptisé) avait, en 1851, une population de près de cinq mille habitants. Il est peu d'endroits en Californie d'où l'on ait, aussi facilement, extrait autant d'or en peu de temps que du voisinage de cette petite ville.

Ce furent des français qui découvrirent ce riche placer et qui l'exploitèrent d'abord : c'est peut-être, de tout le sol californien, le point où l'on rencontra à l'origine le plus de ces pépites d'or qui rendent les placers qui en sont fournis d'une exploitation presque toute de profits. J'ai connu moi-même un vieux mineur français, employé alors dans un restaurant de Hangtown, lequel avait été un des heureux découvreurs et exploitateurs premiers de ce placer. Il racontait les riches lavées de pépites qu'il avait opérées et regrettait amèrement d'avoir gaspillé en débauches et en orgies des sommes qui auraient pu lui assurer, pour le reste de ses jours, une heureuse existence dans son pays. Remords trop tardifs, regrets inutiles ; celui qui, pendant quelques années, marchait dans le vice en faisant sonner l'or dont son gousset était toujours plein, était en ce moment réduit à servir le premier venu, avec la perspective de mourir dans la misère.

A l'époque où je visitais Hangtown, le travail des mines, pour n'être pas à beacoup près aussi profitable que d'abord, n'était pas pour cela tout à fait abandonné. Depuis on s'est mis à attaquer les montagnes voisines et de puissantes machines, des engins, qui remplacent les anciens plats et *berceaux* des mineurs, lavent les terres avec les eaux apportées dans de longs tuyaux et broient le quartz dont les roches voisines abondent.

Les flancs des montagnes dont je viens de parler sont couverts d'épaisses forêts, en grande partie composées de chêne et de pins d'énormes dimensions: c'est surtout vers ces endroits qu'existent ces arbres immenses dont on a fait tant de bruit dans les journaux du temps. Faisant la part de l'exagération, il n'en reste pas moins vrai qu'on voit là des arbres de dimensoins colossales qui viendront à disparaître, sans doute, comme paraissent destinés à disparaître tous les grands bois d'Amérique avec les tribus qui en parcourent les immenses dédales.

J'habitai pendant quelque temps la petite vallée ou plutôt le défilé, appelé *Logtown* du fait que les cabanes des mineurs étaient, en cet endroit, construites avec des troncs d'arbres coupés de longueurs que les populations anglaises appellent *logs* et que nous appelons en Canada billots. *Billotsville* n'était point une ville ni même un village, c'était un campement qu'avait habité plusieurs de mes compatriotes, entre autres M. Roch Rolland qui est revenu mourir au sein de sa famille éplorée, à la suite de son malheureux voyage au pays de l'or.

Lors de mon séjour à Logtown, le placer était exploité par une assez nombreuse association d'américains venant de l'état du Missouri. Les missouriens étaient environ trente, réunis en société; à force de patience et par l'union de tous les moyens d'une aussi

nombreuse troupe que la leur, ils réussirent à tirer bon profit d'un placer assez riche, mais de difficile exploitation, que beaucoup d'autres, et notamment plusieurs de mes compatriotes, avaient abandonné à la suite d'essais infructueux.

J'ai vu ces missouriens retirer des onces d'or par jour d'un petit espace d'environ un arpent carré qui, exploité précédemment par d'autres américains, n'avait produit à ces premiers mineurs que quelques centins par sceaux de terre.

Mais comme si ce succès presqu'inattendus avaient dû s'acheter aux prix d'un grand malheur, le chef de cette troupe laissa ses os pas bien loin de l'endroit où il était en train de faire fortune. Il fut tué par les sauvages, on ne sait pour quelle raison ni à quelle occasion, dans une excursion qu'il avait un jour entreprise dans le voisinage.

Ceci m'amène à parler encore une fois des sauvages de la Californie et à décrire une scène étrange autant qu'épouvantable dont je fus l'imprudent témoin.

XXIX

LES SAUVAGES DE LA CALIFORNIE.

Un très petit nombre des sauvages disséminés dans l'intérieur de la Californie étaient chrétiens, à l'époque de la découverte de l'or dans ces régions. Ces pauvres peuplades divisées en diverses tribus étaient encore plus barbares, si possible est, que l'étaient nos sauvages du Canada lors de l'arrivée des français sur le sol de notre patrie.

Toutes leurs idées de religion se réduisaient à quelques unes des anciennes traditions qu'on retrouve partout, mais défigurées chez eux et accompagnées de superstitions plus ou moins ridicules, plus ou moins dangereuses.

L'arrivée en si grand nombre de blancs dans leurs pays de chasse n'était pas de nature à leur plaire : ils savaient le sort qu'avaient éprouvé leurs frères des Etats-Unis, disparus presqu'en entier avec les forêts qui leur donnaient asile.

La conduite de la plupart des mineurs envers eux était souvent indigne, quelquefois atroce, et les vices qui dominaient au sein des populations californiennes

étaient bien faits pour ne leur pas donner une haute idée des nations, soi-disant chrétiennes, qui avaient fourni ces nouveaux arrivés.

Les tribus de ces sauvages se faisaient aussi entre elles la guerre, et les traitements dont nos missionnaires nous ont fait des récits si émouvants et si fidèles, traitements que plusieurs d'entre eux ont eux-même subis, étaient mis en usage parmi ces peuples, comme entre les Hurons et les Iroquois du Canada.

Maltraités par les mineurs, repoussés par eux de leur propre territoire, initiés à des vices qu'ils ignoraient, ces malheureux sauvages nourrissaient en général une haine profonde pour les blancs, haine que la crainte seule retenait dans de certaines bornes et qu'ils s'empressaient de satisfaire, toutes les fois qu'ils croyaient pouvoir le faire impunément. Il est vrai que quelques années après les premières migrations qui affluèrent vers la Californie, les sauvages et les mineurs finirent par comprendre qu'il était de l'intérêt commun de ne pas poursuivre cette guerre, d'embûches d'une part et de brutale extermination de l'autre, et alors un peu plus de confiance commença à régner entre les races blanches et rouges. A l'époque de mon séjour en Californie on voyait déjà quelques campements sauvages, peu nombreux à la vérité, rechercher le voisinage des établissements blancs, pour y vivre à cette façon des bohémiens qu'on connait depuis longtemps dans les parties de l'Amé-

rique plus anciennement peuplées, mais d'une manière bien plus malheureuse que jamais on ait vu en Canada. C'était peine de voir ces gens, hommes, femmes et enfants, à moitié couverts de haillons rejetés par les mineurs, parcourir les placers pour attrapper quelques restes ou trafiquer, souvent pour des liqueurs enivrantes, les petits objets de leur faible industrie ou les quelques paillettes d'or que leur insouciante nature avait amassées sans peine et sans travail. Il leur fallait voir baragouiner les uns un peu d'espagnol, d'autres un peu d'anglais, d'autres un peu de français, appris on ne sait trop comment ; car ces races ont une admirable facilité pour les langues.

A l'état purement sauvage, les aborigènes de la Californie vont plus d'à moitié nus et se nourrissent de glands broyés et réduits en pâte, de chair d'animaux sauvages et surtout de poisson.

Quelques mineurs, revenant un jour de la montagne voisine de notre campement, nous annoncèrent qu'ils avaient entendu un grand tapage de cris et de hurlements, venant probablement d'un campement sauvage. Nous savions déjà que deux tribus ennemies avaient eu maille à partir dans les montagnes et nous n'étions pas tout à fait sans inquiétude, bien qu'à cette époque il fut rare que les sauvages attaquassent ouvertement les blancs. Il fut donc résolu qu'un parti

d'éclaireurs irait s'enquérir de la cause de ce tapage et voir si quelque danger ne nous menaçait pas.

Nous partîmes dix, dans l'après-midi, tous armés de pistolets rotateurs à plusieurs coups et de couteaux poignards, décidés à découvrir, sans trop s'exposer et surtout sans faire le moindre acte d'hostilité, quelle était la cause de tout ce bruit. Après avoir gravi un sommet peu éloigné de notre placer, nous aperçumes dans le lointain, comme à l'extrémité d'un sentier qui nous était connu, les reflets d'un grand feu : nous nous dirigeâmes lentement, avec précaution et sans bruit, vers l'endroit où brillait cette lueur, en suivant à la file, la main sur nos armes, le sentier dont je viens de parler.

Bientôt nous entendîmes des cris et des chants atroces qui devenaient de plus en plus forts, sans devenir plus distincts. Enfin nous arrivâmes sans être aperçus en face d'une clairière au milieu de laquelle un immense brasier était allumé.

Une troupe de sauvages plus ou moins nus, de tous les âges et des deux sexes, entouraient ce brasier, les uns couchés sur l'herbe, les autres debout et dansant avec force contorsions et force cris ; c'était un spectacle étrange, qui avait bien un certain côté grandiose, au sein de cette immense nature.

Nous nous étions approchés aussi près que la prudence semblait le permettre, et nous examinions

les cercles formés par les sauvages et les rondes de cette dance quasi infernale. Nous croyions distinguer près du brasier le corps d'un homme, mort ou vif, que nous prîmes pour un prisonnier de guerre, objet probable de cette orgie de la mort, lorsque, tout à coup, les cris et les dances cessèrent sur l'ordre donné de la main par un chef.

Quelqu'un de nous avait été aperçu, à travers les arbres qui bordaient la clairière et au milieu desquels nous nous cachions de notre mieux pourtant. Le chef alors se dirigea vers nous et, s'arrêtant assez près pour être parfaitement entendu, il s'écria : *Vahmou ! Vahmou !* en nous faisant signe de déguerpir. Nous ne nous fîmes pas repéter longtemps cette injonction, que le geste rendait facilement intelligible pour tous, et nous reprîmes hâtivement le sentier qui nous conduisait auprès de nos camarades.

Jamais nous n'avons pu avoir d'explication sur cette espèce de fête ; chacun donnait son avis et, comme d'ordinaire, ceux qui en disaient le plus étaient probablement ceux qui en savaient le moins. Toujours est-il que cette scène m'est restée bien profondément gravée dans la mémoire.

XXX

LE VAL CANADIEN.

A vingt-deux milles du placer où je m'étais établi, était un campement canadien situé dans un petit vallon que pour cela les américains avaient appelé le *French Hollow*, mots que je traduis par ceux de Val Canadien. Là étaient entre autres mes deux oncles Messieurs Archambault et Proulx, sur le point de retourner au Canada et Messieurs Rolland, Coleman et Duchesnay. J'avais résolu d'aller rendre visite à ces parents, amis et compatriotes ; le besoin de parler pays était devenu pour moi, comme une nécessité.

Le printemps avait reparu et les pluies torrentielles de l'hiver avaient cessé de tomber ; le ciel était redevenu serein et la terre se couvrait de la luxuriante végétation propre aux pays de montagnes des contrées chaudes. Je partis donc, un bon jour, accompagné d'un jeune américain pour franchir la distance qui me séparait de *mes gens*, que les orages de l'hiver avaient tenue pendant plusieurs mois infranchissable.

Nous allions donc escaladant les hautes montagnes,

en suivant les sentiers tortueux tracés par les pas de l'homme. Les arbres étaient déjà en partie couverts de feuilles, le sol était déjà tapissé de fleurs dont les parfums embaumaient l'air, les oiseaux chantaient dans les broussailles le chant du réveil de la nature.

Avant d'arriver au Val canadien, nous traversâmes un endroit où se trouvait en ce moment un campement de sauvages qui causèrent une grande peur à mon jeune compagnon ; mais ces sauvages étaient des sauvages amis, à qui il me suffit de dire dans un patois espagnol adopté à leur intention :—*Amicos, amicos, mosko bueno !* pour en obtenir un salut de bienvenue. Les chiens seuls s'obstinaient à nous montrer mauvaise figure et à nous reconduire de leurs aboiements peu bienveillants.

Enfin, après une journée de marche fatiguante à travers les précipices de ces hautes montagnes, nous arrivâmes, à la nuit tombante, au premier campement de mes compatriotes qui nous reçurent à bras et à cœurs ouverts. Nous nous serrâmes la main, la bouillotte gargottait sur le feu et, pendant que nous multipliions, à l'envi les uns des autres, les questions et les réponses, le réveillon se préparait.

La nuit se passa presque toute entière à causer du

pays et des amis absents, de l'espoir d'un retour heureux et de toutes choses chères au cœur de l'homme dans de semblables situations. Le lendemain je visitai les autres campements canadiens, situés dans le voisinage.

La joie de nos rencontres, la gaieté qui régnait toujours dans nos réunions, nos chansons et le souvenir toujours si vif du pays chez nous étaient un sujet d'étonnement et d'intérêt pour nos confrères mineurs américains, si froids et si peu accoutumés à la vive cordialité de nos bonnes vieilles mœurs canadiennes.

A la suite de la visite dont je viens de dire un mot et quelques jours plus tard, j'étais de retour à San Francisco et, dans la compagnie de mes deux oncles prêts à partir pour le Canada, guéris de l'envie de courir les aventures et heureux de retourner au sein de leurs familles.

Sur ces entrefaites je reçus une lettre d'un ami que j'avais laissé plusieurs mois auparavant sur les bords de la rivière Mariposa, lequel, ayant fait de très bonnes affaires, m'invitait à une partie de chasse qu'il avait projetée et dont le rendez-vous était sur une lagune située à près de cent mille de Stockton.

XXXI

UNE CHASSE EN CALIFORNIE.

Refuser une partie de chasse eut été pour moi chose difficile, aussi me rendis-je sans retard à Stockton, cette ville dont j'ai déjà parlé, du côté des mines du Sud, où je devais rencontrer et où je rencontrai, en effet, mon confrère et ami M. le Docteur Dugray. Les préparatifs de notre expédition étaient tout faits et, un soir du mois de Mars, armés de bonnes carabines et de bons fusils, bien ammunitionnés et approvisionnés, nous partions, mon ami et moi accompagnés d'un jeune homme du pays, sur une chaloupe légère, pour remonter la rivière San Joachim.

Le vent enflait les voiles de notre embarcation et au clair de la lune, sous le scintillement des étoiles, nous glissions rapidement sur les eaux du beau fleuve. Le silence de la nuit n'était interrompu que par le bruit que faisait le gibier que nous rencontrions sur notre route. C'était tantôt une volée de canards sauvages qui s'élevait de l'onde sur laquelle elle

prenait ses ébats, à l'approche de notre voile : c'était quelquefois le bruit des castors battant l'eau de leur large queue, ou bien le bruit causé par les plongeons subits de quelqu'autre animal amphibie dont nous troublions la sieste nocturne.

De temps à autre, nous faisions nous même retentir l'air si calme d'une belle nuit de printemps de quelques-uns de nos chants canadiens, si beaux chez nous, mais plus émouvants encore, semble-t-il, quand sur la terre étrangère ils nous restent comme un parfum du pays.

Toute la nuit nous voguâmes ainsi, poussés par la brise favorable entre les deux rives de la belle et grande rivière San Joachim : nous voguions encore lorsque l'aurore parut dessinant à l'horizon les hautes montagnes qui bornent la vallée du fleuve : le soleil venait de recommencer sa course de tous les jours salué à son lever par les chants des oiseaux, lorsque nous arrivâmes à l'endroit où nous devions nous arrêter, pour y établir le centre de nos opérations.

Mon ami le Dr. Duguay avait lui-même choisi le ranche où nous devions prendre terre ; en hôte magnifique, il avait fait construire une demeure pour nous recevoir : c'était une jolie tente abrité de bran-

chages, délicieusement située près de la rivière et qui faisait au moment de notre arrivée, sous le coup des rayons du jour, un effet charmant.

De chaque côté et en arrière de notre tente s'étendait, jusqu'à perte de vue, une immense prairie où bondissaient par troupeaux les daims et les antilopes, où le cheval sauvage frappait de ses quatre pieds la terre, me remettant en mémoire avec mes études classiques le beau vers du poète latin :

Quadrupedente putrem sonitu quatit angula campum......

En face de nous, communiquant avec la rive du San Joachim qui nous était opposée, commençait un immense lac, bordé d'ajoncs, donnant asile à des milliers de canards et d'oies sauvages, ébergeant sur ses bords des miriades de grues et de pluviers.

Ce lac, que la sécheresse de l'été réduit presqu'à rien, couvre au printemps un espace considérable, formé qu'il est de l'accumulation des eaux de l'hiver, au sein d'une immense plaine relevée sur le bord du fleuve et communiquant avec lui par un ravin bien encaissé.

Peu de mineurs se donnaient alors le luxe de la chasse et cet endroit, échappant au bruit qui se faisait tout autour dans les mines, formait une véritable solitude où l'on eût dit que jamais l'homme n'avait pénétré. Le calme de cette vaste mare d'eau, qui couvrait une immense superficie de terrein, n'était troublé que par les cris et les ébats du gibier.

C'était pour des disciples du grand Saint Hubert un festin de roi, dont nous nous promettions de profiter *à la régalade.* Au reste, notre projet avait pour but de réunir l'utile à l'agréable ; car notre intention était d'aller vendre le produit de notre chasse à la ville, et de continuer ce commerce aussi longtemps qu'on y pourrait trouver plaisir et surtout profit.

Tous les matins nous nous rendions dans un endroit des bords du lac, audessus duquel le gibier passait en grandes volées, aussitôt que commençait à poindre le jour ; c'était un de ces lieux où le gibier aime à se rendre et qui sont si bien connus des chasseurs sous le nom de *passes.* Là, blottis au milieu des joncs élevés, nous passions quelques heures à charger et décharger nos armes sur les innombrables essaims de canards, d'oies sauvages et d'autres oiseaux, palmipèdes ou échassiers, qui fréquentaient notre passe.

A mesure que le soleil s'élevait de l'horizon les occasions de tirer diminuaient, d'ordinaire nous étions de retour à notre cabane vers les neuf heures, chargés du produit de notre chasse.

A notre arrivée au campement nous prenions notre déjeûner et tout le reste du jour se passait à causer, à fumer, à dormir jusqu'au coucher du soleil, moment de nous livrer, pendant quelques instants, à la pêche de la truite saumonnée qui abondait dans cette partie de la rivière.

Telle est la vie d'insouciance, de paresse et de jouissances de chasseurs que nous menâmes pendant un mois, durant lequel nous abattîmes des centaines et des centaines de pièces de gibier de diverses sortes, que nous allions régulièrement porter chaque semaines au marché de Stockton, où nous faisions nos approvisionnements.

Les eaux de ces régions étaient encore fréquentées par des castors et des loutres ; nous en tuâmes plusieurs, mais sans grand profit ; car les peaux, à cause de la saison et de la mauvaise préparation que nous leur faisions subir, n'avaient aucun cours.

Je serais curieux aujourd'hui de revoir ces lieux sauvages et solitaires où, abstraction faite de l'ennui du pays et de l'absence des parents et amis, j'ai passé, dans un isolement qui me reposait du tapage enduré partout ailleurs en Californie, des heures et des jours pleins de charmes. Je comprends maintenant tout l'attrait de la vie sauvage, attrait que nos premiers missionnaires peignent comme ayant été presqu'irrésistible pour bon nombre des premiers colons de la Nouvelle France.

Notre séjour au ranche du lac et notre longue partie de chasse se termina, subitement et sans entente préalable, à l'occasion de l'incident que je vais briève-

ment raconter, lequel vint mettre un terme à notre délicieux oubli des fatigues, des peines et des désagréments de la vie de mineur et au but si mal atteint pour moi de mon voyage en Californie.

Un soir, le ciel était pur et serein, un calme profond et une douce chaleur animaient les sens, notre jeune compagnon dormait paisiblement au fond de la tente, le feu de notre campement pétillait à la porte de notre demeure de coton et de branchages, mon ami et moi, non-chalemment étendus sur nos nattes, aspirions la fumée de nos pipes en causant tranquillement, lorsque tout à coup un bruit insolite se fit entendre en arrière de notre cabane.

—Qu'est-ce que cela, s'écria mon ami, en donnant une rude poussée à notre jeune dormeur et en se levant de toute sa hauteur armé de son fusil ?

—Je n'en sais rien, lui dis-je ; mais j'ai le pressentiment d'un danger.

A peine avions nous prononcé ces paroles qu'un grognement sourd mais distinct se fit entendre. Tous trois étions alors debout les armes à la main.

—Un ours gris ! un ours gris, s'écria mon ami !

—A la chaloupe ! à la chaloupe ! nous écriâmes nous alors d'une commune voix.

Un instant après nous étions dans notre embarcation, d'où nous pûmes voir le monstre flairer les

parois de notre frèle cabane, puis se régaler de nos provisions éparses autour de nos nattes en alongeant, de temps en temps, son museau vers nous, comme pour nous narguer.

Nous n'avions pas la moindre expérience d'une chasse à l'ours gris, et tout ce que nous avions entendu dire de ce terrible animal n'était pas de nature à nous engager à en entreprendre une. Nous commencions à trouver notre situation fort embarrassante, lorsque des cris tumultueux, encore plus effrayants que les grognements de l'ours gris, vinrent faire retentir le rivage : bientôt nous vîmes apparaître une troupe de sauvages à la poursuite de notre inopportun visiteur et hôte fort mal venu.

Il n'en fallait pas autant pour nous déterminer à prendre une résolution héroïque : nous étions les trois seuls blancs existant dans ces solitudes à bien des milles à la ronde, nous n'avions donc pour nous ni la force physique ni la force morale ; nous en appelâmes à la prudence et, abandonnant notre tente et ce qu'elle contenait, nous fîmes force de rames vers Stockton, favorisés par le courant et bientôt aidés d'une légère brise qui vint au secours de nos bras fatigués.

———

XXXII

ADIEUX A LA CALIFORNIE.

Arrivés à Stockton, nous logeâmes chez un français, naguères mon compagnon de voyage à bord du *Francis Depau*. Sans plus longtemps nous occuper de ce que l'ours gris du lac San Joachim nous avait enlevé, butin qu'il a sans doute dû lui-même abandonner aux sauvages avec sa peau, nous nous préparâmes, mon ami le Dr. Duguay et moi, à exécuter nos projets respectifs : mon camarade de chasse s'était décidé à retourner aux mines de Mariposa et moi à reprendre le chemin de San Francisco, en route pour le Canada.

Je devais prendre passage pour Panama à bord d'un navire à vapeur alors en partance, *La Caroline* Cependant, des circonstances imprévues vinrent à la rencontre de ma détermination et m'obligèrent à retarder mon départ, et ce fut pour moi un grand bonheur.

Je vis partir *La Caroline*, à bord de laquelle j'allai reconduire mon ami infortuné M. Roch Rolland. Au moment du départ, une des chaloupes du vapeur fut

brisée par le vent, c'était un mauvais augure pour les huit cents passagers entassés sur ce navire, augure trop véritablement sinistre ! En effet, trois jours après, *La Caroline* était jetée à la côte et déposait violemment sur une rive inhospitalière tous ses malheureux voyageurs qui durent traverser l'isthme à pied, par des sentiers inconnus et sous un soleil de plomb. Plusieurs périrent dans ce voyage, les autres arrivèrent, épuisés de fatigues et de privations, à San Juan del Norte, d'où ils se dirigèrent sur New-York. M. Roch Rolland vint, au retour de cet épouvantable voyage, mourir à Montréal entre les bras de ses parents désolés.

Personne ne saura jamais le nombre des victimes enlevées par cette fièvre californienne ; victimes de la soif de l'or, immolées par les naufrages, par les maladies, par les souffrances de tout genre, par les duels ou les combats avec les sauvages, par les meurtres, par les suicides.... Non jamais on n'en saura le nombre ! Il faudrait le demander à tous les pays des quatre continents, qui tous ont fourni leur contingent à cet enrolement de la mort.

La France y a fourni son contingent, qui apportait à cet ogre naissant les produits de son sol si riche, ses conserves, ses soiries, ses draps, ses vins et sa gaieté.

L'Angleterre a fourni son contingent, qui donnait, à cette contrée manquant de tout sur un fumier d'or, ses fers, ses charbons, ses faïences, tous les produits de ses vastes usines.

La Chine a fourni son contingent de ses enfants du soleil qui y arrivaient chargés de ses fruits confits, de sa porcelaine, de ses draperies.

Les Etats-Unis en envoyant des maisons de bois et de coton, de la chaux, de la brique, des armes à feu, des hardes faites, des tabacs. Le Chili en fournissant des pommes de terre, des œufs, des fruits, des farines. Le Brésil et le Mexique en y dirigeant des vivres et des monnaies d'argent.

Le Canada a immolé son contingent, en expédiant avec ses enfants des bois préparés par ses immenses scieries.

La Californie a tout dévoré pour ainsi dire, hommes et produits, et c'est de tous ces sacrifices que s'est constituée sa prospérité actuelle.

La fièvre passée, les peuples ont fini par comprendre que le bilan californien se fermait chaque année en déficit pour eux ; les nouveaux habitants de ce nouveau pays ont aussi compris que cet état de chose

ne pouvait durer. Tout cela a porté une partie de la population californienne, qui voyait du reste l'exploitation des placers aurifères devenir de moins en moins facilement productifs, à tourner ses regards vers la culture du sol fertile que d'abord ils ne voulaient ouvrir que pour lui arracher sa poudre d'or.

Aujourd'hui la Californie est devenue une contrée agricole dont on parle moins, qui n'exerce plus la même fascination ; mais dont les habitants doivent être comparativement beaucoup meilleurs et conséquemment plus heureux.

Les planteurs des Etats du Sud de l'Union Américaine y ont introduit la culture du sucre, du coton, du riz, du tabac. Les chinois y ont enseigné la culture du ver à soie. Les français y ont planté la vigne. Deux canadiens, MM. Gélinas et Barette, y ont introduit la culture des pommes de la montagne de Montréal. Les cultivateurs des divers pays du globe y ont implanté la culture des produits ordinaires de la terre.

Ce beau pays est rentré dans la voie des sociétés ordinaires et ceux qui l'ont vu, au temps de ses orageux commencements, auraient probablement de la peine à s'y reconnaître. Les épouvantables désastres, et les crimes plus épouvantables encore de ses premières années portent, dans leur récit que conservera l'histoire, une grande leçon. Fasse le Ciel qu'on en profite et le but de ce petit travail est d'en faire

profiter, si possible, mes compatriotes, hélas ! trop portés à courir de périlleuses aventures et pas assez convaincus du bonheur relatif, incomparable presque, dont on jouit dans notre cher pays, au sein de nos paisibles campagnes, à l'ombre de nos pieux clochers et de la croix qui surmonte nos dernières demeures.

On ne comprend pas bien en Canada tout ce qu'on perd, presque toujours, à laisser un pays comme le notre, et de quelle hauteur de sentiment, de quelle valeur morale descendent le plus grand nombre de nos compatriotes exilés, volontaires sur la terre étrangère !

XXXIII

UNE TRISTE HISTOIRE.

Un assez grand nombre de nos compatriotes sont allés en Californie depuis l'année 1849, ils ont parcouru tous les recoins de cette terre lointaine, ils en ont fouillé les sables ; mais un infiniment petit nombre a pu rapporter quelque chose en compensation de toutes ces peines, de tout ce travail et de toutes les misères qu'ils ont enduré. Il semble que Dieu, qui a comblé notre heureux pays de tant de bénédictions dans son heureuse médiocrité matérielle qu'ont ventée les poëtes et que chérissent les sages (*aurea mediocritas*), il semble que Dieu ne veuille pas bénir l'expatriation des canadiens, et c'est encore là un coup de sa bienveillante Providence pour nous.

Parmi tous ces Canadiens exilés d'eux mêmes en Californie, les uns ont péri, le plus grand nombre est revenu les mains vides ; mais les plus véritablement à plaindre sont ceux qui sont restés : il n'y a que peu d'exceptions à cette proposition que j'énonce. Je dis véritablement à plaindre parceque presque tous ont

vu s'éteindre ou s'affaiblir en eux ces principes et ces maximes qui leur avaient été enseignées par une mère chrétienne, ont vu s'anéantir ou diminuer ces sentiments du cœur et de la nature plus enviables que les dons de la fortune.

Des pères et des fils de famille, partis pour la Californie, ont, là, oublié leur épouses, leurs enfants, leurs vieux parents, pour trainer loin de toutes les affections du ciel et de la terre une existence aussi misérable que méprisable.

Parmi ceux qu'entrainait vers la Californie la fièvre aurifère de 1849 était un homme jeune encore, habitant une paroisse du diocèse de Montréal, où il vivait dans une honnête aisance, heureux époux d'une aimable et excellente femme et père de quatre charmants enfants, un petit garçon l'aîné de la famille et trois filles.

La lecture de journaux, ventant sans cesse la Californie, faisant des descriptions fascinatrices de ce pays lointain, avait monté la tête de ce malheureux. Ce fut en vain que la jeune femme combattit le projet de départ qu'il avait fini par avouer à son inquiète autant que légitime curiosité ; ce fut en vain qu'elle pria et supplia ; ce fut en vain qu'elle pleura ; ce fut en vain que les enfants instruits par leur mère

essayèrent de s'attacher à leur père pour le retenir ; ce fut en vain que l'influence et les conseils de personnes respectées et jusque là écoutées avec un religieux respect, parmi lesquelles comptait le vénérable curé de la paroisse, ce fut en vain que ces conseils et ces influences furent mis en œuvre par la pauvre femme ! Tout fut inutile ! Celui que j'appellerai Rodolphe partit pour la Californie.

Il vendit à vil prix le patrimoine de ses ancêtres et l'héritage de ses enfants, puis, donnant une moitié du produit à sa femme désormais seule chargée du soin de sa famille, il partit avec le reste.

—Au moins, Rodolphe, lui disait sa femme à travers les sanglots du dernier embrassement, au moins n'oublie pas le Bon Dieu et pense à nous.... Evite les mauvaises compagnies..Ecris-moi souvent... Et puis, dis-moi, ah ! dis-moi que tu reviendras bientôt !

Le 15 octobre 1849, Rodolphe tournait le dos au clocher de sa paroisse, il laissait sa famille, perdait de vue le cimetière où reposent ses pères, et commençait le grand voyage de la Californie ; quelques jours après il s'embarquait sur le navire *Le Pohattan*. A la suite d'une longue traversée et le passage du Cap

Horn, il abordait, dans le mois d'août 1850, sur le rivage de San Francisco. Ardent dans ses projets de fortune, il ne perdit pas de temps ; au bout de quelques jours il était à l'œuvre, fouillant les boues de la Sonora pour en extraire de la poudre d'or.

Tout entier à sa besogne, ne se donnant ni douceurs ni repos, exploitant un placer d'abord très productif, puis encore assez bon après les premiers travaux, Rodolphe amassait de la poudre et des pépites d'or. Il écrivait de temps à autre à sa femme ; mais il ne lui envoyait pas de secours, parcequ'il voulait emporter avec lui toute sa richesse. Quelles idées que celles qu'inspire la convoitise !

Il y avait déjà plus d'un an que Rodolphe travaillait sans relâche à sa fortune tant rêvée, lorsque le bruit de la nouvelle qu'on allait fêter à San Francisco l'admission de la Californie parmi les états de l'Union américaine se répandit dans les mines. Les compagnies de transport, les vendeurs de toutes choses distribuaient à profusion, dans tout le pays, selon la coutume de nos voisins, des avertissements, des reclames et des invitations à se trouver au concours qui devait avoir lieu dans la métropole des côtes du Pacifique. Un grand nombre de mineurs se rendirent en effet à San Francisco pour l'occasion : Rodolphe, sollicité par des camarades et amis, s'y rendit aussi : son voyage, cependant, avait au fond un but plus sérieux que

celui d'assister au brouhaha de cette fête : il voulait opérer ses dépots d'or et, s'attendant à trouver une lettre de sa femme à la poste, désirait lui faire tenir quelques secours, attendu qu'il avait lieu de penser qu'elle en avait le plus pressant besoin ; car, en ce moment, Rodolphe était propriétaire de cinq mille piastres de poudre d'or. C'était énorme !

Rodolphe ne trouva pas de lettre à la poste, mais le vapeur de la malle était attendu. C'était le jour même de la fête d'admission de la Californie au nombre des étoiles américaines, devant compter comme la trente et unième de la constellation.

On tirait du canon, on lançait des pétards, on arborait des drapeaux, on faisait des promenades poudreuses dans les rues, on criait, on hurlait, le tambour cherchait à battre la mesure au sein de tout ce fracas, enfin c'était à ne rien comprendre, à ne rien distinguer dans ce brouillamini de bruits discordants. Rodolphe, veillant à son affaire, distingua cependant le canon du vapeur de la malle au milieu de tout ce tapage et il se rendit au Bureau de Poste, pour réclamer la lettre qu'il était certain d'y trouver ; mais il fallait faire preuve de tant de joie, en ce jour, que l'ordre avait été donné de tenir le

bureau fermé : force fut donc d'attendre au lendemain.

Que d'occasions de mal faire ne furent-elles pas offertes à notre infortuné compatriote, dans cette journée de folies et d'orgies ? Il résista ; mais cette résistance avait malheureusement pour principal motif le soin de son or, la conservation de son trésor, l'avarice.

Le lendemain de cette fête tumultueuse, Rodolphe put enfin voir s'ouvrir devant lui le guichet du Bureau de Poste et recevoir, en effet, la lettre qu'il attendait avec au moins autant de crainte que d'impatience.

La pauvre femme annonçait à son mari qu'elle était réduite à vivre de la charité de ses proches, qu'ayant longtemps souffert sans oser se plaindre elle et ses enfants avaient tant enduré de privations que tous, à l'exception de son fils, étaient plus ou moins malade. Elle pressait son mari de revenir et lui disait qu'un plus long retard ne pouvait manquer d'opérer la consommation de son existence, si malheureuse depuis qu'il avait laissé le Canada.

L'époux endurci à l'absence pleura, cependant, à la lecture de cette lettre ; mais il ne se rendit pas aux sollicitations si pleines de tendresses de la compagne de ses jours : il crut beaucoup faire en expédiant à sa femme mille piastres, c'est-à-dire le cinquième de ce

qu'il possédait lui, à elle qui restait chargée de leurs quatre enfants et qui seule endurait les tourments de l'absence, les ennuis d'un indigne abandon.

Mais il est. au fond de la conscience de tout coupable, un gardien vigilant qui ne laisse pas en repos le transgresseur des lois du devoir ; ce gardien c'est le remord. Rodolphe en vain avait cru suffisant, pour appaiser ce gardien fidèle, d'aller déposer entre les mains de la Compagnie Adams mille piastres, que ces banquiers se chargaient de faire parvenir au Canada à leurs risques et périls ! Le remord criait toujours :—Tu n'es qu'un misérable criminel !

Dans cette disposition d'esprit, tourmenté, inquiet, désireux de pouvoir se fuir lui-même, Rodolphe rencontra de prétendus amis qui l'entrainèrent dans un lieu de débauche. Une fois lancé sur cette pente glissante, étourdi par le vin, il accompagna ses affreux compagnons vers les tables funestes de l'Eldorado : il joua et perdit, joua de nouveau et perdit encore !

Quelques heures suffirent pour consommer presque sa ruine morale et matérielle. Pour comble de malheur, la première nouvelle qu'il apprit, en sortant du rêve ou plutotde l'affreux cauchemar de l'orgie, fut la banqueroute totale de la Compagnie Adams, qui ruinait de fond en comble des milliers de pauvres mineurs, et enlevait à sa femme les mille piastres qu'il lui avait si parcimonieusement destinées. Dès ce

moment le cœur desséché de Rodolphe fut fermé à toute affection, il oublia sa femme, ses enfants, son pays, et jamais depuis il n'a écrit une ligne en destination du Canada. Ce qui s'est passé depuis dans le cœur de cet homme, nul ne le sait que Dieu et lui.

Notre malheureux compatriote retourna aux mines et bientôt on cessa tout à fait d'entendre parler de lui : on n'en entend même pas parler aujourd'hui ; si ce n'est à l'occasion du trait suivant, raconté par des canadiens revenus depuis de Californie et que je vais dire en peu de mots.

Douze ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Rodolphe sur la terre de l'or : tout y était bien changé et le nombre des aventuriers qui venaient y chercher fortune dans les mines était considérablement diminué ; la société s'y était un peu régularisée et bon nombre des pionniers s'étaient fixés dans le nouvel état pour en faire leur patrie d'adoption. Le 15 septembre 1862, débarquait à San Francisco un jeune homme à la fleur de l'âge, grêle et d'une apparence maladive, bien que portant dans tous ses traits les signes d'une grande énergie. Descendu à l'hotel de France, il avait à peine déposé sa malle qu'il prenait des informations sur le sort d'un canadien, établi depuis plusieurs années en Californie ; ce canadien dont s'informait le jeune homme c'était

Rodolphe, et ce jeune homme c'était le fils de Rodolphe, abandonné par son père alors qu'encore enfant.

Eugène, j'appellerai le fils de Rodolphe de ce nom, Eugène parcourut une partie des mines du Nord, apprenant bien, de fois à autre, quelque nouvelle, presque toujours peu favorables, de son malheureux père ; mais ne réussissant pas à découvrir le lieu actuel de sa résidence. Au fait Rodolphe semble avoir mené tout ce temps une vie errante et vagabonde, allant de placer en placer, s'attachant tantôt à telle compagnie de mineurs, tantôt à telle autre, évitant ses compatriotes, étant, en somme, on peut l'imaginer facilement, très malheureux et infiniment à plaindre à tous les points de vue.

Un français établi dans le pays, avait un jour, répondant aux questions que lui faisait Eugène, dit au pauvre jeune homme, sans connaître le motif de ses questions, qu'il avait tout lieu de croire que le canadien Rodolphe avait été tué par un parti de sauvages apaches, attendu qu'on avait cessé d'entendre parler de lui, à la suite d'un démêlé entre ces sauvages et une compagnie de mineurs dont Rodolphe faisait partie.

Le jeune homme, au sortir de cette conversation, s'était dirigé du côté du lieu occupé par les mineurs qu'on lui indiquât comme ayant été les compagnons

de son père. Un jour qu'épuisé de fatigues et désespérant presque de jamais pouvoir avoir d'indications précises sur le sort de l'auteur de ses jours, Eugène s'était arrêté sous un arbre pour se reposer, il vit venir à lui sur la route un homme dont l'aspect avait quelque chose d'assez peu rassurant : le jeune homme mit instinctivement la main sur la crosse du pistolet qu'il portait toujours sur lui, selon la coutume du pays.

L'étranger s'approcha d'Eugène et le salua, en lui adressant la parole en langue anglaise que le jeune homme parlait difficilement : s'appercevant de suite que son interlocuteur n'était point d'origine britannique, le nouveau venu renoua la conversation en français.

—Vous êtes français jeune homme, dit alors l'étranger, il n'est pas tout à fait sûr pour vous de voyager seul sur les routes de cette partie du pays.

—Je suis canadien, répondit Eugène, et je vous assure que, dans l'état d'esprit où je suis, les dangers que je puis courrir ne m'affectent pas beaucoup ! Mais ne seriez vous pas vous même canadien, ajouta le jeune homme.

—Je l'ai été, répondit l'étranger avec une expression de figure étrange ; maintenant je n'ai point de patrie, j'habite, pour le quart d'heure, Grass Valley à quelque distance d'ici.

—Grass Valley ! mais c'est l'endroit où je me rends moi même. Monsieur, n'auriez-vous pas entendu

parler d'un de nos compatriotes du nom de Rodolphe que je cherche en vain, depuis déjà plusieurs jours de pénibles marches, et qu'on m'a dit mort.

—Que voulez-vous donc à ce Rodolphe ?

—Ce Rodolphe est mon père.

—Eugène !.... s'écria alors l'étranger, chez qui le cœur s'était réveillé tout à coup.... Eugène, je suis Rodolphe, je suis ton père !

Et le père et le fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Eugène annonça à l'indigne époux de sa mère la mort de celle qu'il avait juré d'aimer et de protéger toute sa vie, et la mort de ses petites sœurs qui avaient heureusement précédé la vertueuse femme dans la tombe et dans le Ciel. Il dit à Rodolphe que sa mère, sur son lit de mort, lui avait recommandé de tâcher de revoir son père et l'avait chargé de lui dire qu'elle lui pardonnait, et priait Dieu pour lui.

Rodolphe demanda pardon à son fils ; lui montrant ses cheveux devenus blancs, il lui dit :—Pardonne-moi, puisque seul de tous ceux que j'ai honteusement délaissés, tu es en position de me pardonner dans ce monde : tu sais combien j'ai été coupable ; examine ces cheveux blanchis avant le temps, ils te diront combien j'ai souffert.

Le malheureux père ne put se résoudre à revenir

au Canada.—Comment irai-je me présenter aux gens du pays et aux personnes de ma famille ; mais tout le monde me montrerait du doigt, on dirait de moi : —Voilà un homme qui a tué sa femme et laissé mourir ses enfants : un homme qui a foulé aux pieds tous ses devoirs et toutes ses affections !

Eugène ne voulait plus se séparer de son père ; tous deux se sont établis ensemble sur une terre des bords du Pacifique : ils vivent du produit de leurs champs, non pas dans l'opulence comme Rodolphe l'avait rêvé, mais à l'abri du besoin ! Cependant, ils ne sont pas heureux : le souvenir du Canada, dont ils sont oubliés les poursuit toujours, l'un comme un remord, l'autre comme un regret.

Ah ! si c'était l'histoire seulement d'un Canadien ; mais il y en a des centaines, des milliers, malheureusement qui, sans avoir tous de semblables atrocités à se reprocher, n'en sont pas moins coupables d'avoir abandonné, sans raisons valables, leur pays et leurs familles sans idée de retour.

Pour n'avoir pas eu le courage d'établir notre immense territoire de terres incultes mais fertiles, combien de Canadiens ne sont-ils pas allés exécuter, en pure perte pour eux et pour le compte d'étrangers, au profit d'un pays hostile à tout ce qu'ils doivent aimer, pour un peuple qui ne leur accorde pas même une ombre de sympathie en retour, combien dis-je ne sont-ils pas allés exécuter

des travaux autant et plus pénibles, endurer des privations autant et plus grandes que celles que les circonstances les plus précaires exigent d'un colon de nos nouveaux établissements.

Combien ne se sont-ils pas, eux et leurs enfants, condamnés, à l'étranger, au triste sort de toujours servir les autres, qui, avec la même somme de travail et de privations, auraient fondé un établissement de cultivateur indépendant sur le sol de la patrie.

Et si de l'ordre matériel des idées on passe à l'ordre moral, combien plus triste encore est la situation de beaucoup de nos compatriotes aux Etats-Unis! Combien ont perdu la foi et déshérité leur pauvres enfants de l'héritage catholique que leur avait confié leurs ayeux ! Mes lecteurs ont pu se demander avec moi :—Comment vivent nos infortunés exilés volontaires? Ils se demanderont comme moi avec encore bien plus de sollicitude :—Comment mourront-ils? Ce qui est, après tout, la seule chose véritablement importante.

De quel deuil ne devait pas être inondé le cœur de tous les vrais canadiens, en assistant naguères, par exemple, à ce service funèbre célébré à Montréal pour le repos de l'âme des nombreuses victimes canadiennes, immolées dans la guerre civile des Etats-Unis. Ah !

nous tous enfants du Canada, n'oublions pas, ne désertons pas cette Patrie dont le pieux amour nous accompagne jusqu'au delà de la tombe.

Si ces lignes écrites par quelqu'un qui a tenté, inutilement comme tant d'autres, la fortune en pays étranger, par quelqu'un qui a vu, touché et senti les misères de l'expatriation, par quelqu'un qui n'a conservé aucune amertume contre le beau pays auquel il est allé demander de l'or, mais qui préfère son pays à tous les autres, si ces lignes peuvent seconder, si peu que ce puisse être, les efforts de notre digne clergé, de nos véritables patriotes dans la sainte croisade ayant pour but d'arrêter l'émigration de notre peuple, l'auteur qui les a tracées s'estimera heureux d'avoir acheté, par quelques années d'exil, l'occasion de n'être pas resté inutile à sa religion, à sa race et à sa patrie.

Rester au pays, retourner à l'admirable simplicité de nos ayeux, vivre de leur courageuse vie et mourir dans la seule vraie religion, avec l'espoir de ressusciter un jour pour la patrie de l'éternel bonheur ! Voilà le but que tout vrai canadien doit se proposer : le bonheur pour nous et nos descendants est là, et nulle part aillleurs !

Pleurons donc les absents, efforçons-nous de les faire revenir et tâchons tous de faire qu'il n'y ait plus, pour la famille canadienne, de ces lamentables séparations.

XXXIV

DÉPART DE LA CALIFORNIE.

J'avais dit adieu à des amis canadiens et à des étrangers, avec lesquels j'avais passé l'hiver dans les mines du Nord et surtout à M. Nault, un excellent jeune homme que j'avais soigné dans une sérieuse maladie qu'il fit à la suite d'une excursion pénible et périlleuse, exécutée dans l'intérieur nord de la Californie.

L'année 1852 devait être pour les mineurs une année abondante, on avait exploré de riches placers nouveaux et les pluies de l'hiver avaient aidé les travaux de lavage. Un grand nombre de mineurs, comptant parmi les favorisés du sort, revenaient de leurs placers et avec l'espoir de revoir bientôt leurs pays : un beaucoup plus grand nombre d'autres, malheureux jusque là, voyant briller devant leurs yeux l'espoir d'une meilleure chance restaient aux mines pour continuer leurs travaux. Pour moi, l'idée de revenir en Canada, le besoin du retour s'étaient tellement emparé de mon être que rien n'eût pu me

retenir plus longtemps en Californie. Ce n'est pas pourtant, que je n'eus pas d'admiration pour ce pays, tant favorisé de la nature et duquel j'ai conservé un agréable souvenir : ce n'est pas non plus que je n'eus pas de gout pour cette vie aventureuse au sein d'une grande nature, dans toute la liberté d'une vie primitive menée au milieu de ces forêts séculaires, sous un climat délicieux ; mais c'est que notre nature canadienne est belle aussi, que je sentais le prix des affections de familles, des douces influences de notre vie de paroisse : . c'est qu'enfin rien n'est beau comme son pays !

J'avais donc quitté les mines californiennes pour ne jamais plus les revoir ; à l'appel de mes bons parents, je me disposais à reprendre le chemin de la patrie. Je m'étais associé pour compagnon de voyage un jeune monsieur obligé de laisser la Californie pour cause de mauvaise santé, George Weelks était le nom de ce jeune monsieur et nous devions prendre passage à bord du *Golden Gate*, un nouveau vapeur récemment engagé sur la route de San Francisco à Panama.

Nous descendîmes à San Francisco à l'hotel d'un canadien, M. Belleau, qui avait donné à sa maison le nom d'hotel Saint François. M. Belleau faisait d'excellentes affaires : il était marié, depuis quelques années, à une jeune créole de la Nouvelle Orléans qui lui avait déjà fait don de trois charmants enfants.

Nous reçumes de ces aimables gens, pendant les quelques jours que nous eûmes à passer dans la cité californienne, une hospitalité toute de famille, qui formait un contraste fort agréable pour nous avec le genre de réception usité dans les pensions américaines en général.

A cette époque, il n'en était pas comme aux premières années de l'immigration californienne ; que tout arrivait dans le pays sans que presque rien autre chose que de l'or en sortit ; que les nombreux navires, venus chargés de passagers, restaient mouillés en rade ou abandonnés à la côte, faute de passagers et de chargement pour le retour ; que dis-je, souvent faute d'équipage pour les manœuvrer. A l'époque de mon départ, les vapeurs d'Aspinwall, les navires du Cap Horn, les caravannes des prairies amenaient bien encore des masses de chercheurs d'or ; mais les mêmes moyens de transport étaient mis à contribution pour le retour de milliers de mineurs qui, heureux ou malheureux, regagnaient leurs foyers et retournaient au sein de leurs familles. A peine les navires à voiles et les vapeurs avaient-ils débarqué sur les plages de la Californie la foule de leurs passagers, qu'ils se trouvaient de suite encombrés de voyageurs pour retour. Les routes de Panama et de San-Juan-del-Sud, surtout, se disputaient l'honneur de donner passage au plus grand nombre de voyageurs

californiens. On avait organisé entre le port de Panama et celui de San Francisco une ligne de vapeurs qui, chaque semaine, emportaient, dans les deux directions opposées, des centaines de voyageurs.

Bientôt une ligne rivale était venu disputer à celle que je viens de mentionner sa part de besogne, avec force réclames et des promesses magnifiques : à en croire les affiches, dont les américains sont si prodigues et dans lesquelles la vérité n'est pas la perle qui brille du plus bel éclat, tout était à souhait sur la ligne du Nicaragua, on y trouvait comfort, vitesse et sureté ce qui n'a pas empêché les gens d'y faire de fréquents et de désastreux naufrages. Mais en Californie on n'y regardait pas de très près, et la nouvelle ligne eut de suite presqu'autant à faire que l'ancienne : je dis l'ancienne parce que, dans ces contrées, une chose qui a duré quelques années est déjà ancienne, quand elle n'est pas déjà arrivée à la décrépitude.

Le *Golden Gate* (la porte d'or) venait d'arriver pour la première fois en Californie, ce navire appartenait à la première compagnie dont je viens de faire mention, il devait partir de suite pour Panama : c'était un énorme vapeur à trois ponts ; plus de huit cents passagers, dont j'étais un, avaient retenu leur place à bord de ce colosse des mers.

Pour la dernière fois, je pressai la m .in de mes amis

californiens ; car j'allais dire à cette contrée un éternel adieu ; j'allais laisser au moment de sa transformation la ville de San Francisco, hier un lieu sauvage et inhabité, alors encore, une espèce de campement cosmopolite et désormais une grande ville, la métropole commerciale du Pacifique.

Une tempête avait tenu la mer agitée pendant plusieurs jours ; mais le jour de notre départ le calme s'était fait et ce fut par le plus beau temps du monde que notre vapeur laissa le port de San Francisco, pour se lancer sur l'océan aplani de sa surface qui miroitait au soleil.

Les canadiens alors à San Francisco et une foule d'autres nationaux étaient venus reconduire leurs amis sur le quai, et nous souhaiter une heureuse traversée et un heureux retour au pays. Pour moi j'abandonnais en Californie toutes mes espérances trompées, toutes mes déceptions, j'oubliais mes fatigues pour n'emporter de mes courses aventureuses qu'un souvenir et un peu d'expérience chèrement achetée. J'étais arrivé dans le pays de l'or en chercheur d'une fortune que je n'avais pas trouvée, je voulais m'en retourner en voyageur, dont les cartons peuvent au moins faire les frais de quelques récits de coin du feu.

XXXV

UN MONSTRE ET SA VICTIME.

Le *Golden Gate* venait de laisser le quai, sur lequel une foule immense était réunie, lorsque nous fûmes témoins d'une scène qui est encore un trait de mœurs de cette époque de l'histoire de la Californie : non pas que je veuille dire que le monstre qui en fournit le sujet eut beaucoup d'imitateurs ; mais on peut le prendre comme type d'une classe, alors et là, malheureusement trop nombreuse.

Un homme arrivait en courant sur le bord du quai, au moment où nous n'en étions encore séparés que par un espace de quelques pieds, en criant :— *Sarah ! Sarah !* et demandant avec des vociférations atroces qu'on accostât le navire pour lui rendre sa femme. Le capitaine ne fit aucune attention à cet homme ; mais les passagers voulurent connaître quelque chose de l'histoire qu'indiquait un pareil appel. On découvrit bientôt, blottie dans un coin, une jeune femme pressant dans ses bras deux charmantes petites filles de six à dix ans : les trois pauvres créatures fondaient en larmes.

Pour arracher cette femme aux regards et aux questions de la foule des passagers, elle fut confiée aux soins charitables d'une famille qui avait pris passage à bord. Nous apprîmes bientôt que cette femme fuyait le déshonneur qu'un mari ivrogne, joueur et brutal voulait exploiter au profit de ses sales passions. Sur de fausses représentations, il avait engagé cette infortunée à venir le joindre à San Francisco, où elle ne resta que quelques jours pour la raison que je viens d'énoncer. La malheureuse s'était jetée avec ses deux enfants sur le pont du navire qui l'emportait en ce moment, et son misérable mari n'avait découvert cela qu'au moment où il arrivait, heureusement trop tard, pour reclamer sa victime.

La plume ne saurait peindre la désolation de cette pauvre femme ; les plus insensibles parmi les passagers (et il y en avait, je prie le lecteur de me croire, dont le cœur était muni d'une croute fort épaisse), les plus insensibles en étaient profondément émus. Ses sanglots allaient quelquefois jusqu'aux cris et aux convulsions. Elle tomba malade dans la nuit du sixième jour de notre voyage d'une fièvre brûlante : ses deux petites filles s'attachaient au lit de la jeune malade et la caressaient ; elle pleurait alors et recommandait à Dieu et aux hommes ses chers et malheureux enfants.

Enfin, la nature épuisée succomba : au bout de

quelques jours, la pauvre Sara rendit son âme à son Créateur, pour aller recevoir la récompense d'une vertu si terriblement éprouvée. Ce fut une triste scène que celle qui se passa lorsqu'il fallut arracher les deux orphelines, Caroline et Marie, de la cabine où reposait en ce moment le cadavre de leur mère, pour donner à cette dépouille la sépulture de la mer....Presque tout le monde pleurait, quand on fit glisser sur la planche funéraire le corps de l'infortunée et qu'on entendit, du pont du vapeur mis au repos, le bruit de l'eau qui s'ouvrait et se refermait, pour engloutir les restes de cette victime.

Je dirai de suite que les petites orphelines furent traitées avec soin et confiées aux mains de personnes charitables, à leur arrivée à New York, pour être remises à la famille de la pauvre Sara, heureusement en état d'en prendre charge.

Je vais reprendre maintenant où je l'ai laissé, c'est à dire au premier jour du voyage, le fil de mon récit interrompu par ce pénible épisode ; car c'est ainsi que notre existence est faite, la vie et la mort, la joie et la douleur, le calme et la tempête se touchent ; de la scène déchirante que je viens d'esquisser faiblement je vais passer aux impressions douces ou gaies, sérieuses ou plaisantes d'un trajet sur mer.

XXXVI

LE VOYAGE.

Le vapeur nous emportait avec rapidité ; le soir nous touchions à un petit port du Mexique, Monterey, où les malles furent échangées en un instant, après quoi nous reprîmes notre course, en labourant profondément les vastes pleines de l'Océan. Je prenais plaisir à contempler le sillon du navire, et à voir refermer les ondes.

Nous naviguions en vue des côtes tourmentées de ces lointains rivages ; les baies, les pointes, les promontoirs disparaissaient les uns après les autres dans le lointain. Les montagnes de l'intérieur semblaient aussi fuir devant nous, par une marche plus lente ; c'était comme deux caravanes immenses défilant sous nos yeux d'un pas inégal.

Quelquefois la fumée de quelqu'habitation de pêcheur venait nous révéler l'existence de l'homme au milieu de cette nature qui semblait, en général, une vaste solitude : le soir nous apercevions, de temps en temps, la noire fumée ou la vaste flamme de

quelque volcan en travail. Puis, quand vint la nuit plus sombre, la phosphorescence de la mer nous permettait de suivre de l'œil le passage de ces énormes poissons du genre des voraces et surtout des requins, qui fourmillent dans ces parages.

Mon compagnon, M. Weelks, et moi passâmes une partie de la nuit à contempler ce grandiose spectacle. Qu'est-ce donc qui nous fascine dans ces rêveries ? Quel est donc le charme qui attire nos regards et nos esprits vers ces vastes horizons, si ce n'est le désir insatiable dont le cœur de l'homme est travaillé pour l'infini ! Oui, c'est là une aspiration de notre être vers son véritable but.

Le sixième jour de notre départ, une obstruction de la pompe de la machine à vapeur vînt, d'abord, ralentir notre marche, qui bientôt fut tout à fait interrompue : le vapeur, au repos de ses roues, semblait dormir sur la surface claire et unie de l'onde : il était poussé insensiblement par les courants vers la côte, dont nous étions à très petite distance. Le navire ne fut arrêté par ses ancres qu'au moment de toucher le rivage ; car il n'y avait aucun danger de ce côté. Nous restâmes ainsi toute une demi journée, que les mécaniciens du *Golden Gate* employèrent à réparer l'avarie.

La mer en cet endroit, comme sur toutes ces côtes du reste, était d'une transparence telle que nous pouvions distinguer les objets à plusieurs brasses de profondeur. Du pont de notre navire nous voyions les polypes et les araignées de mer dont le fond était littéralement couvert. Nous voyions aussi des troupes de requins prendre leurs ébats autour de nous, attendant quelque proie à dévorer.

Le boucher du *Golden Gate* eut alors la cruelle idée de nous donner un spectacle analogue à celui des combats de bêtes, que les empereurs donnaient au peuple de l'ancienne Rome, dans ces immenses amphithéâtres dont la ville éternelle conserve encore les superbes ruines.

Il y avait, parmi les bœufs vivants embarqués pour l'abattoir du bord, un pauvre animal malade, devenu par sa maigreur impropre à la boucherie : le boucher fit précipiter la pauvre bête toute vivante à la mer. La lourde charpente du bœuf n'avait point touché l'eau, que l'on vit une foule de requins de toutes les dimensions fendre l'onde comme des flèches, pour prendre chacun leur part de cette proie, que leurs yeux vigilants avaient vu partir du haut du pont du navire.

Le bœuf plongea à une grande profondeur dans sa chute ; en revenant à la surface il poussait des beugle-

ments à faire trembler, que répétaient les échos des rives voisines. L'animal environné de requins qui l'attaquaient de toutes parts, se mit à nager vers la côte ; mais il n'avait pas fait quelques pieds, pour s'éloigner du navire, que l'eau était déjà rougie de son sang : les requins le déchiraient à belles dents, et bientôt il fut mis hors d'état de faire le moindre mouvement. Les brigands qui le dépeçaient ainsi tout vif luttaient les uns contre les autres, se bousculaient, c'était à qui enlèverait un lambeau de chair au pauvre animal, dont la carcasse palpitante s'enfonçait dans la mer poursuivie et entrainée, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, par les requins.

Cette curée sanglante avait attiré, dans le cours du temps assez long qu'elle dura tant à la surface qu'au fond de l'eau, un nombre incroyable de requins de toutes grandeurs ; il y en avait de tout petits, agiles et acharnés comme des diablotins, et il y en avait que les marins nous dirent n'avoir pas moins de vingt pieds de long. Il fallait les voir s'élancer avec fureur puis tourner leur corps grisâtre au moment de toucher leur proie, afin de la saisir ; car telle est la construction de leur mâchoire que ce mouvement leur est indispensable.

Tout est spectacle pour l'homme, et il fallait voir avec quelle avidité les passagers du *Golden Gate* s'amusaient de celui-ci. Quelquefois je songeais que

des hommes sont assez souvent la victime de ces tigres de la mer dans ces parages et je disais, en regardant les restes déchiquetés du pauvre animal :— voilà pourtant comment ces gueux de requins traitent les dépouilles mortelles de tous les malheureux qui meurent sur l'océan : je ne me doutais pas, cependant, en ce moment, que la pauvre jeune femme dont j'ai raconté plus haut l'histoire allait être, en peu de jours, une de ces proies humaines de l'avide voracité des requins.

Le soir le *Golden Gate* reprenait sa course rapide, pour arriver le lendemain dans la nuit en vue de la baie d'Acapulco.

XXXVII

ACAPULCO.

Notre capitaine, qui avait à faire un assez long relais à Acapulco, aurait bien voulu entrer de suite dans le port ; mais la nuit était obscure et brumeuse, de plus, la rade sure et commode est cependant d'un accès assez difficile ; force lui fut donc d'attendre le jour et ce ne fut que vers les cinq heures du matin que nous pûmes nous aventurer dans l'étroit goulet qui mène dans la baie, à la faveur d'une brise du large qui vint dissiper la brume.

Nous parcourions à toute vapeur l'espèce de canal creusé par la nature à travers des rochers abruptes, jusqu'au détour, endroit où les navires sont obligés de tourner sur eux-mêmes, pour pénétrer dans la rade, dont l'entrée intérieure est commandée par une forteresse dont les canons prennent le canal en enfilade.

Acapulco est un port mexicain. La rade peut avoir environ deux lieues de circonférence, entourée qu'elle est de hautes montagnes dont les pentes

viennent se perdre dans une plage sablonneuse qui borde les contours de la baie. La ville est à droite en entrant, dominée du côté du sud par la forteresse dont je viens de dire un mot.

Cette rade, d'un bon mouillage abrité de tous côtés, est fort fréquentée par les navires à voiles qui viennent y renouveler leurs approvisionnements, et surtout, leurs provisions d'eau douce, et par les vapeurs qui viennent y prendre du charbon.

Le canon du *Golden Gate* avait réveillé les échos des montagnes voisines, et la vue de notre grand vapeur avait attiré sur la rive une partie de la population, qui retire d'assez bonnes aubaines de ces navires encombrées de passagers.

A peine l'ancre avait-elle mordu le fond de la baie que la plupart des passagers étaient déjà descendus dans des chaloupes, se dirigeant vers la terre, ou une nuée de petits mexicains, la plupart de race aborigène, nous attendait pour nous offrir en vente qui des fruits, qui des curiosités du pays.

Le paysage est admirable à Acapulco ; les maisons sont situées au milieu de bouquets de cocotiers et de palmiers qui dominent, en se mirant dans l'eau, cette étrange végétation mexicaine qui tapisse le sol.

Notre navire devait passer toute la journée à Acapulco pour renouveler sa provision de charbon : aussi eûmes nous tout le temps nécessaire pour visiter

cette charmante ville mexicaine, et pousser même quelques excursions dans les environs.

•

La première occupation des centaines de passagers du *Golden Gate*, après avoir jeté un coup d'œil sur la ville, fut de se répandre dans les restaurants (presque tous français) qui, au nombre d'une demi-douzaine, avaient mis en réquisition tous les œufs de l'endroit, pour la confection des omelettes de notre déjeuner qui nous couta une piastre par tête.

Les mexicains et les américains ne s'aiment pas ; le sang chaud des premiers ne s'accommode guère du grossier sans façon des froids yankees ; aussi n'est-il pas rare de voir surgir des querelles dans ces pied à terre de nombreux passagers californiens, la plupart américains. Nous avions été mis sur nos gardes, ce qui n'empêcha pas une altercation d'avoir lieu à propos d'achats de fruits, laquelle altercation se dénoua devant l'Alcade, ou magistrat du lieu, qui condamna quelques yankees à d'assez fortes amendes.

Pendant que quelques uns de nos compagnons payaient l'amende, qu'ils n'avaient probablement que trop bien méritée, je faisais moi, avec mon ami et quelques autres co-passagers, une petite excursion dans le voisinage de la ville. Nous pûmes jouir

pendant quelques heures de la plus délicieuse flânerie qui se puisse imaginer. Nous allions errant tranquillement au sein d'une atmosphère embaumée par les orangers et les citronniers, admirant la beauté du paysage, cueillant les fleurs de ces chauds climats, nous arrêtant à tout et, surtout, à voir de gros lézards se chauffer au soleil ou ramper à notre approche.

Nous parcourions les bords d'un petit ruisseau qui coule dans le voisinage des fossés de la citadelle, lorsque l'harmonie des guitares et la douce mélodie des romances espagnoles, chantées par des voix de femmes, attira nos pas ; en quelques minutes nous étions au milieu d'un groupe de mexicains et de mexicaines en partie de plaisir. Les hommes, nonchalement couchés sur l'herbe, jouaient aux cartes et les femmes, réunies en groupe sur le bord du ruisseau, suivaient les péripéties du jeu en pinceant doucement leurs guitares et en fredonnant des chansons du pays. Comme on nous salua, en souriant avec politesse et bonté, nous parlant espagnol, et comme notre présence ne parut déranger personne, nous nous assîmes pour jouir de ce doux concert et de cette scène charmante. Ce fut là que nous entendîmes raisonner le premier coup de canon qui nous donnait avis qu'il fallait songer à se rembarquer.

Nous reprîmes donc le chemin du port. Chemin

faisant en passant près de la citadelle, nous vîmes à une porte extérieure des ouvrages avancés une sentinelle mexicaine du régime républicain d'alors : le soldat du peuple-roi, ou, si on l'aime mieux, le soldat roi, était pieds-nus, avait le fusil en bandoulière sur l'épaule et dormait appuyé sur un rebord de mur. Nous ne voulûmes pas troubler le paisible sommeil de ce guerrier posant au repos, et nous continuâmes notre route vers la rade.

J'allais oublier de parler des petits plongeurs mexicains d'Acapulco. Les enfants de la classe pauvre des ports mexicains, qui presque tous appartiennent à la race qu'on désigne maintenant sous le nom général d'Astèques, comptent certainement parmi les meilleurs nageurs et plongeurs du globe. Dès qu'un navire étranger se montre dans la rade ; vous les voyez se diriger dans de petites embarcations vers ces navires et, arrivés auprès du bâtiment se déshabiller, se précipiter à l'eau et nager, en criant aux passagers du navire :— *Une real, signor !* Toujours les passagers jettent alors à la mer des pièces de monnaie que les petits drôles vont de suite saisir pour les rapporter, triomphants, à leur embarcation, prêts à recommencer autant de fois que les étrangers veulent bien se donner, moyennant ce pécule, le spectacle de leur étonnante adresse.

Cet exercice n'est pas toujours sans danger, que, dis-je, il est toujours accompagné d'un très grand

danger ; car il n'est pas rare qu'un requin, franchissant le goulet pour passer de la mer à la baie d'Acapulco, vienne se mêler de la partie et blesser ou même faire périr un des petits nageurs. Un enfant avait péri il n'y avait pas deux mois, de cette sorte, et l'un fut blessé le même jour que notre navire faisait halte à Acapulco. Tout cela n'empêche pas les petits nageurs de continuer leurs exercices, et cela n'engage pas les autorités à y mettre le holà.

Dejà le plus grand nombre de passagers étaient revenus à bord du *Golden Gate*, lorsque nous en touchâmes le pont ; le jour allait faire place à la nuit quand notre navire leva l'ancre et se remit de nouveau en marche. Je promenais sur le superbe panorama de la baie d'Acapulco, sur la ville coquettement bâtie, sur la forteresse si drôlement gardée, sur cette riche végétation mexicaine, sur cette côte si accidentée, mes derniers regards de voyageur, et je rêvais de mon pays du Nord, sous le ciel rougi de ces chaudes régions.

Le temps était calme et serein ; mais la chaleur, déjà grande, devint bientôt suffocante à mesure que nous avançions vers la zône torride. La fièvre, dite de Panama, laquelle a fait périr tant de victimes, se déclara à bord du *Golden Gate* : le médecin du

navire crut devoir recourir à toutes les précautions indiquées en de semblables circonstances.

J'avoue que l'irruption de cette maladie me causa de mortelles inquiétudes ; le désir de revoir mes parents et mon pays était tel, et la joie que je me faisais d'avance de mon retour telle aussi que l'idée de la possibilité de succomber en chemin m'était insupportable. Il fallait pourtant se résigner et accepter les décrets de la divine Providence, quels qu'ils fussent : je trouvai, dans cette salutaire pensée, un adoucissement que les plus beaux raisonnements et les plus éloquents discours n'auraient certainement pas réussi à me procurer.

La fièvre de Panama atteignit plusieurs passagers ; mais un seul succomba : je vis son cadavre descendre à la mer, c'étaient donc, avec celui de la jeune femme dont j'ai raconté l'histoire, deux dépouilles humaines que nous donnions en pâture aux hideux requins que je tiens en très grande horreur. C'est une triste cérémonie qu'une sépulture à la mer ! Ce cadavre lié dans un sac chargé à l'une de ses extrémités d'un poids destiné à l'entraîner au fond, cette planche placée sur le rebord du navire pour lancer le tout à l'eau, cet absence du prêtre et de toute cérémonie religieuse, ce bruit de l'onde qui s'ouvre et se referme sur la victime qu'elle engouffre ; tout cela au milieu de l'immensité de l'Océan, sur lequel le navire

semble un point imperceptible, tout cela est d'un effet triste et lugubre qui met le froid au cœur !

Nous avions perdu la côte de vue depuis quelques jours et, maintenant dirigeant notre marche vers la rive centre-américaine, nous approchions rapidement du terme de cette première course, Panama. Reprenant ensuite le terre à terre des côtes, nous cotoyions de nombreuses îles, que nous râsions d'assez près pour pouvoir en admirer la riche végétation, quelquefois même d'assez près pour distinguer les oiseaux au plumage rouge et bleu qui abondent en ces lieux.

Dans le voisinage de ces îles se faisait autrefois en grand la pêche des perles : cette industrie est bien diminuée depuis quelques années ; cependant nous pûmes remarquer encore quelques barques de ces pêcheurs, mouillées à quelque distance de la côte.

La pêche des perles de ces mers est faite par des plongeurs nègres, instruits dès leur plus tendre enfance pour ce pénible et dangereux métier. Les huitres qui contiennent ces perles sont fixées par leur écaille aux rochers du fond de la mer : le plongeur attaché à une corde, porte un marteau à la main et un petit panier à la ceinture ; il descend à pic dans l'eau, de la barque où se tiennent ses associés de travail : arrivé sur les rochers du fond,

il détache à coups de marteau les huîtres qu'il met dans son panier ; quand il sent qu'il ne peut supporter plus longtemps le manque de respiration et que la suffocation le menace, il donne un signal avec la corde et ses compagnons, restés dans la barque, se hâtent de le retirer avec le produit de ses courts instants de travail. Le pêcheur revient à l'air toujours très fatigué, quelquefois prêt à défaillir et rendant du sang par les narines. Toutes les huîtres ne portent pas de perles, et les perles qu'on en retire ne sont pas toutes belles : une perle de premier choix est le fruit de bien des pénibles plongeons de ces pauvres nègres, qui, pourtant, s'attachent à la poursuite de cette industrie, comme le chasseur de chamois des Alpes s'attache à ses périlleuses courses au milieu des précipices et des glaciers. Les professions, dont l'exercice est accompagné de dangers plus qu'ordinaires, semblent avoir pour l'homme une espèce de fascination, et ceux qui les exercent les abandonnent plus difficilement qu'on ne fait généralement des autres occupations de la vie.

Les eaux de l'embouchure du Golfe de Californie m'offrirent un spectacle que je trouvai bien étrange, alors que je m'amusais à le contempler du haut de notre navire ; je veux parler de la présence dans ces eaux de serpents jaunes, longs d'environ dix huit pouces, qui traversent en caravanes d'une terre à

l'autre au milieu de ces îles : un moment, il y en avait une quantité innombrable qui s'agitaient et se pressaient, les uns à côté des autres et à la suite les uns des autres, tout autour du vapeur qui semblait les avoir forcé à ouvrir leurs rangs pour lui donner passage.

Je me donne peut-être un plaisir égoïste à raconter tous ces petits détails, toutes ces impressions de mon voyage, à des lecteurs qui voudraient m'en trouver plus sobres ; mais j'éprouve à redire tout cela, au coin du feu canadien, une jouissance telle qu'il me semble que ceux qui auront la patience de me lire auront bien l'indulgence de me pardonner ces longueurs et ces inutilités.

XXXVIII

PANAMA.

Enfin le *Golden Gate*, après dix jours d'une marche rapide, arrivait en vue de Panama, dans l'après-midi du 13 avril 1852. A trois milles du rivage, le vapeur jetait l'ancre, et des chaloupes, toujours prêtes pour ce service, montées par d'habiles rameurs, venaient de terre pour débarquer les passagers et leurs malles.

Pour le prix de quatre réaux (cinquante centins), M. Wecks, mon compagnon de voyage, et moi, nous nous fîmes transporter au rivage avec nos bagages. Notre nacelle légère et rapide était poussée sans trop d'efforts par trois vigoureux petits indigènes, presqu'-encore enfants, mais déjà rameurs consommés.

La surface des eaux de l'immense baie était unie comme une glace ; plusieurs bâtiments de guerre de diverses nations étaient ancrés en face de la ville, reposant mollement sur l'onde avec leurs sabords ouverts, armés de leurs canons ; image de la guerre au sein du calme de la nature.

Les hôtels de Panama étaient déjà encombrés de plus de deux mille voyageurs, les uns allant, les autres

revenant, et ce fut avec toutes les peines du monde et moyennant grosse finance que nous pûmes trouver un gîte pour la nuit. C'était un spectacle curieux de voir les rues de la ville remplies de ces étrangers de toutes langues et de tous pays.

Panama est une ville intéressante à voir et qui présente tous les avantages et les inconvénients des anciennes cités, plus pittoresques et plus compactes que les cités modernes, plus difficiles à la circulation, avec des maisons de moindre apparence, mais réellement plus sûres et plus confortables : ces anciennes villes sont mieux faites pour la vie de famille, la vie d'intérieur, que pour la vie des rues qui y sont étroites et tortueuses. Panama porte le caractère d'une vieille place forte et d'une ville toujours éminemment espagnole et catholique.

Les murailles et les remparts mal entretenus sont dégarnis de presque toute leur artillerie, et les plantes grimpantes, les arbres mêmes, ont poussé dans les interstices et les crevasses que le temps a ouvertes dans les murs. Les églises et les couvents y sont nombreux, les maisons construites comme des forteresses, portant presque toutes des niches ornées de madones et d'autres petites statues ; et rien n'est plus commun que de rencontrer des hommes et des femmes

à genoux sur le trottoir, disant religieusement leurs prières devant une de ces niches, sans s'occuper des passants. Ce sont des prêtres, appartenant aux anciens grands ordres religieux, qui desservent cette population pleine de foi, mais fort en péril de ses mœurs au milieu de l'étrange autant que dangereux concours qui se fait en ce lieu.

La chaleur avait été accablante tout le jour ; sur le soir, je voulus faire, en compagnie d'un camarade de passage, une petite promenade dans la ville, du côté de la mer, pour jouir un peu des quelques haleinées plus fraîches dont mes pauvres poumons avaient grand besoin. Nous marchions à travers les rues étroites et tortueuses, mais pittoresques de la ville, lorsque mon attention fut attirée par une troupe de gros oiseaux d'une apparence demi sauvage, demi domestique, qui s'abattit, se répandant dans les rues et dans les cours, à peu près comme les corneilles 'abattent dans un champ, pour y chercher leur subsistance. Désireux de connaître quelque chose de ces singuliers oiseaux, qui, sans être des oiseaux domestiques, montraient une si grande familiarité, nous nous adressâmes à une femme du peuple, alors assise et chantant, s'accompagnant de sa guitare, à la porte d'une petite maison.

—“ Ah ! Signor, me répondit-elle, ce sont ces bons oiseaux qui sont chargés de nettoyer la ville, on

se garde bien de leur nuire, encore moins de les tuer, ils enlèvent les saletés et dévorent les rats, les souris et autres animaux nuisibles, ils mangent aussi les insectes incommodes. ”

Effectivement je remarquai ensuite que ces oiseaux, qui sont des espèces de vautours, se promènent librement partout, se posant sur les toits des édifices publics et des maisons privées, s'abattant partout, protégés qu'ils sont par les lois du pays et bien mieux encore par les mœurs et les idées des habitants de cette bonne ville de Panama, qui ne trouvent, dans leur charmante insouciance, rien de plus commode que de laisser le service de la propreté municipale à des oiseaux du ciel qui s'en acquittent si bien.

Partout sur notre passage, dans le cours de notre promenade, on nous offrait à acheter des fruits du pays ; et ces fruits sont délicieux. Mais dans cette saison, ils sont très dangereux pour les étrangers : j'étais déterminé à ne pas mettre obstacle par ma faute à mon heureux retour en Canada, je refusai donc d'acheter de ces fruits, et bien m'en prit ; car un grand nombre de voyageurs ont trouvé la maladie et la mort à Panama pour prix d'un simple acte de gourmandise de ce genre ; je dis gourmandise car les voyageurs étaient tous avertis des dangers que couraient ceux qui se permettaient de manger ces fruits, ou qui se livraient à quelqu'excès que ce fut.

Un nombre considérable de malheureux voyageurs sont tombés victimes des fièvres qu'on a nommées fièvres de Panama. Les dangers viennent de la succession des pluies torrentielles et des chaleurs étouffantes, qui marquent les diverses saisons de cet endroit et en rendent le climat si meurtrier pour les étrangers.

Une ancienne route pavée, à travers l'isthme, avait jadis donné à Panama une importance commerciale qu'elle avait perdue, et que vient de lui redonner la découverte des mines d'or de la Californie. Le concours d'étrangers devint bientôt tel, que les maisons disponibles de l'ancienne ville déchue ne suffisaient plus à loger les voyageurs : on se mit alors à construire des hôtels à l'américaine, genre calculé exclusivement au profit de l'hôtellier, sans égard pour la sûreté du logeant.

C'était dans un ancien édifice converti en hôtel que j'étais descendu ; ce n'était rien moins qu'un vaste édifice ; et cependant, nous étions là quatre ou cinq cents personnes logées au dortoir commun ; car tout l'édifice avait été converti en deux uniques salles, un réfectoire commun et un dortoir commun. On comprend pourquoi je ne fus pas pressé de m'aller mettre

au lit, si tant est que je puisse appeler lit, la couche qui m'était destinée.

Il me fallut bien cependant me décider à entrer dans ce lieu de repos, qu'éclairait une lampe placée au milieu de l'appartement : j'y fus reçu par les ronflements et les toussements de cette masse d'êtres humains entassés les uns sur les autres, ou à peu près. Je m'exécutai !... Après avoir fait ma prière, j'examinai mes couvertures pour voir si quelque scorpion ou quelque centipède ne s'y était pas logé, et me couchant je m'endormis ; mais pour me réveiller de grand matin.

XXXIX

A TRAVERS L'ISTHME.

Il fallait traverser à dos de mules une partie de l'Isthme jusqu'à la petite ville de Gorgona, située à l'embouchure de la petite rivière du même nom qui se jette dans la rivière Chagrès. Ce voyage se faisait en caravane, vraie macédoine de toutes sortes de gens, au sein de laquelle on pouvait entendre parler presque toutes les langues de l'Europe.

Une agréable surprise nous attendait à l'endroit où nous allions régler le prix du voyage avec le propriétaire de nos montures. Nous trouvâmes là deux princes de l'Eglise, dont nous devions être les compagnons de voyage. Ces deux illustres prélats étaient Nos Seigneurs l'Archevêque de l'Oregon et l'Evêque de la Californie : le premier, Monseigneur Blanchet, canadien né dans le diocèse de Québec, se rendait au Canada dans l'intérêt des affaires religieuses de son église, et le second, Monseigneur Alemany, de San Francisco, se rendait à New York pour des affaires de même nature, touchant la nouvelle chrétienté californienne. Nous eûmes le bonheur d'être

introduits à ces apôtres du Nouveau Monde, bien résolus à ne pas les perdre de vue de tout le voyage.

Notre caravanne était considérable, elle ne comptait pas moins de neuf cent cinquante voyageurs, montés sur autant de mules. La malle des Etats-Unis et le trésor des valeurs d'or expédiées de Californie étaient portés à dos de mulets par environ une centaine de ces bêtes : cinquante naturels de Panama, armés de sabres et de carabines, faisaient escorte.

Nous partîmes le matin de Panama : un soleil superbe s'était levé, nous promettant du beau temps, mais une chaleur étouffante. Je jetai un dernier coup d'œil sur l'océan en ce moment si tranquille, mais dont j'avais, plus d'une fois, dans mon loug voyage autour du Cap Horn, pu contempler les terribles fureurs. Je me disais en moi-même :—encore quelques étapes, et je vais revoir notre cher Canada et tous les êtres chéris qui m'y attendent.

Une foule de jeunes enfants, portant des fruits, couraient aux côtés de la caravane qui se formait lentement, en défilant les rues étroites de Panama : nous saluâmes les vieux édifices de cette cité qui porte en elle un parfum d'antiquité qui manque au

cœur et à l'esprit dans les villes américaines, et bientôt nous entrâmes dans la campagne cultivée qui avoisine la ville.

Les deux prélats avaient eu la bonté de nous accepter, mon ami et moi, comme associés de voyage : nous cheminions ensemble solidement établis sur nos mules, aux derniers rangs de la caravanne. Rien de plus enchanteur que le sentier que nous parcourions en ce moment, tout bordé de cette riche et luxuriante végétation des tropiques ; les orangers et les citronniers encadraient la route, les jardins ornés des plus belles fleurs étaient entourés de haies de cactus en pleine floraison. A côté des habitations croissaient le riz et la canne à sucre que ces bonnes gens cultivent, ou plutôt, laissent croître pour leur propre usage. Les habitants, assis aux portes de leurs chaumières, nous saluaient amicalement, et de nombreux enfants venaient nous offrir des bouquets et des fruits. Nous admirions toutes ces choses, au sein d'une atmosphère embaumée, mollement bercés par l'allure douce et tranquille de nos excellentes montures.

Ce jardin continuel s'étendait jusqu'à quelques milles de Panama ; après avoir franchi cette distance, nous entrâmes dans la forêt qui couvre les flancs et les sommets des Cordilières, comme on sait, fort abaissées dans l'Isthme. Ici disparaissaient les traces de la culture pour laisser à la nature primitive le domaine du sol.

Ces forêts sont formées de grands bois des espèces les plus précieuses : des singes gambadaient et grimaçaient, pendus aux branches de ces arbres, des perroquets aux couleurs variées, sifflaient en voltigeant sous ce vaste couvert: dans les touffes des arbustes en fleurs qui croissent aux pieds des grands arbres, des colibris de toutes nuances bourdonnaient... Tout cela est superbe à voir ; mais n'allez pas vous reposer sur ce sol si richement paré, n'allez pas vous endormir surtout à l'ombre de ces bosquets fleuris ; car des reptiles venimeux sont cachés sous l'herbe ; des insectes poisonneux habitent ces taillis où vous voyez briller les couleurs si chatoyantes de l'oiseau-mouche, et, surtout, la fièvre des tropiques est là en germe dans cette atmosphère de soleil et de parfums.

Notre voyage, à dos de mules, dura toute la journée, à travers les chemins ouverts dans les montagnes et les lits de marais desséchés qui deviennent presque des lacs, dans la saison des pluies qui tombent par torrents pendant des mois entiers. Le soir, nous arrivâmes à la petite ville de Gorgone, bâtie sur les bords de la Rivière Chagrès, au milieu de l'Isthme.

En un instant, toutes les petites maisons de Gorgone avaient été envahies par les voyageurs, inquiets de se trouver un gîte pour la nuit tant est dangereuse une

nuit passée à la belle étoile dans ces régions où des maladies nous arrivent avec le parfum des fleurs, et où l'on inspire la fièvre avec la chaleur si douce en apparence des nuits tropicales. Un grand nombre étaient encore sans abri, lorsque nous arrivâmes, étant des derniers. Cependant, grâce à notre qualité de français, grâce à nos illustres compagnons. Nos Seigneurs les Evêques d'Orégon et de San-Francisco, nous pûmes obtenir le couvert dans la chaumière d'un portugais établi depuis deux ans dans l'endroit.

De tous les voyageurs de l'Isthme, les américains étaient ceux qui obtenaient le plus difficilement l'hospitalité, ailleurs que dans les hôtels tenus par leurs compatriotes : leurs manières désagréables, leur grossier sans façon, leurs exigences arrogantes et leur brutalité, les rendent antipathiques au suprême aux races à mœurs douces et polies, que l'Espagne et le Portugal ont établies dans ces régions, où elles se sont identifiés les aborigènes, eux-mêmes disposés à la politesse et aux égards des sociétés policées. Cela a fait qu'il est péri comparativement beaucoup plus d'américains que de voyageurs d'autres nationalités dans ces régions qui ont donné tant de victimes, à cette époque des voyages vers la Californie.

Les habitants de Gorgone, ne voulant pas fermer leurs maisons, quand tant de gens avaient besoin

d'abris, se hâtaient de choisir pour hôtes des gens parlant l'espagnol, l'italien, le français, l'allemand, lesquels se présentaient à eux avec des formes polies et comme des obligés, au lieu d'affecter des airs de domination et de conquête.

La nuit que nous passâmes à Gorgone fut pluvieuse, et un assez grand nombre d'américains durent s'abriter de leur mieux et de cent manières ; toutes les maisons étaient encombrées, sans avoir pu loger tout le monde alors réuni sur les bords de la Chagrès : nous nous rencontrions avec les voyageurs qui devaient reprendre le lendemain nos mules, en route pour Panama.

Le nombre des insectes qui tourmentent les malheureux forcés de coucher dehors est incalculable, il en est un, entre autres, heureusement assez rare, qui mettrait en danger l'existence de celui qui ne saurait pas apporter un prompt remède à ses attaques ; cet insecte est appelé par les habitants du pays *La Nigua :*

Un américain qui avait couché sur le sable des bords de la Chagrès, n'ayant pu trouver un gîte, s'était senti piqué sous l'ongle d'un des doigts du pied pendant la nuit. Cette piqûre, médiocrement sensible d'abord, produisit bientôt une démangeaison insupportable ; la douleur augmenta graduellement, et un petit point noir se laissait voir à l'endroit affecté. Les

camarades du malade ne savaient pas tout ce que cela voulait dire, et ne savaient que faire pour apporter remède à ce mal étrange pour eux. Au matin, l'américain, dont les souffrances allaient croissant, se tordait de douleur, lorsqu'il vit venir à la rivière une femme du pays, à laquelle il s'adressa pour savoir ce que pouvait être sa maladie et quels soins il fallait y apporter.

—C'est la Nigua, s'écria la femme ; il faut enlever ses œufs. Et prenant une aiguille à son mantelet, elle ouvrit, sous l'ongle, la petite vésicule noire qu'on y voyait, la vida et la remplit de cendre de tabac.

La Nigua, voyez-vous, dépose ses œufs dans la blessure qu'elle fait ; ces œufs dans quelques heures s'échauffent et éclosent, et les nouveaux petits êtres déterminent sous la peau tout le mal dont je viens de parler. Si on n'y porte un prompt remède, la gangrène se déclare avec une fièvre violente, et le moindre malheur qui puisse arriver à cette époque de la maladie est une amputation heureuse du membre attaqué par cet horrible petite bête.

Beaucoup de gens ne peuvent habiter permanemment ces régions chaudes, n'arrivant jamais à se concilier avec l'idée de se voir exposées sans cesse aux attaques et même au simple voisinage des insectes

et reptiles dangereux ; le nom seul de la tarentule, du scorpion, des vipères, de la nigua leur donnent des crispations de nerfs ; de fait, il faut avouer que ce n'est pas un petit inconvénient de ces climats, si favorisés sous d'autres rapports : tant il est vrai que chaque contrée fournit ses avantages et se trouve soumise à ses inconvénients. Nos pères, gais autant que sages, nous ont laissé un refrain dont nous, leurs descendants, devrions bien faire un précepte.

" Nous sommes bien, tenons-nous y.
" Peut-être, ailleurs, serions nous pis !"

A quinze milles de Gorgone un convoi du chemin-de-fer nouvellement organisé nous attendait pour nous conduire à Aspinwall ; le trajet de Gorgone à la station de cette voie ferrée se faisait par canots sur la rivière Chagrès. De grand matin, donc, après avoir pris une nuit de repos dans nos logements de Gorgona, nous étions à débattre le prix de notre passage avec les canotiers du pays dont les embarcations couvraient la rivière. Il n'y avait pas de temps à perdre, et le débat ne fut pas long ; les canotiers avaient fixé le prix à huit piastres, et, bon gré mal gré, il fallait en prendre son parti, payer les huit piastres ou rester à Gorgona ; c'était à prendre ou à laisser.

Il faisait un temps maussade, le soleil dardait des rayons de feu et, de temps en temps, un orage de pluie venait nous inonder. Pour passer le temps les

passagers chantaient tour à tour des chansons de leur pays : les américains, qui ne chantent guère, faisaient eux partie de ce concert en criant—*hurrah ! hurrah ! hurrah !* sans s'ennuyer de ce délicieux refrain que semblaient goûter fort peu le reste des voyageurs, encore moins nos canotiers accoutumés à leurs douces romances espagnoles.

Ce voyage en canot ne manque ni d'intérêt ni de charme, il doit être délicieux quand on le fait par un temps ni trop chaud ni trop humide. Les bords de la rivière offrent partout une végétation qui semble encore renchérir sur la végétation si riche partout de ces climats : ici c'est un épais gazon d'un vert vigoureux parqueté de fleurs ; là ce sont des arbres gigantesques entrelacés de lianes qui forment des berceaux impénétrables aux rayons du soleil. Mais ces gazons ces berceaux de verdure fourmillent de reptiles venimeux et d'insectes pour le moins dégoutants, inconnus dans nos climats du Nord. Il ne ferait pas toujours bon de se laisser séduire par la beauté des lieux pour aller se reposer sur ces rives : c'est à peine si nos canotiers, gens du pays, comme je l'ai dit, osent de fois à autre s'aventurer sur le rivage pour tirer à la cordelle leurs canots. Les canotiers de la rivière Chagrès descendent leurs canots à l'aviron et les remontent à la perche où la cordelle : ils appartiennent à la race aborigène, mais ils parlent

l'espagnol : leur costume est des plus simples, frisant la nudité.

La rivière Chagrès est tortueuse, quelquefois rapide et partout encaissée dans cette végétation tropicale dont il est difficile de se faire une idée juste sans la voir. Des oiseaux inconnus aux pays froids et surtout des perroquets font briller la variété de leurs livrées éclatantes aux yeux du voyageur. Dans l'onde, les alligators fuient entre deux eaux ces voyageurs qui viennent ainsi, en aussi grand nombre, troubler leurs retraites naguères si paisibles : d'énormes tortues reposent lourdement au bord de la rivière, en se chauffant au soleil. Imaginez, lecteurs, l'étrange spectacle que cet ensemble constitue pour un homme de nos pays septentrionaux.

On avait, à l'époque dont je parle, fait pratiquer par les habitants du pays un chemin de raccourci pour éviter ce voyage assez difficile et assez coûteux par la rivière ; mais les quelques heures de marche, qu'il fallait faire à travers ce sentier de la forêt, suffisaient souvent pour faire contracter au voyageur une maladie particulière connue dans la contrée sous le nom de *buelta*, qui présente pour symptômes caractéristiques des maux de tête, une gêne dans la respiration, des nausées et souvent des agitations

spasmodiques dans les membres. Pour peu que la *buelta* dure, le malade tombe dans un état de prostration telle qu'il lui est impossible de continuer sa route sans secours. Malgré qu'il suffise de prendre quelques heures de repos au grand air pour revenir de cette singulière affection, le danger de la contracter a fait que la route de terre, dont je viens de parler, a bientôt été tout à fait abandonnée.

Nous étions partis de grand matin de Gorgona et il était midi lorsque nous entendîmes le sifflet de la locomotive qui traînait un convoi arrivant d'Aspinwall. Les passagers que portait ce convoi devaient prendre nos canots pour remonter la rivière et, nous, nous prenions nos places dans les voitures qui devaient nous mener à Aspinwall. C'était ainsi, partout sur les routes qui menaient en Californie à cette époque, un va-et-vient continuel d'émigration et de contre-émigration.

Le chemin de fer sur lequel nous allions nous aventurer était alors tout nouveau : tracé à travers la forêt épaisse et des précipices affreux, c'était bien la route la plus fantastique qu'on puisse imaginer : en certains endroits la voie ferrée était établie sur des charpentes si frêles qu'on eut dit que notre convoi était monté sur des échasses.

Nous n'avions que quinze à vingt milles à parcourir ainsi. Bientôt donc le convoi sortit de la forêt pour nous laisser voir l'immensité de l'Océan Atlantique s'ouvrant devant nous ; nous arrivions à Aspinwall où nous attendait un vapeur de la Compagnie qui avait le monopole de la route de Panama, ce vapeur sur lequel nous devions prendre passage était le *Crescent City*, lequel était loin d'être aussi magnifique que le *Golden Gate* que nous avions laissé à Panama.

———

XL.

D'ASPINWALL A NEW-YORK.

Aspinwall, à l'époque de mon retour, n'était qu'un simple débarcadère, nouvellement établi : quelques maisons en voie de construction, quelques barraques de bois servant de logements aux employés du chemin de fer et de la compagnie des vapeurs, ou des restaurants pour les nombreux voyageurs amenés dans ces parages.

Avant l'acquisition des immenses terreins du débarquement d'Aspinwall par la puissante compagnie qui venait de s'assurer le monopole du transport sur la route de Panama, Chagrès, petite ville, peuplée presqu'exclusivement par des aborigènes, était le lieu de débarquement et d'embarquement des vapeurs californiens. Chagrès est situé à une assez grande distance d'Aspinwall à l'embouchure de la rivière du même nom ; naguères encore inconnu, ce village jouissait alors d'une réputation peu enviable pour avoir, par son insalubrité, causé la mort à des milliers de voyageurs. Une autre raison qui a fait choisir

Aspinwall et abandonner Chagrès est la différence énorme qui existe entre les deux endroits comme ports de mer, le dernier étant exposé aux coups des tempêtes si terribles sur ces mers tourmentées, et le premier offrant un abri comparativement très sûr aux navires qui le fréquentent.

A l'heure où j'écris, Aspinwall a pris une importance qu'on n'eut guère soupçonné il y a un quart de siècle ; des quais considérables ont été construits et une petite ville a surgi sur cette plage naguères encore sauvage. Un chemin de fer, traversant les forêts, les montagnes et les marécages de l'Isthme, transporte en quelques heures le voyageur d'un océan à l'autre.

Une autre ligne a été établie par la compagnie Vanderbilt par le Nicaragua, qui a fait et fait encore concurrence à la ligne de Panama ; cette route du Nicaragua, incontestablement inférieure sous tous les rapports, a réussi, par des affiches trompeuses et une réduction dans les prix, à tromper un grand nombre de voyageurs dont la trop grande confiance a été terriblement punie. Depuis, cependant, une seconde compagnie de transport, acquéreur des intérêts des fondateurs Vanderbilt, a réussi à améliorer cette route, au point d'en rendre la fréquentation sans dangers, avantageuse même au point de vue du bon marché relatif.

Nous étions donc arrivés à Aspinwall, devant nous était la mer, en ce moment calme et paisible, sur laquelle j'allais encore m'embarquer ; cette fois, non pas pour m'éloigner de mon pays, de tous ceux qui m'étaient chers dans le monde, mais pour m'en rapprocher : au moins, me disais-je en moi-même, chaque tour de roue de ce vapeur sur lequel je vais confier mes jours à l'océan, chaque tour de roue est un pas en avant sur le chemin de mon pays.

Le *Crescent City* attendait au bout du quai, l'embarquement des passagers que venait d'amener le chemin de fer ; le colosse chauffait ses immenses fournaises, dont les énormes cheminées déversaient dans les airs une fumée noire et épaisse qu'une petite brise légère de terre étendait au loin au-dessus de l'onde.

Trois heures avaient suffi pour compléter l'embarquement ; les voyageurs et leurs bagages, le trésor des exportations d'or de la Californie et les malles de la Poste aux lettres, tout était entré dans les flancs de l'énorme navire. Le soleil se couchait à l'Occident, le ciel était pur et serein, la surface de la mer était unie comme une glace, le capitaine donne l'ordre du départ, on lâche les amarres qui retenaient le navire captif au quai ; le mouvement des machines qui secouent la charpente du navire se fait sentir, les roues commencent à battre l'onde de leurs immenses

aubes, avec cette régularité monotone qui donne tant à rêver dans les jours ennuyeux d'une longue traversée sur mer.

Le cap au large nous laissions promptement la terre. Les passagers, assis, couchés ou debout sur le pont, contemplaient le beau spectacle qu'offrait en ce moment le crépuscule; presque tous dégustaient des fruits délicieux du pays que nous venions de quitter, fruits achetés à de petits noirs qui n'avaient laissé le navire qu'après la mise en mouvement des machines, en franchissant d'un saut, avec leurs corbeilles vides l'espace déjà ouvert entre le vapeur et le quai. C'était en effet une jouissance que de mordre dans ces belles oranges et ces délicieux ananas, dont la crainte des maladies de l'Isthme nous défendait l'usage à terre. Imaginez, en effet, si c'est une privation que de se voir entouré pendant plusieurs jours de ces fruits rafraîchissants autant que savoureux, au sein d'une atmosphère toute de feu, de voir les gens du pays en user à cœur joie et de ne pouvoir y toucher: véritable supplice de Tantale qu'il nous avait fallu subir, à peine de risquer de faire une de ces maladies qui ont emporté, dans ces régions meurtrières aux étrangers, une foule incroyable de malheureux voyageurs californiens.

Je reposai bien cette première nuit de notre voyage

d'Aspinwall à New-York, sans crainte des fièvres, des scorpions, des tarentules, des centipèdes et des nigua.

Nous traversâmes donc cette belle mer qui forme le Golfe du Mexique, parsemé de ces îles sans nombre que se sont appropriées, en se les disputant, souvent les diverses puissances de l'Europe. Nous cotoyâmes Saint Domingue, dont l'aspect me remettait en mémoire les terribles massacres des planteurs français par leurs anciens esclaves. Un point à l'horizon nous fut désigné comme indiquant l'île anglaise de la Jamaïque ; à l'Ouest de la ligne que suivait notre vapeur, nous vîmes Cuba, cette perle des Antilles, ce bijou que l'Espagne conserve avec un soin jaloux et, certes, bien légitime.

Traversant ce dédale d'îles et franchissant l'espace avec vitesse nous approchions du terme de notre course sur mer ; car notre navire allait d'Aspinwall à New-York sans faire de relais.

Nous fûmes témoins, sur l'Atlantique, le soir du douzième jour de notre traversée, d'une chasse à la baleine. Un baleinier américain faisant route pour les mers du Sud, sans doute, avait aperçu ce qu'on appelle en terme de l'art un banc de baleines ; nous le vîmes mettre un instant en panne pour lancer à la

mer deux de ses chaloupes. Les hardis pêcheurs se dirigèrent alors, à force de rames, vers l'endroit où les énormes cétacés prenaient leurs ébats, sans se soucier, probablement, de ces quelques pygmées qui s'avançaient contre eux, montés sur des frêles barques, qui semblait de légères coquilles.

Nous vîmes manœuvrer les deux baleinières, nous vîmes le harponneur de l'une d'elles lancer son harpon sur une des baleines, nous vîmes celle-ci bondir, entraînant la chaloupe dans sa course rapide, puis s'arrêter, puis repartir encore. Mais la nuit qui arrivait et l'éloignement nous empêcha d'assister des yeux à la fin de cette lutte de l'homme avec le géant de la création animale. Quand la nuit prit, le navire baleinier était, cependant, encore en vue, mais très loin, nous ne distinguions guères plus que les jeux de fusées qu'il lançait pour diriger la course de ses chaloupes et maintenir avec elles ses communications.

Avant le jour nous étions dans les eaux de pilotage de la baie de New-York ; un bateau-pilote vint nous accoster, pour nous donner le pilote qui devait diriger notre course à travers les chenaux difficiles qui conduisent à la rade de la Babylone commerciale du Nouveau Monde.

La nuit était sombre et froide, un vent assez violent

soufflait en ce moment, presque tous les passagers dormaient dans leurs cabines, le navire allait à grande vitesse, lorsqu'une violente secousse vint ébranler le bâtiment qui s'arrêta court. Les voyageurs éveillés en sursaut, sortaient de leurs chambres dans les toilettes les moins convenables du monde, la plupart et surtout quelques femmes, criant d'épouvante, ne sachant ce qui était arrivé et s'imaginant déjà voir sombrer le vapeur.

Le capitaine et ses officiers s'efforçaient de calmer les terreurs de ces malheureux, en leur expliquant qu'il n'y avait aucun danger, que le navire avait tout bonnement touché sur un de ces bancs de sable, si nombreux à l'entrée de la baie de New-York.

Nous demeurâmes cependant quelques heures échoués sur ce banc de sable et ce ne fut que la marée montante du matin qui put, en nous remettant à flot, nous permettre de continuer notre course.

Enfin, le dimanche, 28 avril 1852, le *Crescent City* nous déposait à neuf heures du matin sur un quai de New-York, contents d'avoir encore une fois pu échapper aux dangers de la mer.

XLI.

LE RETOUR ET MES RÉFLEXIONS.

Je n'avais pas grand' chose à faire à New-York et j'avais hâte de toucher le sol de ma patrie ; aussi ne restai-je pas longtemps sur le territoire américain : le deux Mai, quatre jours après mon arrivée à New-York, je prenais congé de mon camarade de voyage, M. Weelks, et deux jours après j'étais dans les bras de mes chers parents, après une absence de plus de deux ans et demi.

Je n'essaierai pas à peindre les joies du retour, les sentiments qui m'agitèrent alors ; mais je dirai que je formai en ce moment la résolution bien ferme de ne plus quitter ma patrie. C'est en vain que la Californie, ce beau pays, s'est enrichie des travaux de l'agriculture, que sa société, alors livrée aux affreux caprice de *la loi de Lynch*, s'est depuis un peu régularisée, que les voies de communication qui y mènent se sont améliorées, que le télégraphe a anéanti presque la distance qui la séparait du reste du continent ; pour moi, ses avantages que je reconnais, ses beautés que

j'admire et dont je conserve le souvenir, ses richesses que tout le monde n'atteint pas, tant s'en faut, mais qui fascinent, demeurent aujourd'hui comme non avenus. Vivre sur le sol de mon cher Canada, à l'ombre du clocher de l'Eglise de ma paroisse, pour reposer après ma mort sous un tertre canadien protégé par la croix de nos cimetières, voilà le sort que je convoite maintenant.

Puis notre pays offre pour tous ses enfants assez d'espace, assez de pain et surtout des avantages d'un ordre supérieur, tels que nulle part ailleurs dans le monde il ne s'en trouve de plus grands.

Avant, pendant et depuis ce mien voyage que je viens de raconter, des milliers de canadiens ont émigré en Californie et dans les autres parties des Etats-Unis. Or, je le demande à l'honnête vérité, combien en est-il qui ont trouvé la fortune qu'ils avaient rêvée? combien en est-il qui ont trouvé pour leurs familles, je ne dis pas la richesse, mais je dis une aisance un peu respectable, et surtout stable, l'aisance d'un de nos habitants canadiens par exemple?....

Mais au contraire, combien n'en est-il pas qui ont trouvé la mort, et quelle mort souvent, Grand Dieu! dans cet exil volontaire! Combien dont les os sans

sépulture blanchissent sur les routes de la Californie? Combien qui sont tombés depuis dans la guerre américaine, sans gloire, sans profit pour personne sous un drapeau qui n'est pas le nôtre? Combien qui ont perdu la foi et ont déshérité leurs malheureux enfants du superbe héritage transmis par leurs pères et confié à leur honneur, à leur conscience, l'héritage du salut éternel, l'héritage de notre foi catholique! Tous les avantages matériels ne pourraient entrer en ligne de compte avec les dangers de l'ordre religieux que courent nos compatriotes aux Etats-Unis, alors même qu'on serait certain des plus brillants succès de fortune! Quel sujet de réflexions donc, quand on sait de science sûre et certaine et indéniable que le succès temporel, même médiocre, ne favorise pas un sur mille de nos malheureux compatriotes dispersés sur toute l'étendue du territoire des Etats-Unis.

Restons canadiens, en Canada, et vivons de la vie de nos glorieux ancêtres, pour mourir de la mort heureuse dont presque tous sont morts entourés des soins de la Religion. Cultivons nos champs avec courage, exploitons les ressources de notre pays et, alors que notre sort comme peuple chrétien est véritablement digne d'envie, nous n'aurons rien à envier aux autres peuples de ce qui fait le vrai bonheur dans le temps.

PHILÉAS VERCHÈRES DE BOUCHERVILLE.

MANUSCRIT DE M. PIERRE BOUCHER

ANCIEN GOUVERNEUR DES TROIS-RIVIÈRES.

NOTE

DE LA

COLLABORATION.

Depuis quelque temps déjà, on se proposait de publier, dans les *Soirées Canadiennes*, le document suivant émané d'un homme qui a joué un rôle important dans l'histoire de notre pays, document, du reste, si plein de charmes par l'admirable esprit qui le pénètre et les conseils éminemment chrétiens qui y sont donnés.

On aimera à retrouver, dans cet écrit, cette grandeur et cette simplicité d'âme qui faisaient le fond du caractère de nos ancêtres, qualités nées de leur foi et qui leur ont rendu possible l'établissement solide de notre petit peuple, en dépit des difficultés que des hommes moins fortement trempés auraient déclarées dès l'abord insurmontables.

La collaboration des *Soirées Canadiennes* ne saurait mieux faire que de placer ce document immédiatement à la suite de l'écrit de M. le Docteur de Boucherville, descendant direct de M. Pierre Boucher, ancien gouverneur des Trois Rivières. Les réflexions, dont M. de Boucherville a parsemé son intéressant récit d'un voyage en Californie, sont tellement en harmonie avec les conseils et les vœux exprimés par son illustre ancêtre, dans les deux courts mais intéressants écrits que l'on va reproduire, qu'on ne manquera pas d'y voir un signe de bon augure pour notre nationalité. On se dira :—tant que les canadiens français resteront ce que les ont fait leurs pères sous le rapport de la foi religieuse, tant et aussi longtemps leur existence comme race est assurée.

La copie, d'après laquelle se fait ici la reproduction des deux mémoires du fondateur de Boucherville, est dûe à l'obligeance de M. l'Aumônier des Ursulines qui a bien voulu y attacher l'authentique que voici :

" Cette copie est en tout conforme au Manuscrit
" envoyé le 15 Mars 1841 aux Dames Religieuses
" Ursulines de Québec, par son Honneur Jacques
" Viger, Maire de Montréal.

Signé : " GEO. L. LEMOINE, PTRE."

On trouve dans l'attachante " Histoire des Ursulines de Québec " et ailleurs, des détails fort intéressants sur

l'ancien gouverneur des Trois Rivières. La collaboration renvoie le lecteur à ces ouvrages et aux mémoires du temps pour plus ample information ; il n'entre pas dans le plan de ce recueil de rédiger des notes étendues sur les questions qui se rattachent aux anciens manuscrits qu'on y reproduit.

Cependant, on a cru devoir insérer la courte notice biographique suivante, rédigée sur des notes préparées par M. l'abbé Pepin, curé de Boucherville et M. l'abbé Tanguay, si connu pour ses vastes recherches généalogiques

Pierre Boucher arriva à Québec en 1635, il était âgé d'environ 13 ans ; il avait suivi son père qu'accompagnaient aussi Gaspard et Marin Boucher frères de Pierre et Marie sa sœur. Marie Boucher demeura à Québec et Gaspard alla plus tard s'établir à Trois-Rivières, Marie Boucher se maria en 1645 à Etienne de Lafond à Québec.

En 1639, c'est-à-dire à l'âge d'environ 17 ans, il fut envoyé aux Hurons pour apprendre la langue et devenir interprète : on choisissait pour entrer dans ce corps distingué des interprètes les hommes les plus intelligents et les plus recommandables, dont plusieurs furent dans la suite ennoblis par le Roi de France.

Pierre Boucher demeura deux ans aux Hurons. A son retour en 1641, il entra dans la garnison de Québec d'abord comme simple soldat, puis il fut fait caporal, puis sergent, en demeurant toujours interprète : pendant les sept années qu'il demeura dans les cadres de la petite armée régulière du Canada il se distingua à diverses reprises dans des combats soutenus contre des forces iroquoises toujours de beaucoup supérieures en nombre. En 1648 il fut envoyé à Trois-Rivières comme commis aux magasins de l'état ou il devint bientôt commis en chef. En 1651, il fut nommé capitaine des habitants des Trois-Rivières, avec mission d'exercer les milices au maniement des armes et de fortifier le bourg de Trois-Rivières. En 1658, il fut, en addition à ses fonctions militaires, appelé à exercer la charge de lieutenant civil et criminel.

Ce fut à cette époque que M. de la Poterie, alors gouverneur de Trois-Rivières, devant descendre à Québec pour y traiter des affaires de son gouvernement, donna à M. Boucher mission de commander en son absence. Le nouveau commandant n'avait sous lui que 46 hommes en état de porter les armes, il fut attaqué par 600 Iroquois qui brûlèrent quelques maisons en dehors du bourg, puis se ruèrent sur les faibles fortifications de la place. Les canadiens se défendirent si vaillamment, et les dispositions prises

par leur commandant étaient si bien calculées qu'après un court combat, qui coûta la vie à plusieurs iroquois, ceux-ci demandèrent à traiter avec M. Boucher ; il se fit remettre les prisonniers fait ailleurs par les Iroquois, au nombre desquels était le Père Poncet, puis il se rendit à Québec pour faire ratifier le traité par M. de Lauzon. Celui-ci félicita M. Boucher, lui dit que la colonie venait de recevoir de sa main un service éminent et le nomma Gouverneur de Trois-Rivières.

En 1661, M. Boucher fut envoyé en France par M. d'Avaugour pour y faire connaître la situation de la colonie, exposée sans cesse aux incursions des iroquois et à peine défendue par quelques soldats et le peu de colons, dont l'intrépédité vraiment héroïque ne pouvait cependant pas toujours suppléer au nombre.

Ce fut pendant ce voyage que M. Boucher reçut du Grand Monarque ses lettres de noblesse. Il revint au Canada avec un bataillon de 100 soldats et 200 nouveaux colons. Il reprit, au retour, son poste de Gouverneur de Trois-Rivières : en 1667 il se demit de sa charge et en 1668 il alla établir sa seigneurie de Boucherville.

M. Boucher était marié à Jeanne Crevier dont il eut quinze enfants neuf fils et six filles : deux de ses

fils se sont fait prêtres et une des ses filles est entrée en religion aux Ursulines de Québec, où elle portait le nom de Mère St. Pierre.

Les familles Boucher de Boucherville, Boucher de Grosbois, Boucher de Grandpré, Boucher de Niverville, Boucher de Montbrun, Boucher de Laperière, Boucher de Labruère, Boucher de LaBroquerie, Boucher de Montarville, Boucher de Montizambert, et Verchères de Boucherville sont nées de l'ancien gouverneur des Trois-Rivières ou de sa descendance directe.

Sans parler des alliances contractées par les présentes générations, la nombreuse postérité du *Grand Père Boucher*, (c'est ainsi qu'il est désigné dans plusieurs documents du temps) est alliée, par les femmes, à un très grand nombre des anciennes familles du pays, notamment aux familles Crevier, Sabrevois de Bleury, Legardeur de Tilly, DeMuy, Gauthier de Varennes, du Pads, Pommereau, Denis de la Ronde, Rainbault de St. Blain, Picaudy de Contrecœur, Dufrost de la Jemmerais, de Pierreville, Frémont, Perrault de Linière, Taillandier, Noyel de Fleurimont, St. Luc de La Corne, Chaussegros de Léry, Hertel de Rouville.

Les personnes qui s'occupent de notre histoire intime savent qu'il se fait actuellement un très grand travail de recherches, dont le résultat sera de donner au pays l'arbre généalogique complet de la famille canadienne. Plus nous saurons ce qu'étaient nos religieux ancêtres, plus nous les étudierons dans le peu d'écrits qu'ils ont laissés et surtout dans les actes nombreux et glorieux qu'ils ont accomplis, plus nous serons attachés au maintien de l'héritage national qu'ils nous ont légué. Ils le savaient bien, eux, et ne l'oublions pas, nous, ce qui fait l'homme, ce qui fait la famille, ce qui fait l'état tels que l'homme, la famille et l'état devraient être, c'est la foi religieuse ; selon que la croyance sera forte et que les doctrines qui en sont le sujet seront vraies, un peuple sera plus ou moins bon, il résulte qu'un peuple ne peut atteindre l'excellence à laquelle il lui est possible d'arriver, sans être profondément et pratiquement catholique ! Malheureusement, cela ne s'est vu que chez certaines nations et seulement pour un temps : cela ne se voit guère de nos jours, aussi examinons comme le monde des peuples est secoué de toutes parts et de toutes façons.

M. S. S.

DE

M. PIERRE BOUCHER,

ANCIEN GOUVERNEUR DE TROIS-RIVIÈRES, ETC.

1.

RAISONS QUI M'OBLIGENT A ÉTABLIR MA SEIGNEURIE DE BOUCHERVILLE.

2.

MES DERNIÈRES VOLONTÉS, — OU ADIEUX DU GRAND PÈRE BOUCHER.

†

RAISONS

qui m'engagent à établir ma Seigneurie des Iles Percées, que j'ay nommée Boucherville.

Première Raison.—C'est pour avoir un lieu dans ce pays consacré à Dieu, où les gens de bien puissent vivre en repos et les habitants faire profession d'estre à Dieu d'une façon toute particulière:—ainsi, toute personne scandaleuse n'a que faire de se présenter pour y venir habiter si elle ne veut changer de vie, ou elle doit s'attendre à en estre bientôt chassée.

Deuxième Raison.—C'est pour vivre plus retiré et débarrassé du fracas du monde, qui ne sert qu'à nous désoccuper de Dieu et nous occuper de la bagatelle; et aussi, pour avoir plus de commodité de travailler à l'affaire de mon salut et à celui de ma famille.

Troisième Raison.—C'est pour tâcher d'amasser quelque petit bien par les voies les plus légitimes qui puissent se trouver, afin de faire subsister ma famille, pour instruire mes enfants en la vertu, la vie civile et les sciences nécessaires à l'état où Dieu les appellera ; et ensuite les pourvoir chacun dans la condition où il plaira au Seigneur.

Quatrième Raison.—Comme c'est un bien fort avantageux tant pour les grains que pour les nourritures, et que ce serait dommage qu'il demeurât inutile, ou que cela est capable de mettre bien des pauvres gens à leur aise, ce qui ne se peut faire si quelqu'un ne commence,—cette terre m'appartenant, je crois que Dieu demande de moy que j'aille au plus tôt l'establir. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est la connaissance que j'ay que cela sera utile au public et au particulier.

Cinquième Raison.—C'est qu'il me semble que j'auray plus de moyens de faire du bien au prochain et d'assister les pauvres, que dans le poste où je suis, (1) où mes revenus ne suffisent pas pour faire ce que je voudrais, ayant d'ailleurs une grosse famille ; (2)

---

(1) Gouv. aux Trois-Rivières en 1667.
(2) Il avait 8 enfants en 1667.

—ce qui fait que je n'ay à présent presque que le désir et la bonne volonté. Peut-être que dans la suite me trouverai-je en état d'exécuter les sentiments que Dieu me donne conformément à ce que j'ay vu pratiquer autrefois à un grand homme de bien ; ce que je ne pourrais faire, demeurant ici.

Pour y réussir, je prie notre Dieu, par le mérite et l'intercession de son fidèle serviteur le R. P. de Brebeuf, (1) de m'en faciliter l'établissement, si c'est pour sa gloire et le salut de mon âme et celui de toute ma famille ; sinon, qu'il ne permette pas que j'en vienne à bout, ne voulant rien que sa sainte volonté.

Je mets cecy par écrit, afin que si Dieu permet que je réussisse, le relisant, je me souvienne de ce à quoy je me suis engagé ; afin aussy que mes successeurs sachent mes intentions. Je les prie de continuer dans la même volonté, si ce n'est qu'ils voulussent enchérir par dessus moy, faisant quelque chose plus à la gloire de Dieu : c'est en quoy ils me peuvent le plus obliger, ne leur demandant pour toute reconnaissance que

---

(1) On avait autrefois une très grande confiance en l'intercession du Père de Brebeuf, brûlé vif par les Iroquois aux missions huronnes : les mémoires du temps font souvent mention d'actes semblables d'invocation privée.

Dieu soit servy et glorifié d'une façon toute particulière dans cette Seigneurie, comme en étant le maître. C'est mon intention ; je le prie de tout mon cœur qu'il veuille bien l'agréer, s'il lui plaît. Ainsi soit-il.

BOUCHER.

———

MES DERNIÈRES VOLONTÉS. (1)

†

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Je donne mon âme à Dieu, mon corps à la terre. Je veux mourir dans la foi et religion Catholique, Apostolique et Romaine. Je laisse le peu de bien que j'ai à mes enfants pauvres, auxquels je recommande ;—premièrement,—de prier Dieu pour le repos de mon âme ; 2°. d'avoir soin de payer ce qui se trouvera être dû lorsque je mourrai ; 3°. d'aimer et honorer leur bonne mère, de ne la chagriner en rien, la supporter et défendre contre tous ceux qui voudraient lui faire de la peine. Enfin, rendez-lui les devoirs de bons enfants et assurez-vous que Dieu vous en récompensera. 4°. Je vous recommande la paix, l'union et la concorde entre vous, et que l'intérêt ne soit jamais capable de mettre la moindre division

---

(1) Ou les *Adieux du grand père Boucher.*

entre vous. Ne vous amusez pas à écouter les rapports qui vous seront faits de vos frères et sœurs. Aimez-vous les uns et les autres, le tout dans la vue de Dieu, vous souvenant qu'il faudra tous faire ce que je fais, c'est-à-dire, mourir et paraître devant Dieu, pour y rendre compte de vos actions ; ne faites donc rien dont vous ayez sujet de vous repentir.

Je ne vous laisse pas grand bien, mais le peu que je vous laisse est très bien acquis. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous en laisser davantage, je n'ai rien négligé pour cela, n'ayant fait aucune folle dépense, vous le savez tous ; mais Dieu, qui est le maître, ne m'en a pas voulu donner davantage. Je vous laisse bien des personnes de rang, de distinction, et d'honnêtes gens pour amis ; je ne vous laisse aucun ennemi de ma part, que je sache. J'ai fait ce que j'ai pu pour vivre sans reproche, tâchez d'en faire de même. Obligez autant que vous pourrez tout le monde et ne désobligez personne, pourvu que Dieu n'y soit point offensé. Ayez toujours, mes chers enfants, la crainte du Seigneur devant les yeux et l'aimez de tout votre cœur.

C'est à vous, Ma chère Femme, que je parle à présent.

Continuez d'aimer vos enfants, mais aimez-les également, comme j'ai fait pour entretenir la paix et la concorde entr'eux. Ce n'est pas que ceux qui nous témoignent le plus d'amour, et qui ont plus de respect, sans intéret, ne méritent que nous les aimions davantage, mais il ne faut pas que cela paraisse aux yeux des autres ; parceque ceux qui font moins leur devoir envers nous, sont les moins vertueux et par conséquent plus capables de troubler la paix. Demandez en particulier à Dieu qu'il récompense ceux qui vous portent le plus de respect, et faites ce que vous pourrez en secret pour le reconnaître. Priez et faites prier pour ma pauvre âme. Vous savez combien je vous ai aimée, et tous vos parents pour l'amour de vous. En écrivant ceci je m'examine sur le temps que nous avons vécu ensemble, mais ma conscience ne me reproche rien, si ce n'est de vous avoir trop aimée ;—mais en cela je n'y vois pas de mal, grâce au Seigneur.

A Monsieur De Muy.

Je vous prie, Monsieur, comme un homme d'esprit, de vouloir bien contribuer à maintenir la famille en bonne intelligence. Vous savez, Monsieur, que vous m'avez souvent dit, que vous vouliez vivre et mourir mon ami, et que vous m'en donneriez des preuves dans toutes les rencontres. En voici une occasion. Je

sais qu'il n'appartient qu'à une âme aussi généreuse que la vôtre, de servir un ami après la mort ; c'est quelque chose de grand, puisque c'est le servir sans intérêt. C'est ce que j'attends de votre générosité, et je meurs dans cette confiance que vous travaillerez de tout votre pouvoir à maintenir tous vos beaux-frères et belles-sœurs dans l'union, et que vous ferez tout votre possible pour qu'il n'y ait aucune brouillerie entr'eux. Je leur ordonne d'avoir beaucoup de confiance en vous et de déférence pour vos sentiments.

A Tous en général.

Je vous parle à tous, mes chers enfants. Voulez-vous que Dieu vous bénisse ? Tenez-vous en paix les uns avec les autres, et que l'intérêt ne soit pas capable de vous désunir ; ce qui pourrait arriver dans le partage du peu de bien que je vous laisse. C'est si peu de chose que cela n'en vaut pas la peine, mais si par malheur, ce que je ne crois pas, il arrivait quelque difficulté entre vous, prenez deux ou trois personnes de vos amis, des plus gens de bien, et leur remettez tous vos intérêts entre les mains et passez-en par où ils jugeront à propos : vous souvenant qu'un méchant accord vaut mieux qu'un bon procès. Souvenez-vous encore que le meilleur moyen d'entretenir la paix, c'est de conserver la crainte de Dieu.

Ayez confiance en sa bonté et il vous donnera ce qui vous est nécessaire. Faites du bien à tout le monde pour l'amour de lui ; ne faites de mal à personne : autant que vous le pourrez. C'est Dieu qui m'a donné le peu de bien que je vous laisse ; il m'en a assez donné pour vivre honorablement avec les honnêtes gens ; il vous en donnera aussi autant qu'il vous sera nécessaire et à vos enfants ; je l'en prierai de tout mon cœur, s'il me fait miséricorde, comme je l'espère de sa bonté. Faites réflexion qu'il y a bien des personnes qui se fatiguent, jour et nuit, pour amasser du bien pour des gens qui se moquent d'eux, après la mort. Il faut faire ce que l'on peut pour en amasser ; ne négliger aucune occasion ; mais que ce soit toujours sans préjudice de notre conscience et de notre honneur. Plutôt vivre pauvre, plutôt mourir, que de rien faire contre l'ordre de Dieu. Si vous vivez dans sa crainte, il aura soin de vous.

Fuyez toutes sortes de débauches et faites en sorte que vos enfants ne le soient pas. Souvenez-vous de cette parole du Sauveur :—" La vie est courte, mais l'éternité ne finira jamais. " Je ne m'étends pas davantage, vous êtes assez instruits de vos obligations de chrétiens ; mettez en pratique ce que vous savez et vous serez sauvés. Soyez charitables et aumôniers autant que vous le pourrez. Faites-vous le plus d'amis qu'il vous sera possible, mais préférez toujours

les gens de bien ; parce que les personnes qui vivent dans la crainte de Dieu vous peuvent beaucoup servir par leurs prières, conseils et bons exemples, au lieu que les libertins font tout le contraire ; il ne s'y faut même fier que de bonne sorte. Il arrive souvent que l'intérêt et la défiance fait qu'ils n'agissent pas sincèrement avec vous, et qu'ils vous disent souvent le contraire de ce qu'ils pensent. Il faut avoir la simplicité de la colombe, mais en même temps la prudence du serpent. Il est rare d'en trouver un avec qui on puisse agir à cœur ouvert, à moins qu'il ne soit véritablement vertueux, pour lors, vous pouvez lui ouvrir votre cœur, sans crainte d'être trompé. Mais prenez garde qu'il y a bien des hypocrites, qui sont mal-aisés à connaître. Tout ami intéressé, il ne faut pas s'y fier. On peut pourtant quelquefois s'en servir dans la grande nécessité, mais toujours avec la défiance, sans toutefois le faire paraître.

Lisez le plus que vous pourrez de bons livres, et quand vous en trouverez qui vous donnent de bonnes instructions pour l'état où Dieu vous a mis, ne vous contentez pas de les lire une fois, mais tâchez de les posséder. Ceux que Dieu a appelés dans l'état du mariage pourront lire la *Famille Sainte* par le P. Cordier, Jésuite, les *Conseils de la Sagesse* et autres semblables.

Adieu donc, mes pauvres enfants pour un peu de temps, parce que j'espère que nous nous reverrons dans le Paradis, pour louer Dieu pendant toute l'éternité, sans jamais être séparés. C'est là où nous nous entretiendrons cœur à cœur ; c'est pour cela que je conjure ceux qui ressentiront quelque affliction de notre séparation, de faire réflexion que ce n'est que pour peu de temps, et que nous nous réunirons bientôt ; d'ailleurs que ne vous étant plus utile à rien, il ne se faut pas tant affliger ; la perte n'est pas grande. De plus, vous savez qu'il se faut tous séparer. Ainsi je vous dis *Adieu*, comme celui qui s'en va devant vous attendre. Priez Dieu pour moy, je le feray pour vous. Comme je ne sçais quand je mourray, ni la manière, et que j'ignore si j'auray le temps de vous parler, c'est pour cela que je le fais icy de crainte de ne pouvoir le faire dans ce temps-là.

Je commence par vous, *Ma chère Femme*, je vous dis *Adieu*. Souvenez-vous combien je vous ai aimée. Priez Dieu pour moy et soyez à vous préparer à la mort. Vous êtes âgée et par conséquent ne pouvez pas tarder à me suivre. D'ailleurs, il ne faut pas se laisser surprendre. Réparez par vos bons exemples les mauvais que j'ay donnés.

Et vous, mon *Fils de Boucherville*, je vous dis

adieu. Ne vous affligez pas de notre séparation. Je dis aussi adieu à votre femme et à vos enfants. Priez tous le Seigneur pour moy, je le ferai pour vous. Je vous recommande trois choses : 1° de vivre dans la crainte de Dieu ; 2° de continuer à y élever vos enfants ; 3° de vivre en homme d'honneur, et que rien ne paraisse en vous que d'honnête homme. Vivez en paix avec vos frères et sœurs. Vous êtes l'aîné, agissez en père de famille, et que l'intérêt ne vous fasse jamais rompre avec eux. Souvenez-vous que Dieu a soin de ses serviteurs, mais surtout des pacifiques et des miséricordieux.

Je vous donne ma bénédiction et à tous vos enfants que j'aime tendrement, comme aussy votre femme pour qui j'ai bien de la considération, et que je n'oublierai pas devant Dieu.

Dites à *votre sœur de Varennes*, que je lui dis *adieu* et à tous ses enfants, que j'aime et que j'ai toujours aimés. Je leur donne et à elle ma bénédiction. Je les exhorte tous à vivre dans la crainte de Dieu, et de s'entr'aimer les uns les autres comme Dieu et la bienséance le demandent.

Vous direz à *votre frère de Grandpré*, Major des Trois-Rivières, que je lui dis *adieu*, à sa femme, et à

ses enfants; qu'ils prient Dieu pour moy et qu'ils ne s'affligent pas de notre séparation, qui ne sera que pour un temps. La vie est courte. Je le conjure de travailler de tout son possible et d'employer son esprit et son crédit à maintenir la paix et l'union dans la famille. Je le prie de continuer à vivre dans la crainte de Dieu et en homme d'honneur, comme il a fait jusqu'à présent.

Adieu, mon *fils de Grosbois.* Vous savez combien je vous ai aimé, n'en soyez pas ingrat, mais priez Dieu pour moy en reconnaissance. Ne vous affligez pas de ce que je vous quitte ; Dieu le veut, et il est tems de partir. Je ne suis plus utile à personne en ce monde, j'y suis à charge aux autres et à moy-même. Je vous donne ma bénédiction, à votre femme et à vos enfants, à qui je dis aussi adieu. Vivez tous dans la crainte du Seigneur. Contribuez de tout votre pouvoir à conserver la paix entre vos frères et sœurs; que l'intérêt ne soit jamais cause de votre désunion.

Je dis *adieu* à *ma fille Le Gardeur*, à son mary et à tous ses enfants, auxquels je donne ma bénédiction. Vous ne devez pas douter, ma chère fille, que je n'aye bien de l'amitié pour vous. En reconnaissance, priez Dieu pour ma pauvre âme et engagez M. Le Gardeur

de ma part à conserver la paix et l'union dans la famille. Qu'il se souvienne que—" bienheureux sont les pacifiques. " La vie est courte et l'éternité bien longue, puisqu'elle n'a pas de fin. Servez bien Dieu, en remplissant fidèlement tous les devoirs de votre état.

Adieu ma *Fille de Muy* ; adieu à tous vos enfants, à qui je donne comme à vous ma bénédiction. Je prie de tout mon cœur le Seigneur qu'il vous donne tout ce qui est nécessaire en ce monde, et le Paradis en l'autre. Je demande la même grâce pour M. DeMuy. Priez Dieu pour moi qui vous aime tendrement.

Je prie de rechef M. de Muy de se souvenir qu'il m'a promis d'accommoder tous les petits différents qui pourraient naître dans la famille. Souvenez-vous, Monsieur, que Dieu vous a donné de l'esprit et du talent pour cela ; de plus, vous êtes homme d'honneur et de parole, ce qui fait que je fonde beaucoup sur vous.

Mandez à *Votre Frère, le Curé de St. Joseph* que je lui dis *adieu* ; qu'il se souvienne de moy au St. Autel, et que je lui donne de tout mon cœur ma bénédiction. Il peut beaucoup contribuer à maintenir la paix et

l'union dans la famille, qu il y travaille; je l'en prie très-instamment.

Adieu, mon *cher fils de Montbrun ;* adieu à votre femme et à vos enfans. Je vous donne à tous ma bénédiction. Priez pour moy. Vous savez que je vous ay beaucoup aimés ; je sais que vous m'aimez réciproquement et que par conséquent vous aurez de la douleur de ma mort ; mais je vous conjure de ne vous point afflger: cela ne servirait qu'à intéresser votre santé. Songez que vous avez une famille qui a besoin de vous ; d'ailleurs vous ne perdez rien en me perdant. Je vous seray plus utile auprès de Dieu, s'il me fait miséricorde, comme je l'espère de sa bonté.

Adieu, mon cher *fils de Laperière.* Je sais combien vous m'aimez et que notre séparation vous sera bien sensible, mais consolez-vous et dites bien souvent : Dieu l'a voulu de la sorte, que son saint nom soit béni ! Priez le Seigneur pour moy. Je ne vous en dis pas davantage, vous savez mes sentiments. Je vous donne ma bénédiction, et je prie le Seigneur qu'il vous donne la sienne. Craignez Dieu et fuyez le péché.

Adieu, ma fille de Sabrevois; dites à M. de Sabrevois que je luy dis *adieu* et à votre fille; je vous donne ma bénédiction. Vivez toujours dans la crainte de Dieu et l'horreur du péché. Priez le Seigneur pour moi, je le feray pour vous. Je conjure M. de Sabrevois de contribuer à conserver la paix et l'union dans la famille.

Adieu, ma chère fille Boucher. Je suis fâché de vous laisser, sans que vous soyez pourvue. Vous sçavez que ce n'est pas ma faute, et qu'il n'a dépendu que de vous. Dieu aura soin de vous et vous servira de père. Vous avez votre mère, qui vous aime beaucoup. Priez Dieu pour moi, je le prieray pour vous. Je vous donne ma bénédiction et vous laisse sous la protection de la Sainte Vierge.

Mandez à *votre frère Boucher*, Prêtre du Séminaire de Québec, que je lui dis *adieu*; que je lui donne ma bénédiction; qu'il prie Dieu pour moy, surtout au saint sacrifice de la Messe. Je ne lui donne aucune instruction, parcequ'il en sait assez et plus que moi. Qu'il continue comme il a commencé, et qu'il contribue à faire régner la paix et l'union dans la famille.

Adieu, mon fils de Niverville. Je vous donne ma

bénédiction. Ayez bien soin de votre mère, qui vous a tant aimé et qui vous aime encore tendrement.

Adieu ma chère fille de St. Pierre, adieu mà chère enfant. Je vous donne ma bénédiction. Priez Dieu pour moi et ne vous affligez pas quand on vous portera la nouvelle de ma mort : au contraire réjouissez-vous de ce que Dieu m'a appellé à lui, et délivré par sa bonté des misères de cette vie. Je sais que cela vous sera difficile, parce que vous m'aimez trop et que d'ailleurs votre naturel tendre et affectueux vous cause bien de la peine dans de semblables rencontres.

Si vous m'avez aimé plus que vos frères et sœurs, j'ay aussi eu bien de la tendresse pour vous et j'en auray toute l'éternité. J'ay dessein de vous écrire une lettre particulière pour vous dire adieu ; votre attachement pour moi mérite bien cela : je le feray à mon retour de Québec, si Dieu me fait la grâce de faire ce voyage. Je fais cecy d'avance, de crainte d'estre surpris par la mort ; sachant bien que ce vous sera et à tous vos frères et sœurs, une consolation, surtout à ceux qui ont plus de tendresse pour moy, de voir que j'ay eu le soin de leur dire adieu, devant que de sortir de ce monde.

En cas que je mourrusse subitement, ou sans pouvoir parler je donne à *ma fille de St. Pierre*, mon reliquaire d'argent que je porte sur moy. Il y a bien des indulgences appliquées dessus, mais elles ne luy

peuvent servir ; elle en pourra faire mettre d'autres. Comme c'est tout ce qui me reste à donner, et il est bien juste que je le donne à celle qui m'a tant témoigné d'affection, et qui a toujours eu pour moy un si tendre attachement, pendant que j'ai vécu en ce monde.

Aux autres.—Je leur laisse le peu de bien que Dieu m'a donné, à condition toutefois qu'ils prieront et feront prier Dieu pour moi. Je leur demande à chacun des messes, sans compter les prières qu'ils feront : c'est bien la moindre chose qu'ils puissent faire pour le repos de mon âme. Je leur en demande autant pour leur mère à qui ils ont tant d'obligation.

Du 18 *Août.* (1)—J'ay cru devoir ajouter icy, que ma femme et moy avons fait un testament, lequel nous ne souhaitons pas qui soit ouvert qu'après la mort du dernier vivant, à moins qu'il ne survînt

---

(1) Il n'y a point d'année. Ce pourrait être pourtant 1696—J. V.

quelque chose qui obligeât à l'ouvrir plus tôt, ou pour quelques raisons que nous n'avons pu prévoir. Mais quoiqu'il puisse arriver, qu'on n'y change absolument rien de nos intentions, qui sont de vous faire vivre en paix, et d'empescher que vous ne plaidiez les uns contre les autres.

Nous avons tâché d'y garder l'égalité en tout ; cependant s'il parait que quelqu'un soit plus avantagé, souvenez-vous que vous êtes tous frères et sœurs et qu'il ne se faut pas porter envie les uns aux autres. Ce n'a pas été notre intention d'en gratifier les uns plus que les autres, mais quand cela serait, nous avons droit de le faire, étant maîtres de notre bien.

Tout notre désir, en vous laissant ce que nous avons et que Dieu nous a donné, c'est que vous vous en serviez à la subsistance de vos familles et à entretenir la paix et l'union entre vous.

Je ne doute pas que si quelqu'un de vous la veut troubler, Dieu l'en punisse : je l'en prie et l'en prierai de tout mon cœur.

BOUCHER.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

FEU LOUIS MOQUIN,

ANCIEN AVOCAT DU BARREAU DE QUÉBEC.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

FEU LOUIS MOQUIN

ANCIEN AVOCAT DU BARREAU DE QUÉBEC.

LOUIS MOQUIN.

Ceux qui visitent pour la première fois la Bibliothèque des avocats à Québec, y remarquent suspendu au mur un petit portrait à l'huile de huit pieds carrés. Figure allongée, teint extrêmement pâle et indiquant un état maladif, nez aquilin, front découvert et très-intelligent, tel est l'ensemble de ce portrait. Si vous questionnez quelque avocat présent, il vous répondra que c'est là le portrait de M. Moquin, ancien avocat exerçant son ministère au barreau de Québec il y a quelque quarante ans ; homme remarquable d'ailleurs par ses talents et sa rare probité : on vous citèra à ce sujet deux ou trois anecdotes, et voilà tout. Et pourtant, M. Moquin a joui dans son

temps d'une réputation justement méritée. Mais comme, dans sa courte carrière, il n'a pris qu'une faible part aux affaires publiques et s'est contenté d'exercer avec éclat la profession qu'il avait embrassée, son nom n'est guère connu aujourd'hui en dehors du cercle du barreau. On nous saura peut-être gré d'avoir réuni sous forme d'esquisse biographique les renseignements que nous avons pu nous procurer de quelques personnes qui ont vécu dans son intimité.

Louis Moquin naquit à Montréal en 1787. Ayant eu le malheur de perdre son père quand il était encore en bas âge, il fut élevé par un de ses oncles, marchand de Varennes. Placé à l'âge de treize ans au Petit Séminaire de Québec pour y suivre son cours d'études, il se distingua dès lors par des talents extraordinaires et un grand amour du travail. En peu de temps, il avait surpassé tous ses condisciples et à chaque concours on était certain de le voir au premier rang. Les professeurs regardaient comme une injustice de le laisser concourir, avec ses confrères de classe, tant il y avait de disproportion entre ses talents et les leurs. Ils avaient cru néanmoins trouver un moyen de rémédier à ce prétendu inconvénient en le plaçant dans des classes supérieures; mais, peine inutile! le jeune Moquin se riait de toutes les difficultés et faisait chaque jour l'étonnement de ses maîtres qui, de guerre lasse, lui avaient décerné le

titre d'*Imperator perpetuus*. Le trait suivant donnera une idée de son ardeur à l'étude et de sa prodigieuse mémoire. Quelqu'un lui avait prêté le discours sur l'Histoire Universelle de Bossuet. Rempli d'admiration pour le bel ouvrage de l'Evêque de Meaux, il n'avait plus qu'un désir, celui de s'en procurer un exemplaire pour l'étudier à son gré. Mais ce n'était pas chose facile ; les livres étaient alors très rares dans le pays et se vendaient très cher. Après mille recherches, il ne put trouver chez aucun libraire le livre qu'il désirait. Il prend alors résolûment son parti, il apprend par cœur le discours sur l'Histoire Universelle. Ce trait ne rappelle-t-il pas celui de Démosthènes recopiant huit fois de sa propre main, les ouvrages de l'historien Thucydide ?

Il ressentait dès lors les atteintes d'un mal de poitrine qui devait le ravir à la fleur de l'âge, mais son ardeur à l'étude n'en était pas diminuée et au bout de cinq ans il avait terminé son cours. Il se livra d'abord à l'étude de la médecine sous la direction du Dr. Buchanan, médecin distingué de l'époque, mais la faiblesse de son tempéramment et son organisation nerveuse et irritable l'empêchèrent de s'aventurer dans la pratique de cette active profession. Il se détermina alors à étudier le droit. Il entra d'abord en cléricature avec feu M. John Ross, mais ce dernier ayant été nommé quelque temps après prothonotaire adjoint de

la Cour du Banc de la Reine du district de Québec, M. Moquin alla achever le terme de sa cléricature avec M. George Pyke, alors avocat général et qui siégea plus tard comme juge à Montréal.

Ce fut le 26 octobre 1813 que M. Moquin fut admis au barreau. La renommée l'avait précédé en l'annonçant comme un jeune homme de talents distingués et de haute capacité. En peu de temps, on le vit s'élever au premier rang de sa profession et entouré d'une clientèle aussi nombreuse que respectable. On venait le consulter de toutes parts, car il savait résoudre avec une clarté admirable les questions les plus difficiles et les plus compliquées. Plus d'un plaideur se vit contraint de transiger avec un adversaire, plutôt que de ne pas suivre les conseils sages et prudents de ce profond jurisconsulte.

Devant les tribunaux, son élocution n'était point brillante; il n'était pas chaleureux et pathétique comme son confrère et son ami, M. Vallières de St. Réal; mais son langage était pur et châtié. Un exorde simple et modeste, une narration claire et approfondie des faits de la cause qu'il plaidait, une juste application des points de droit qui devaient la déterminer, jointe à une dialectique qui lui était

particulière et qui ne souffrait pas de réplique, tel était le caractère général de ses discours. Ses plaidoiries écrites et ses pièces de procédure étaient préparées avec soin et contenaient un exposé précis et méthodique des points les plus saillants qu'il entendait soutenir ou combattre. On ne se rappelle pas l'avoir jamais entendu énoncer un fait qui ne fût strictement prouvé ni recourir à un subterfuge pour gagner la cause la plus importante, licence que, soit dit sans médisance, on se permet quelquefois au barreau. Aussi les juges l'écoutaient-ils avec un sentiment de déférence et de respect, tant ils étaient convaincus de sa probité à toute épreuve ; et l'on pouvait lui appliquer en toute vérité les paroles du Chancelier d'Aguesseau faisant l'éloge d'un avocat de son temps : " sa probité reconnue était une des armes les plus redoutables de son éloquence et son nom seul était un préjugé de la justice des causes qu'il défendait."

Sur ce chapître, il était d'une telle rigidité, que lui proposer de défendre une cause injuste, c'était le jeter dans des accès de colère. Il disait que son plus grand ennemi était un client malhonnête. Il répétait souvent qu'il n'était pas assez riche pour faire des restitutions, qu'il devait en conséquence choisir ses causes avec soin. Il racontait lui-même le trait suivant. Un américain vint un jour le consulter pour faire saisir un train de bois d'une valeur considérable.

Au nombre des documents nécessaires pour opérer cette saisie, il fallait une déposition sous serment afin d'obtenir l'autorisation du juge. M. Moquin se disposait à préparer cette pièce et il demanda à l'américain quelle était la personne qui serait en état de déposer de tous les faits nécessaires.—*My ownself*, répondit l'américain, *I am ready to swear to any thing and to every thing.* (" Moi-même, je suis prêt à faire serment de tout ce qu'on voudra.)"—" Alors, dit M. Moquin, reprenez vos papiers et votre argent, et retirez-vous. " On cite encore le trait d'un usurier qui était venu le consulter sur une transaction boiteuse, et qui dût se rappeler longtemps la rude semonce qu'il en reçût. On raconte encore qu'une autre fois, il était à l'audience et commençait l'instruction d'une cause quand il s'aperçut qu'il avait été trompé. Alors, séance tenante, il rejette brusquement à son client les pièces du dossier et lui dit :—" Cherchez qui vous défendra, je ne travaille pas pour les gens de votre espèce. "

A l'époque dont nous parlons, le barreau de Québec, qui était composé de vingt cinq à trente avocats, comptait plusieurs hommes remarquables, les uns, par leurs talents naturels et leur science approfondie du droit, les autres par une érudition aussi vaste qu'elle était variée. Parmi les plus distingués, on peut citer les noms de messieurs

Borgia, Pyke, Ross, André Stuart, Fletcher, Plamondon, Vallières de St. Réal, Cochran, Hamel, Primrose et Black. Ce dernier est le seul survivant. Tous étaient non seulement les confrères mais encore les amis de M. Moquin. A cette liste d'amis, il faut ajouter les noms de plusieurs citoyens notables qui se sont distingués dans diverses carrières, et entre autres Messieurs Planté, Neilson, Bélanger, Quirouet, Woolsey, le Juge Taschereau et G. B. Faribault. Mais son ami le plus cher et celui qu'il regardait comme son confident et son protecteur, et en qui il reposait une confiance de prédilection était M. l'Abbé Jérôme Demers, pendant longtemps supérieur du Séminaire de Québec. Et cette amitié était certainement réciproque, car nous avons entendu nous-même M. Demers parler avec attendrissement de M. Moquin et lui décerner un juste tribut d'éloges pour ses talents et ses vertus.

De mœurs irréprochables, simple dans ses goûts, M. Moquin partageait ses heures de loisir entre la société de ses amis et la culture des beaux-arts, de la musique surtout qu'il aimait passionnément. Il touchait assez bien le piano. Souvent, après une journée entière consacrée à la plaidoirie ou à un travail ardu dans son étude, il se mettait au piano et les accords qu'il en tiraient ranimaient ses forces abattues. Si on voulait lui faire plaisir, c'était de l'inviter à quelque

réunion musicale, alors sa joie était sans bornes. Aussi ne manquait-il jamais d'aller entendre les artistes célèbres qui, comme des oiseaux de passage, visitaient de temps à autre notre ville.

Les douleurs qu'il ressentait et qui devaient nécessairement influer sur son humeur, jointes à un extérieur grave et réservé, faisaient croire à plusieurs personnes que M. Moquin devait être peu sociable, mais ceux qui avaient l'avantage de le connaître changeaient bientôt d'avis, car il était du caractère le plus doux et du commerce le plus agréable. Dans ces repas de corps, véritables réunions de famille, que le barreau était dans l'habitude de donner une ou deux fois par année, nul convive ne se montrait plus aimable. D'humeur vive, il cherchait toujours à amener la conversation sur quelque sujet piquant et qui pût égayer l'assistance. Un jour, au dessert, quelqu'un ayant chanté une chanson où l'Angleterre, son climat brumeux et ses usages parfois singuliers étaient critiqués d'une manière très spirituelle, un avocat anglais, récemment établi dans le pays, piqué au vif de ces saillies se lèva tout à-coup en disant: "—On a chanté une chanson contre l'Angleterre ; eh ! bien, moi, je vais en chanter une contre la France." Effectivement, il entonna sa chanson, mais il y mettait tant de rage, roulait de si gros yeux et de ses doigts crispés comprimait la nappe avec tant de force que

M. Moquin se repandit en saillies qui tournèrent tous les rieurs contre le malheureux barde, qui dut abandonner la partie au milieu d'un fou rire général.

Mais une si belle carrière devait être bientôt interrompue et pour nous servir d'une autre expression de d'Aguesseau : " Tout devait être rapide en lui, et par une espèce de fatalité, sa vie même devait suivre le cours prématuré de sa gloire." En effet, la maladie le réduisit bientôt à un état de langueur et de dépérissement qui le conduisit au tombeau, le vingt trois Juin 1825, à l'âge peu avancé de trente huit ans. Il fut vivement regretté de toutes les personnes qui le connaissaient et les journaux de l'époque nous disent qu'il fut du petit nombre de ceux dont la mort est une perte publique. Ses funérailles furent une preuve de l'estime que ses concitoyens avaient pour lui. Le cortége se composait des Juges de Québec, du barreau en costume suivi des étudiants en droit et des citoyens les plus respectables de la ville. Ce fut M. l'Abbé Demers qui lui rendit les derniers devoirs de la Religion. Quand les avocats furent de retour au Palais de Justice, ils furent mandés en la Chambre des Juges et là, le président de la cour, le Juge Sewell, rappela d'une manière touchante les éminentes qualités du défunt. Il fit comprendre que le barreau venait de faire une perte qu'il mettrait du temps à réparer. Il termina par un trait qui lui était parfaitement

connu ainsi qu'à tous les autres juges devant qui M. Moquin avait plaidé, c'est qu'il n'avait jamais entrepris la défense d'une cause sans s'être assuré par les meilleurs renseignements qu'elle était fondée en justice et en équité.

Ph. J. Jolicœur.

Québec, 1865.

PORTRAIT

DE

P. BOUCHER

ANCIEN GOUVERNEUR DE TROIS-RIVIERES

ET

FONDATEUR DE LA PAROISSE DE

BOUCHERVILLE.

Ce portrait a été photographié d'après un tableau à l'huile maintenant en possession de M. Charles de Boucherville, membre du Parlement Canadien, descendant direct de l'ancien gouverneur de Trois-Rivières.

L'ILE SAINT BARNABE'

COMTÉ DE RIMOUSKI.

L'ILE SAINT BARNABE'

DANS LE COMTÉ ET DANS LA PAROISSE DE RIMOUSKI.

I.

L'ILE ET SES ENVIRONS.

En face de la belle baie, au fond de laquelle se pose coquettement le joli village de Rimouski, entourée des plus beaux aspects qu'il soit possible d'imaginer, se voit l'Ile Saint Barnabé, délicieuse corbeille de verdure sise au sein des eaux du grand fleuve, dans un endroit de son cours où un espace de près de douze lieues sépare ses deux rives.

Cette île, bien connu des marins auxquels elle présente deux hâvres sûrs et commodes contre les tempêtes, cette île, si petite qu'elle soit, a une histoire qui ne manque pas d'intérêt et dont je viens essayer ici d'esquisser quelques fragments.

L'Ile Saint Barnabé a environ une lieue de longueur sur une largeur moyenne d'à peu près six arpents; du côté du large la marée laisse à peine ses bords, mais du côté de terre le reflux des eaux permet de faire à pied le trajet de soixante arpents environ qui sépare l'île du village, en suivant les contours de la batture qui assèche. L'Ile est, sauf les faibles portions défrichées, couverte de bois de sapins, d'épinette et de bouleaux, et d'une vigoureuse végétation d'arbustes et de plantes portant fruits. Les varecs aux mille formes et aux cent couleurs tapissent les rochers et les galets qui l'entourent. C'est un endroit de chasse et de pêche; les outardes, les canards et toute la tribu des palmipèdes s'ébattent dans l'onde qui l'environne, voltigent autour et au-dessus de ses grands arbres et barbottent dans ses mares. Les coaques se perchent aux branches de sa forêt qui abrite leurs nids, et les goëlands par milliers y font retentir l'air du bruit de leurs bruyants *coyouc*, *coyouc*, *coyouc*.

Des pêcheries de fascines y arrêtent dans leurs dédales des bancs entiers d'aloses, de harengs, de sardines et de capelans; tandis que le superbe saumon du Saint-Laurent s'y prend aux filets qu'on lui tend. Au large on pêche la morue et le flettant, pendant que les chasseurs poursuivent dans leurs légers canots la pourcie et le loup-marin. D'énormes gibards se prelassent au sein de leur élément et souvent tout

près du rivage : puis, quand l'hiver a mis un pont de glace entre l'Ile et la terre, que le sol est couvert de son blanc manteau, que les sapins courbent leurs branches sous le faix de la neige, on *traverse* à l'Ile pour tendre des collets aux lièvres nombreux, qui battent de leurs pieds mollets les sentiers qu'ils ont tracé sous le couvert.

Oh ! Saint Barnabé, que de fois je t'ai visitée dans mes courses de chasseur, que de fois j'ai reposé la nuit dans tes cabanes ! Que de fois, debout sur les pointes qui terminent ton domaine, j'ai admiré la beauté de tes environs ! Que de fois j'ai, sur tes rochers, livré ma tête rêveuse au souffle de tes brises et de tes tempêtes. Puis cette terre-du-Sud qu'on voit si bien de tes bords s'élever par gradins vers l'intérieur, puis ce village de Rimouski, ne sont-ils pas chers à mon cœur : j'y sais des âmes qui m'aiment et que je paie de retour ; j'y ai des souvenirs que j'emporterai avec moi en quittant ce monde.

Le lecteur de ces lignes, si ces lignes doivent avoir des lecteurs en dehors de ceux dont l'indulgence m'est acquise, le lecteur me pardonnera cette effusion, sans laquelle je ne me serais pas senti capable de lui parler de ces lieux : comptant sur ce pardon que je sollicite, je passe aux souvenirs historiques qui se rattachent à l'Ile Saint Barnabé.

II.

L'HERMITE DE SAINT BARNABÉ.

La tradition, d'accord avec les documents écrits, raconte qu'en l'année 1728, un jeune homme âgé d'environ vingt-et-un ans arrivait dans la paroisse de Saint Germain de Rimouski, alors pour ainsi dire simple mission ; il avait parcouru le chemin qui, à travers la forêt, conduisait de Ristigouche à Métis, par le lac Métapédiac ; d'ailleurs personne n'a jamais su et personne ne saura d'où il venait.

Qu'était-il ? Avait-il un dessein arrêté quand il avait dirigé ses pas de ce côté ?

Ces questions, que, sous mille formes, on lui a posées, il les a constamment laissées sans réponse, et la curiosité, si vive qu'elle fût, a dû se résigner à se tenir pour vaincue par le silence, gardé jusqu'à la mort par celui qui en était l'objet.

Le nouvel hôte qui, en ce moment, venait s'asseoir au foyer hospitalier du seigneur Lepage, ne revèla de tout ce qui le concernait que son nom : il se nommait Toussaint Cartier. Il était, au reste, un homme parfait

X Voyez la Revue Canadienne de 1868 page 939

de manières, paraissant avoir souffert, ce que revélait un fond habituel de mélancolie, et, bien qu'illettré, possédait une somme considérable de connaissances, surtout de ces connaissances qui font le chrétien.

Il n'était seulement que depuis quelques heures en compagnie des braves gens de Rimouski ; lorsque, s'arrêtant au milieu d'une promenade faite avec son hôte sur le bord de l'eau, il fixa pendant quelque temps ses regards vers l'île Saint Barnabé, puis sortant de l'espèce de contemplation qui l'avait absorbé, il s'écria, en s'adressant au seigneur du lieu :

Sur cet îlot sauvage,
Ferai mon hermitage !

Ces mots, prononcés avec une conviction qui saisit celui auxquels ils s'adressaient, ont été et sont encore conservés religieusement dans les souvenirs traditionnels de la famille Lepage, alors propriétaire de la seigneurie de Rimouski et de l'Ile Saint Barnabé.

Ce jeune Toussaint Cartier, dont la maturité d'âme et d'esprit était bien au-dessus de son âge, n'eût pas à faire de longues ni de difficiles négociations avec son hôte pour obtenir la permission d'exécuter son projet, probablement moins subit qu'on aurait pu le croire.

Dans le moment dont il est ici question, le Père Ambroise Rouillard, missionnaire Récollet, qui par humilité sans doute signait souvent frère Ambroise, se trouvait dans sa mission de Rimouski : le saint homme, comme d'habitude chez les bons chrétiens et comme de sage, fut consulté par Monsieur Lepage et par le jeune Toussaint Cartier. Le bon Père vit une telle foi, une telle détermination chez le jeune homme, qu'il approuva de suite, sous l'inspiration du Ciel, le projet qui lui était soumis, et le même jour un contrat fut passé entre le seigneur de Saint Barnabé et celui qui désormais s'appellera l'Hermite de Saint Barnabé.

Cet intéressant document, ayant été déposé plus tard, par copie conforme, dans les archives de monsieur le Notaire Deschenaux, existe encore, et j'ai pu le recueillir sur une copie certifiée, faite en 1790, et dont voici la cote :

" 30 Avril 1790.

" Copie collationnée d'une donation usufruitière " d'un terrein dans l'Ile Saint Barnabé faite sous seing " privé le 15 Novembre 1728.

" Par

" Sieur LePage de Saint Bernabé

" à

" Toussaint Cartier.

" P. L. Deschenaux."

Voici maintenant le document lui-même :

" PARDEVANT LE RÉVÉREND PÈRE AMBROISE Rouil-
" lard, Récollet-Missionnaire faisant les fonctions de
" curé dans la paroisse de Saint Germain et témoingts
" cy bas nommez, furent présents en leurs personnes
" le Sr. Le Page de St. Barnabé, seigneur du dit
" lieu lequel de son bon gré et volonté a donné, ceddé,
" quitté, délaissé et transporté comme il donne, cedde,
" quitte et délaisse au dit toussaint Cartier un endroit
" dans la dite isle de St. Barnabé et autant de terre
" qu'il en pourra faire et ce seulement pendant sa vie
" sans que le dit toussaient Cartier puisse la vendre
" ni l'aliiéner attendue qu'il l'a demandé au dit Sr.
" Le Page sous ces conditions et qu'après le déceds
" du dit toussaint Cartier le dit endroit aussi bien
" que la terre qu'il pourra avoir fait retournera au
" d. Sieur Le Page ou à ses hoirs et ayant cause
" attendu que le dit Cartier s'est expliqué avec le d.
" Sr. Le Page qu'il ne voulait pas se marier et qu'il
" voulait se retirer dans un endroit seul afin de faire
" son salut et qu'il ne prétendait et n'entendait pas
" avoir aucun droit sur le dit endroit que pendant sa
" vie durante, et que au cas que le dit toussaint
" Cartier voulut servir et prendre les intérêts de la
" maison comme un propre enfant le dit Sieur LePage
" s'oblige de lui faire comme il feras à ses enfants
" seulement pour son entretien et sa vie et au contraire
" si le dit toussaint Cartier veut agir autrement il
" fera comme il pourra et usera de ce qu'il pourra
" recueillir sur son dit bien en estant le maître sans

" toutes fois qu'il puisse empêcher le d. Sr. donateur " de faire de la dite isle ce qu'il jugera à propos soit " foins, pesche ou pâturage des animaux dont il seras " le maître d'en faire comme il voudras sans que le " dit toussaint Cartier puisse les empêcher ny lui ni " les siens cédant seulement au dit Cartier lendroit " qu'il pourra occuper par lui-même et la terre qu'il " pourra faire pour sa subsistance seulement et que " au cas que le dit toussaint Cartier vienne sur l'âge " aiant pris les intérêts de la maison moi Le Page " m'oblige et les miens de le nourrir et entretenir " dans ma maison le regardant dès lors pour un " homme de la famille au quel tems le dit bien me " reviendra ou aux miens sans que le dit toussaint ni " autres puissent y rien prétendre ne lui aiant été " accordé seulement que pendant sa vie après " m'avoir fait connaître qu'il ni prétendait rien " après son décez. Fait en présence du R. père " Ambroise Rouillard et de Charles Souslevent et de " Basile Gagnier tesmoingts qui ont signez avec nous " le dit toussaint Cartier ayant déclarez ne scavoir " écrire ny signer de ce anquis suivant l'ordonnance à " St. Germain ce quinzième novembre mil sept cent " vingt huit. Signé sur l'original père Ambroise, " Le Page de St. Barnabé, marque de Toussaint " Cartier † Charles Soublevent."

Vient ensuite l'authentique, comme suit :

" Collationné et vidimé mot pour mot et lettre

" pour lettre par les Notaires publics en la Province
" de Québec résidants à Québec soussignés sur
" l'original au papier à nous présenté et à l'instant
" remis, fait et collationné à Québec l'an mil sept
" cent quatre-vingt-dix le trentième jour d'Aout après
" Midi.

" JH. PLANTÉ. L. DESCHENAUX."

Voilà un contrat qui mérite d'être connu et conservé, un contrat fait pour la considération de *faire son salut !*

Ce contrat a été observé par les parties contractantes, pendant tout près de quarante ans, avec cette fidélité et cette honorabilité qui caractérisent les temps de foi et les hommes de foi.

Toussaint Cartier se mit de suite à travailler à se constituer son hermitage : tout le temps qu'il lui fallut pour se mettre en état de subsister des fruits de sa culture, il recevait du Sieur Le Page la nourriture et l'entretien, et il prenait les intérêts du Sieur Le Page comme " homme de la famille ; " puis, lorsque ses défrichements devinrent en état de subvenir à ses

bescins, il se retira dans l'île dont il ne sortait jamais, excepté pour assister aux exercices de la mission. Il partageait son temps entre le travail, la méditation et la prière, vivant du produit de son petit champ. Il s'était construit une petite maisonnette dans laquelle il vivait seul, et une petite étable qui logeait une vache et quelques poules.

En l'année 1759, le pays et surtout les paroisses échelonnées des deux côtés du fleuve, en bas de Québec, eurent à souffrir de l'invasion des anglais dont la flotte, en remontant le Saint-Laurent, avec des forces énormes, comparées à la petite population disseminée le long des côtes, semait la dévastation et la terreur. L'Ile St. Barnabé fut un des premiers points de la côte qu'ils touchèrent. Les habitants de Rimouski, incapables d'opposer la moindre résistance, avaient conduit leurs familles dans les bois, et les hommes surveillaient les mouvements des navires. L'hermite seul ne changea rien à sa manière de vivre, devenant également étranger à la crainte et à la curiosité. Des chaloupes mirent à terres des escouades qui, après quelques excursions sur l'île, la croyant tout à fait déserte et se trouvant à distance des établissements de terre ferme, se rembarquèrent sans avoir découvert la demeure du solitaire que Dieu protégeait sans doute.

Il y avait trente-neuf ans que l'hermite menait cette existence mortifiée, embaumant cette île de Saint Barnabé du parfum de sa sainteté, lorsque le matin du 29 Janvier 1767, le jeune Charles Le Page, âgé de quatorze ans, fils de Pierre Le Page donateur au contrât que je viens de reproduire, remarqua, en sortant de la maison, que la cheminée de l'Hermite sur l'Ile ne donnait pas de fumée. Ayant informé son père du fait, il reçut l'ordre d'atteler immédiatement un cheval pour aller voir quel pouvait être la cause de l'absence de feu au logis du vieux solitaire, en ce jour de grand froid.

Le jeune Le Page partit accompagné d'un camarade, et, voiturant sur *la glace du pont de l'Ile*, ils eurent bientôt franchi la distance qui les séparait de la maisonnette de l'hermitage. Cette demeure n'avait qu'une pièce, au milieu de laquelle ils trouvèrent le saint étendue sans connaissance sur le plancher. Un petit chien, seul compagnon de la solitude de l'homme de Dieu, était couché sur la poitrine de son maître, il se mit à lui lécher la figure et à s'agiter de joie en voyant entrer les jeunes gens qu'il connaissait.

Toussaint Cartier, enveloppé de couvertures, fut amené à la maison du Sieur Le Page, où les bons

traitements et la chaleur du foyer le ramenèrent bientôt à lui-même. Il déclara, cependant, dès qu'il put parler, qu'il croyait son heure arrivée et il demanda le Père Ambroise.

Le bon Père qui, près de quarante ans auparavant, avait été témoin du contrat intervenu entre le Sieur Le Page et celui qui était alors encore un tout jeune homme, le bon Père Ambroise, chargé d'années et de mérites, se trouvait en ce moment à sa mission de Rimouski, comme par une permission de la divine Providence: il assista son ami, lui conféra les sacrements de l'Eglise et reçut le 30 Janvier 1767 le dernier soupir de l'Hermite de Saint Barnabé. Le lendemain, 31 Janvier, il inhumait le pieux solitaire dans la petite chapelle qui servait alors d'église paroissiale à Rimouski, et il inscrivait dans les Régistres l'acte de sépulture que voici:

" L'an Mil sept sens soixante et sept le trentième
" de Janvier est décédé en cette paroisse de Saint
" Germain à Rimouski le nommé Toussaint Cartier
" âgé d'environ soixante ans habitant de la dite
" paroisse après avoir reçu les sacrements de pênitence,

" d'eucharistie et d'extrême-onction. Son corps a été " inhumé avec les cérémonies ordinaires dans l'Eglise " de cette paroisse le dernier jour du dit mois de " Janvier. En foy de quoy j'ay signé le jour et an " que dessus.—père Ambroise."

Cette histoire si simple, si touchante et si belle en elle-même de l'Hermite de Saint Barnabé, a été ridiculement exploitée par quelques écrivains qui, sur la foi de la si peu croyable Lady Emily Montague, ont travesti ce souvenir si intéressant de notre histoire intime en un pitoyable roman d'amourettes.

L'habitation et le champ cultivé de l'hermite étaient situés vers le milieu de l'Ile Saint Barnabé, du côté sud, faisant face au village de Rimouski et, il n'y a pas encore bien des années, on trouvait encore quelques arbustes de jardin dont les premiers plants avaient été mis en terre par le pieux reclus. Les recherches faites pour découvrir la tombe du solitaire, sur les indications de Monsieur Charles Le Page, mort en 1846 à l'âge de quatre vingt treize ans, (celui même

qui était allé le chercher dans sa petite maison de l'Ile,) ces recherches sont demeurées sans succès : la construction successive de plusieurs églises ayant fait perdre toute trace précise de l'exacte situation des choses à l'époque où le Père Ambroise déposait son ami dans sa dernière demeure.

III.

LES NAUFRAGÉS DE LA " MACRÉE " ET " L'ANSE AU " SENAU. "

Dans l'automne de 1755, une frégate de Sa Majesté le Roi de France faisait naufrage à l'endroit appelé le Gros Mécatina sur la côte du Nord. Cette frégate était commandée par MM. de Loubarat et de Condamin, avait pour aumônier M. l'abbé Chenot, pour médecin M. de Sauvenier, et portait environ trois cents hommes d'équipage : ce bâtiment avait nom *La Macrée*.

Je ne connais pas de document écrit dans le temps qui fasse mention des événements qui se rapportent à ce naufrage, et tout ce que je constate ici ne nous est venu que par la tradition, conservée dans la fidèle et intelligente mémoire des anciens de la Paroisse de Rimouski.

Une notable partie de l'équipage de *La Macrée* avait péri dans le naufrage, au Gros Mécatina, et le

reste était destiné à mourir inévitablement de faim sur cette plage, où ne se rencontraient que quelques postes de pêche et de traite, dont les habitants étaient hors d'état de nourrir, pendant tout un hiver, un nombre comparativement aussi considérable d'hommes.

Le poste du Gros Mécatina était cette année-là occupé par un comptoir appartenant à M. Jean Taché, de Québec, et il s'y trouvait en ce moment un bâtiment à lui appartenant, lequel venait d'être mis en hivernement à cause de la saison, trop avancée pour tenter le retour au port de Québec ; on était alors à la mi-Novembre.

Les officiers de *La Macrée* furent sans retard mis en possession de ce petit navire d'environ cent tonneaux, appartenant à cette classe que l'on désigne sous le nom de *Senaux*, et comme la seule chance de salut pour tous, hommes de la frégate et hommes du Poste, reposait sur le prompt départ des premiers, on mit dès le lendemain du naufrage le petit navire à la mer pour faire immédiatement voile vers Québec.

Il ne se passa rien de remarquable, d'après les

rapports, pendant les quelques jours de vents peu favorables que dura la navigation, jusqu'à ce que, par la hauteur de la Pointe-aux-Pères et au milieu de la nuit, une tempête de vent de Nord-Ouest vint assaillir le Senau. On était alors dans les derniers jours de Novembre et il faisait un froid intense.

Le petit navire que le vent affalait vers la côte s'efforçait de tenir au plus près, afin de s'élargir, et ce fut ainsi que, perdus dans les ténèbres d'une nuit sombre, les malheureux naufragés de *La Macrée* vinrent donner contre les rochers qui bordent le bout d'en bas de l'Ile Saint Barnabé du côté sud et firent un second naufrage. Le navire, après quelques chocs contre les rochers dont il franchissait les aspérités soulevé par la vague, se mit à faire eau de toutes parts et finit bientôt par s'arrêter en sombrant dans une petite anse de l'Ile qui a toujours conservé depuis le nom d'Anse-au-S'nau.

Les infortunés marins ne savaient guère où ils étaient ; mais la marée, en baissant, vint enfin à laisser le petit bâtiment presqu'à sec ; alors on se dirigea vers la terre de l'Ile, où de courtes explorations faites dans les ténèbres firent croire qu'on était sur une île du large sans habitations, peut-être l'Ile du Bic. Il

fallut se résigner à attendre le jour, alors que plusieurs déjà tombaient de fatigues, d'inquiétude, de misère et de froid, pour ne jamais plus se relever.

Aux premières lueurs du jour, l'Hermite en sortant de son logis apperçut vers l'Est la voilure déchirée et ballant au vent ainsi que la coque échouée du petit navire ; voyant en cela l'indice certain d'un malheur, le pieux solitaire se dirigea en toute hâte vers le lieu du sinistre. Il trouva sur le rivage à l'entrée du bois les naufragés serrés les uns contre les autres et mourant de froid. Quelques moments après, tous ceux que la mort n'avait point frappés, aidés par l'hermite, étaient rendus dans la petite maisonnette de l'hermitage qui pouvait à peine les contenir à rangs pressés.

Cet asile ne pouvait servir qu'aux pressantes exigences du moment, aussi l'Hermite se mit-il de suite à allumer sur la plage le feu qu'il était convenu d'allumer comme signal au cas de besoin : un signal semblable, apparaissant du côté du village de Rimouski, vint bientôt montrer qu'on avait compris qu'il fallait envoyer du secours, et la vue du navier naufragé faisait assez voir aux braves habitants du village la cause de ce recours de l'hermite à ses amis,

le premier qu'il eut encore imposé à leur amitié, pendant les vingt-sept ans qu'il avait déjà passés alors sur l'Ile Saint Barnabé. Cependant la marée avait monté et la glace qui empêchait de pouvoir se servir d'embarcations étant trop faible pour porter, force fut d'attendre la nouvelle marée basse dont profitèrent alors, pour se rendre à l'île, presque toute la petite population mâle et valide du village, l'hermite ayant multiplié ses signaux pour faire voir l'étendue des besoins de secours.

Il fallait se hâter de faire parvenir à terre ferme les naufragés, avant le retour de la marée, et ce fut un spectacle nâvrant que celui de cette pénible opération. Les marins de *La Macrée* étaient encore plus nombreux que les hommes généreux venus pour les secourir, beaucoup d'entre eux étaient incapables de faire sans aides le fatiguant trajet que tous néanmoins voulurent entreprendre, malgré les remontrances et les charitables violences mêmes de l'Hermite et des bons villageois. Aussi plusieurs périrent-ils sur la batture au milieu des glaces, les sauveteurs n'étant pas en nombre suffisant pour les conduire tous au rivage avant le retonr de la marée.

Les survivants de ce double naufrage passèrent

l'hiver à Rimouski, décimés encore qu'ils furent par des fièvres malignes qui se déclarèrent parmi eux. Au printemps, ils quittèrent le presbytère et les autres demeures qui leur avaient donné asile, pour se rendre à Québec sur un petit bateau de l'endroit.

On voit encore, aux extrêmes marées basses, dans l'Anse au S'nau de l'Ile Saint Barnabé, les restes du petit navire de M. Taché; le chêne de sa solide construction s'est conservé parfaitement sain, étant presque constamment submergé et toujours mouillé dans l'eau de mer. C'était le troisième bâtiment que M. Taché voyait se perdre au service du Roi de France: un de ces navires avait péri sur cette même Ile Saint Barnabé, en revenant d'Acadie, en 1750, comme en fait foi un document conservé aux Archives de la Marine, à Paris.

Tous ces incidents de l'existence de la petite population, que la France a laissée sur les bords du Saint Laurent, me semblent dignes d'être recueillis et transmis à nos descendants: ils sont comme ces souvenirs de famille qu'on se redit au coin du feu, et ne servent pas peu à entretenir au sein des peuples l'esprit national et à fortifier chez eux l'instinct de conservation. La Religion, la langue et les souvenirs

sont les éléments principaux qui constituent la nationalité : tant que nous tiendrons à ces trois choses, avec cette volonté ferme que rien n'ébranle, que l'intérêt matériel ne saurait faire défaillir, aussi longtemps, quoiqu'il arrive, nous conserverons cette vie distincte sans isolement qui honore notre race et arrache des éloges de la bouche même de ceux qui, on le sent, voudraient pour tout au monde pouvoir trouver à nous attaquer sur ce terrein.

J. C. TACHÉ.

LES EDITEURS AUX LECTEURS

DES

SOIREES CANADIENNES.

LES EDITEURS AUX LECTEURS

DES

SOIREES CANADIENNES.

Des circonstances incontrôlables ont fait que ce cinquième volume des *Soirées Canadiennes* n'a pu être fournis plus tôt: ces circonstances, tenant surtout à l'absence de Québec et aux occupations trop nombreuses de celui qui jusqu'ici a été le principal soutien de ce recueil, devaient inévitablement nous empêcher d'en continuer la publication dans les conditions premières auxquelles nous aimerions cependant tant à tenir, ces mêmes circonstances, disons-nous, nous ont engagé à écrire à cet ami que nous venons de désigner, pour lui demander s'il ne nous désapprouverait pas de faire subir aux *Soirées Canadiennes* une transformation qui nous permit de n'en point suspendre le cours ; or voici ce qu'il nous répond :

" Je comprends combien est vif votre désir de ne " point laisser tomber nos chères *Soirées*, et, certes, en

" leur faisant subir la transformation que vous semblez " indiquer, il vous serait facile d'en prolonger indéfini- " ment l'existence:—avec des reproductions de livres " composés et imprimés en France, des articles sur " l'économie publique et domestique, des chroniques " légères et des revues du mois, on peut aller " loin, sans que cela coûte beaucoup ; mais, croyez- " m'en, laissez mourir les *Soirées* plutôt que de les " faire vivre ainsi.

" Tout ce qui est de ce monde doit avoir une fin ; " or une fin honorable est une chose plutôt digne " d'envie que de regrets. Vous avez inscrit au titre " de votre publication ces mots :—*Recueil de Littéra-* " *ture Nationale.*—Eh ! bien, que vos *Soirées* soient " cela ou ne soient rien.

" Au reste, vous n'êtes pas obligé de clore mainte- " nant et sans espoir de retour la série que les cinq " volumes publiés ont inaugurée, annoncez tout " bonnement à vos lecteurs que ne pouvant, pour le " présent, continuer à publier un volume chaque " année, vous vous proposez de le faire de temps " à autre, toutes les fois que vous aurez réussi " à vous en procurer la matière, dans les conditions " énoncées d'abord en votre prospectus, et depuis " devenues traditionnelles par la fidélité avec laquelle " vous y avez tenu.

" J'ai lieu de croire qu'il ne se passera pas des
" années avant qu'un sixième, puis un septième
" volume ne viennent s'ajouter aux cinq premiers,
" sans les déparer. Au cas contraire où vous en res-
" teriez là, mon avis serait toujours le même ; gardez-
" vous, vous répeterai-je, de transformer votre recueil
" pour le faire survivre à la dignité qui jusqu'ici l'a
" caractérisé : adoptez pour vos *Soirées*, en tout état
" de cause, la noble devise : *Benè sint aut non sint.*"

Il va sans dire que nous nous rendons à cet avis : ainsi nous ne prendrons plus pour les *Soirées* de souscriptions annuelles ; mais, lorsque nous aurons un nouveau volume à publier, nous l'annoncerons au public, en ouvrant des listes de souscription pour ce volume qui viendrait ainsi s'ajouter à la collection des *Soirées Canadiennes.*

BROUSSEAU, FRÈRES.

Québec, veille de Noël, 1866.



TABLE.

VOLUME DE 1865.



